nbn:de:hebis:30-1800014727002

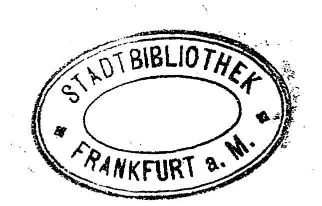
GEORGES BATAULT

LE PROBLÈME JUIF

LA RENAISSANCE DE L'ANTISÉMITISME
L'EXCLUSIVISME JUIF
LE JUDAÏSME ET L'ESPRIT DE RÉVOLTE
LE JUDAÏSME ET LE PURITANISME
ASSIMILATION OU NATIONALISME



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e



LE PROBLÈME JUIF

DU MÊME AUTEUR

La Guerre Absolue, *Essai de philosophie de l'Histoire.*
Un volume in-16 (Payot, Paris, 1919).

GEORGES BATAULT

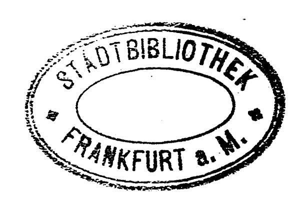
LE PROBLÈME JUIF

LA RENAISSANCE DE L'ANTISÉMITISME
L'EXCLUSIVISME JUIF
LE JUDAÏSME ET L'ESPRIT DE RÉVOLTE
LE JUDAÏSME ET LE PURITANISME
ASSIMILATION OU NATIONALISME



PARIS (1921)
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e^

Il a été tiré de cet ouvrage
vingt-cinq exemplaires sur papier pur fil,
teinté, filigrané, des Papeteries Lafuma,
numérotés à la presse de 1 à 25.



A MON PÈRE, A MA MÈRE

CE LIVRE EST DÉDIÉ

G. B.

PRÉFACE

J'aborde dans ce livre un problème troublant et difficile ; je le fais sans arrière-pensée, avec autant d'impartialité que j'en puis avoir.

Je ne nourris à l'égard d'aucun Juif, pris individuellement, des sentiments de haine ou de mépris ; je n'ai contre les Juifs ni rancune, ni ressentiment personnel, j'en ai connu plusieurs appartenant à des pays divers, quelques-uns intimement, je n'ai jamais eu à me plaindre d'eux, mais plutôt à m'en louer.

Je n'appartiens à aucun parti, à aucune secte, je ne pratique aucune religion et je me sens au demeurant aussi indépendant qu'homme peut l'être.

J'ai été conduit à instruire, pour mon usage personnel, ce qu'on pourrait appeler le procès historique du judaïsme, au cours de travaux que je poursuis depuis quelques années sur les origines et les destinées de la civilisation grecque. Parvenu à la période hellénistique j'ai vu surgir devant moi le peuple juif, armé de son étrange et puissante religion, qui s'élançait à la conquête du monde. J'ai vu s'élever, face à l'hellénisme dans sa splendeur mais déjà déclinant, le judaïsme insinuant, tenace et mystérieux qui grandissait et s'é-

tendait sur le monde antique, comme un mal pernicieux qui se répand au détriment du corps qu'il envahit. J'ai été conduit à rechercher les origines du judaïsme, à déterminer les traits qui le caractérisent, à préciser son action et ses moyens d'action et finalement à le suivre au cours de ses destinées millénaires. L'histoire de la civilisation depuis vingt-cinq siècles ne peut s'étudier qu'en fonction du combat acharné que se livrent, avec des fortunes diverses et changeantes, les « valeurs » grecques et les « valeurs » juives. Les unes représentant une conception esthétique et un idéal qualitatif *du monde, les autres une conception éthique et un idéal* quantitatif.

J'ai résumé brièvement dans les deuxième, troisième et quatrième chapitres du présent ouvrage l'étude que j'ai faite du judaïsme, de ses idées maîtresses et de son développement historique, et je prétends l'avoir fait impartialement et dans un esprit de parfaite bonne foi. Je crois n'avoir rien avancé que je n'aie minutieusement vérifié, et si l'on relève dans mon exposé quelque inexactitude elle ne peut être le fait que d'une erreur involontaire.

Je conçois qu'on puisse aimer et admirer les « valeurs » judaïques, qu'on puisse les défendre et combattre pour elles, je ne sous-estime pas leur puissance et je reconnais la domination qu'elles exercent sur le monde moderne et leur part prépondérante dans ce qu'on appelle orgueilleusement la civilisation *contemporaine ; quant à moi je ne cherche pas un instant à cacher que mes sympathies vont ailleurs, aux antipodes du judaïsme, à l'hellénisme.*

De toute la force profonde de mon être, de ma pensée et de mon sentiment, je tends à considérer que l'idéal de

la civilisation grecque est le plus haut et le plus complet qui ait jamais été proposé à l'humanité ; cette conception, ce parti pris *marque les limites de mon impartialité et détermine mon antagonisme à l'égard du judaïsme et des « valeurs » juives, sous quelque forme qu'elles se présentent. J'appelle bon et beau ce qui me paraît se rapprocher de l'idéal hellénique, mauvais et laid ce qui me paraît s'en éloigner et qui se rapproche souvent de l'idéal judaïque.*

La civilisation actuelle, ou ce qu'on dénomme fièrement ainsi, profondément imbue d'éléments judaïques et tout entière dominée par des considérations économiques et par des aspirations humanitaires, me paraît franchement détestable, et malgré tout le déploiement de sa puissance et de son agitation, pauvre, vaine, morne et barbare.

Comme je me sens opposé de toutes mes fibres à ce qu'on appelle pompeusement aujourd'hui le Progrès, la marche au progrès, l'évolution vers un monde meilleur *et que je n'ai pas peur des mots, je n'éprouve aucune gêne à reconnaître que l'esprit qui a dicté ce livre est nettement, foncièrement et délibérément réactionnaire, dans ce sens qu'il est en complète réaction contre les courants dominants qui entraînent présentement les sociétés humaines.*

*
* *

L'intérêt qui me porte à suivre, comme tout homme qui pense et qui s'inquiète, le déroulement des grands événements politiques et sociaux sur le théâtre du monde, m'a amené à constater, comme chacun l'a pu faire, l'extrême généralité du phénomène de recrudescence de

l'antisémitisme qui se manifeste actuellement dans presque tous les pays où vivent des Juifs. J'ai cherché dans le premier chapitre de ce livre quelles pouvaient être les causes immédiates de ce mouvement et sa signification. Je me suis livré à cette recherche sans parti pris et sans passion, dans le seul dessein d'y voir clair, et j'ai cru remarquer que les sentiments collectifs, toujours troubles et obscurs, qui sont au fond de ce mouvement général, marquent une opposition, plus ou moins inconsciente, aux tendances mêmes qui caractérisent l'idéal judaïque. Dans ce sens on y peut voir l'indice d'une réaction qui se dessine contre les directions de la « civilisation » contemporaine. Ce qui n'empêche malheureusement pas que, dans ses manifestations extérieures et spontanées, l'antisémitisme n'ait parfois recours à des procédés injustes, brutaux et regrettables. L'égorgement, le massacre et la bestialité sont toujours de détestables arguments, et ce n'est point en malmenant ou en assassinant quelques malheureux juifs, des vieillards, des femmes et des enfants, qu'on luttera efficacement contre la judaïsation du monde.

Mais les excès déplorables de quelques brutes et de quelques bandes déchaînées à qui tous les prétextes sont bons pour se manifester, ne sont aucunement un argument suffisant, pour qu'on veuille interdire, comme quelques-uns y prétendent, toute discussion sur le problème juif et sur l'idéal juif. Par une singulière ironie ce sont souvent ceux-là mêmes qui soutiennent avec entêtement que les excès effroyables de la révolution sociale bolchéviste *ne peuvent en aucun cas être invoqués comme arguments contre l'excellence des principes de la Révolution sociale en général, qui affirment avec non moins d'entêtement que le fait qu'il ait pu surgir*

ou qu'il puisse encore surgir des « pogroms » suffit à interdire à tout jamais toute discussion concernant les Juifs ou le Judaïsme.

On passera outre à cette interdiction trop peu désintéressée.

Le judaïsme, dans ses origines et dans son expansion, présente un ensemble de sentiments, de notions et d'idées qui sont la source de véritables systèmes religieux, politiques et sociaux ; ces systèmes on a le droit de les discuter et de les contester.

A un idéal qu'on réprouve dans toutes ses tendances n'a-t-on pas le droit d'en opposer un autre ?

*
* *

J'ai cherché à montrer dans mon deuxième et dans mon troisième chapitre comment l'idéal du judaïsme s'est formé historiquement, de quelles sources il provient, vers quels buts il est dirigé ; ces données sont indispensables à une juste compréhension du problème juif tel qu'il se pose à nous aujourd'hui.

Je me suis attaché ensuite à faire voir, par un exemple choisi, dans mon quatrième chapitre, la puissance de rayonnement de l'idéal juif et l'importance capitale de son rôle historique dans le monde des Gentils. Reprenant enfin la question dans son actualité, j'ai consacré mon dernier chapitre à l'examen critique des solutions qui ont été proposées pour résoudre le problème.

La question juive est si complexe et si vaste, ses aspects sont tellement multiples qu'il serait fort outrecuidant de ma part de prétendre en avoir épuisé la

matière en si peu de pages ; je me suis tenu à l'indispensable et n'ai visé qu'à dégager les grandes lignes caractéristiques de son originalité. Dans le dessein de ne rien surcharger et d'être avant tout accessible et clair, j'ai sacrifié plus de la moitié de la documentation que j'avais réunie et que je sais être incomplète, mais que je crois cependant rigoureusement exacte. Si mon esquisse n'est point aussi poussée que certains le pourraient désirer, il m'apparaît toutefois qu'elle est ressemblante et vraie, je souhaite qu'elle puisse être utile et, j'ose ajouter, bienfaisante.

*
* *

Il est une question très controversée et souvent considérée comme de la plus haute importance, que délibérément j'ai laissée complètement dans l'ombre ; c'est celle de la race. Je voudrais en quelques mots justifier cette omission volontaire.

On a souvent prétendu ramener toutes les difficultés que soulève le problème juif à des questions ethniques et anthropologiques.

Tout pouvait s'expliquer, pensait-on, par l'opposition fondamentale du Sémite et de l'Aryen. Mais cette distinction entre les éléments sémitiques et les éléments aryens n'est-elle pas avant tout une distinction linguistique ? Jusqu'à quel point, et jusqu'où a-t-on le droit de l'étendre ? Ceci est déjà un problème compliqué. Je me garderai d'affirmer que tout soit faux dans cette manière de voir ; mais elle est certainement trop absolue. En examinant, selon l'expression consacrée, la « littérature du sujet », je me suis trouvé en présence de

tant d'incertitudes et de contradictions en feuilletant les travaux des spécialistes les plus qualifiés que j'ai suspendu mon jugement et différé mon opinion.

Qu'il existe « quelque chose » qu'on puisse appeler le type juif, *au physique comme au mental, cela est si peu niable que chacun le considère comme un fait d'expérience courante. Mais le pourquoi ? « zoologique », anthropologique, ethnique de ce fait, il me paraît qu'on peut sans inconvénient renoncer, au moins à titre provisoire, à le connaître.*

Il existe et il a existé nombre d'autres peuples sémitiques que les Juifs qui ne sont aucunement et n'ont jamais été des Juifs *ni au physique ni au spirituel. Il faut donc admettre que les Juifs constituent une race* historique *qui a été formée et créée par une longue tradition, par des usages et des pensers communs, tout comme les Français, les Anglais ou les Allemands sont devenus, pour les mêmes causes, des races historiques, avec cette différence que la tradition juive est plus ancienne, plus immuable, plus étroite et plus strictement respectée que n'importe laquelle des autres.*

Il me paraît vraisemblable de considérer le judaïsme, non point comme une expression caractéristique du génie sémitique, mais comme une idéologie originale qui est devenue la source d'une tradition puissante, laquelle a façonné un peuple à son image. C'est moins la race qui a créé la religion que la religion qui a créé la race historique que nous connaissons, par la force de l'hérédité des caractères acquis, tant au physique qu'au moral.

La puissance de l'idée juive est antérieure aux formes physiques et psychologiques qui servirent ultérieurement à distinguer le Juif du non-Juif. Chacun sait

l'influence décisive des milieux sur la formation des êtres ; le judaïsme, dans son développement historique, s'est efforcé de constituer et de maintenir un milieu interne et un milieu externe immuables et originaux. Le premier étant représenté par l'idéal juif dans toutes ses modalités, tel qu'il se manifeste dans l'Ancien Testament et dans les Talmuds, le second par les rites et les observances légales qui tendirent toujours à établir un mur de séparation entre le monde juif et le reste du monde.

L'histoire démontre, en de multiples occasions, qu'il n'est point besoin de deux mille années mais d'infiniment moins de temps, pour créer une race historique *facile à distinguer de toute autre.*

Ainsi conçue la race apparaît moins comme une cause que comme un effet : elle est avant tout une résultante ; dans ce cas, et pour ce qui nous concerne, seule une étude approfondie du judaïsme et de son action séculaire pourrait permettre d'établir les caractères originaux et distinctifs de la race juive et leur lente modification au cours des ans.

Le judaïsme me semble fournir un des plus beaux exemples de la puissance des minorités et de la force invincible des traditions maintenues : c'est en effet à l'action des minorités qu'est dû l'établissement du judaïsme, qui a été finalement imposé *au peuple hébreu après maints essais malheureux et maintes tentatives avortées. C'est le judaïsme, enfin triomphant, après des luttes incessantes, qui a substitué le peuple juif, sa création, au peuple hébreu qui préexistait.*

Ces rapides explications n'ont d'autre but que de me justifier d'avoir délibérément mis de côté toutes considérations tendant à faire dériver les principales

données du problème juif du facteur race, *envisagé comme un facteur primitif.*

Quelque intéressante que puisse être la question des lointaines origines anthropologiques des Juifs, c'est une question d'un intérêt purement scientifique. Au quadruple point de vue religieux, social, économique et politique, seule la race historique, la race actuelle nous importe, car seule elle constitue un élément actuel du problème juif.

*
* *

Dans les temps troubles et troublés que traverse le monde, la question juive, dans la diversité de ses aspects, touche par tant de points sensibles au malaise universel qu'elle prend aujourd'hui une importance nouvelle qui ne pourra que s'accroître dans les années qui vont venir.

La première condition que réclame un problème pour être résolu c'est d'être bien posé et clairement compris ; or le problème juif comporte tant d'ombres, il a été obscurci par tant de passions, l'accès en a été si jalousement défendu, qu'il est en définitive l'un des moins accessibles et l'un des moins réellement connus qui se puisse imaginer.

Dans la mesure de mon savoir et de mes réflexions je m'efforce d'apporter ici un peu de lumière et de fournir à ceux que la question préoccupe des éléments sérieux d'appréciation et des bases solides où fonder leur méditation.

LE PROBLÈME JUIF

CHAPITRE PREMIER

LA RENAISSANCE DE L'ANTISÉMITISME

SES CAUSES ACTUELLES ET SA SIGNIFICATION

La recrudescence, ou, si l'on préfère, la renaissance de l'antisémitisme, dans le monde d'aujourd'hui, est un *fait* ; et c'est un fait explicable non seulement par des causes lointaines, par des causes historiques profondes, dont l'effet se perpétue, mais encore par des causes actuelles. Ce sont ces dernières seules que je m'efforcerai de dégager ici. Je n'ai dessein pour le moment, ni de porter des appréciations sur le plus ou moins de légitimité ou d'illégitimité de l'antisémitisme, au point de vue moral, social ou juridique ; ni de me livrer à une étude critique approfondie des événements historiques qui provoquent le mouvement de recrudescence dont il s'agit de mettre les puissances en lumière.

L'antisémitisme naît de certains sentiments, de certaines passions étroites et fortes, que des raisonne-

ments appropriés s'efforcent de justifier. Ce n'est pas la valeur des raisons qui importe ici ; c'est le fait de leur existence, c'est la présence réelle des sentiments et des passions qui leur donnent naissance. Il y a là des réalités d'ordre psychologique qui sont incontestables et qui s'appuient sur un faisceau d'arguments dont je me propose de dégager les principaux, sans vouloir, je le répète, en déterminer pour l'instant le plus ou moins de justesse ou de valeur.

La renaissance de l'antisémitisme pose au monde contemporain, avec une acuité nouvelle, ce problème séculaire et jusqu'ici insoluble qui s'appelle le problème juif.

Si l'on prétend à trouver une solution, hors des impulsions du fanatisme et des excitations de l'intolérance, qui n'ont jamais été la source que de maux immenses pour l'humanité, il importe grandement de dégager les abords du problème et de le réduire à ses éléments.

*
* *

La guerre à ses débuts, en resserrant les liens nationaux dans chaque pays, vint apporter une trêve à tous les mouvements de lutte intérieure, parmi lesquels le mouvement antisémite, qui existait sous des formes plus ou moins latentes et accentuées, dans les diverses régions de l'Europe.

Dans toutes les nations, les Juifs se comportant en citoyens loyaux prirent leur place au combat et, dans maintes circonstances, se conduisirent vaillamment. La politique dite d'union sacrée, dans sa volonté d'effacer les différences et les divergences, tendait à

intégrer plus étroitement les citoyens de toutes confessions et de toutes opinions dans les cadres de la patrie; des espérances semblables, un élan commun et le grand nivellement des champs de bataille rapprochait, simplifiait, unifiait les âmes.

L'Europe, divisée en deux camps qui s'affrontaient dans une lutte à mort, voyait du moins en chacun d'eux éclore une fraternité poignante et farouche dont on aurait en vain cherché l'exemple quelques mois auparavant. Seuls, quelques isolés poursuivaient à l'écart leurs humanitaires chimères ou mûrissaient de subversifs projets, en marge du gigantesque conflit qui désolait la planète. La plus fortement imbue des doctrines de la guerre absolue, l'Allemagne, la première, imagina de tirer parti de ces exclus, songecreux, fanatiques, ambitieux et criminels, qui représentaient, à l'état virtuel, une force de dissolution et de démoralisation, une puissance de révolution dont on pouvait se faire une arme redoutable contre l'adversaire.

Lorsque la révolution russe éclata, on peut presque dire sous les auspices des Alliés, la première phase en fut tout enflammée de patriotisme ; mais ce ne fut que feu de paille. A peine cette révolution eut-elle obtenu, dans son juvénile enthousiasme, les résultats qu'on en espérait, qu'elle fut confisquée par la démagogie rouge des bolchévistes, sous l'égide des Allemands, grâce à la faiblesse complice du malheureux rhéteur Kerensky. A la Russie, soi-disant nouvelle, que conduisaient, dans la première période révolutionnaire, les Lvow, les Goutchkow, les Milioukow, les Maklakow, les Alexeiew..., succède une Russie fantasmagorique et déliquescente, vraiment nouvelle

celle-là, dont les maîtres se groupent autour de Lénine, le tsar rouge, et se nomment : Trotsky, Zinoview, Kamenew, Radek, Litvinow et autres tyrans pseudonymes.

S'il est parfaitement faux de prétendre que tous les bolchévistes sont des Juifs ou que tous les Juifs sont des bolchévistes, il n'en est pas moins *incontestable* que les sphères dirigeantes du bolchévisme, commissaires du peuple de tous poils et de toutes plumes, se recrutent en majorité parmi les Juifs, et cela dans une proportion des trois quarts au moins.

On est donc parfaitement justifié, comme l'ont fait maints patriotes russes, souvent même d'opinions avancées, d'affirmer que la Russie agonise présentement sous le règne de la dictature et de la terreur juives.

L'armée nationale tombée en dissolution sous les efforts savants de la propagande germano-bolchéviste, a dû céder la place à des bandes prétoriennes, souvent recrutées par force dans la population en détresse, mais solidement encadrées de mercenaires chinois, lettons ou « apaches », les Russes disent *kouligan*. Cette force armée est l'armature du régime immonde qui pèse sur l'actuelle Russie.

Lorsque dans un avenir peut-être prochain, la terreur rouge s'écroulera parmi les ruines fumantes qu'elle a accumulées, il est certain — et de cela les Juifs russes antibolchévistes, qui le déplorent, sont les premiers à convenir — que la Russie, après peut-être une période de rémission, sera balayée par une vague d'antisémitisme telle qu'on n'aura jamais vu la pareille. Selon l'immanente injustice des choses, les masses juives payeront pour les « intellectuels »

juifs, commissaires du peuple, prophètes et voleurs des soviets qui ont opprimé, en les piétinant dans la boue et le sang, les populations en majorité paysannes de la Sainte-Russie ; populations qui dès longtemps étaient antisémites d'instinct.

Le mouvement antisémite qui couve dans les ténèbres de la Russie d'aujourd'hui et qui éclatera dans la Russie de demain apparaît tellement inéluctable aux milieux juifs bien informés du monde entier, qu'ils tendent souvent, parfois même inconsciemment, à faire effort pour consolider, sous prétexte de l'amender, le régime judéo-bolchéviste actuel, estimant que c'est la seule chance qui reste d'empêcher le choc en retour et les massacres qui s'ensuivront. Il se trouve ainsi, de par le monde, des Juifs qui font profession de détester le bolchévisme et qui s'efforcent de le soutenir et de le défendre dans la coulisse, espérant retarder l'échéance fatale et se leurrant de cette illusion dictée par leur instinct de conservation, racial et national, et par leur sentiment de solidarité religieuse, qu'on pourra éviter ces rudes et sanglantes épreuves aux malheureux Israélites qui peuplent les grandes juiveries de l'Europe orientale.

La sombre destinée de l'Empire Russe a profondément épouvanté les âmes et jeté le trouble dans le monde. L'idéologie bolchéviste, par sa nature et par la volonté de ses créateurs, est internationale au premier chef ; pour qu'elle ait chance de triompher, il ne peut lui suffire de subjuguer la Russie, il lui faut encore désorganiser et assujettir le reste du monde. Dans ce but le Trésor de l'État russe, tombé entre les mains des tyrans de Moscou, réserve d'or accrue du produit de vols innombrables, est

mis au service d'une intense propagande à l'extérieur, et les fonds en sont répartis dans tous les pays par d'habiles agents de propagande. Si l'état-major du bolchévisme moscovite comporte trois quarts de Juifs, ses agents directs à l'étranger, à de très rares exceptions près, sont tous des Juifs : Juifs russes en ruptures de ban, ou Juifs en provenance des ghettos de l'Europe orientale, plus ou moins émigrés, implantés ou naturalisés dans les terres d'Occident. Point n'est besoin d'insister sur le fait que ces bons apôtres ont recruté de nombreux disciples parmi « les nations », ce ne sont plus là que banalités connues de chacun. Les racines juives de l'idéologie bolchéviste, la direction en majorité juive du mouvement en Russie, la qualité de Juifs de ses principaux agents à l'étranger provoquent ce contre-coup fatal et universel, dans tous les pays qui se défendent, plus ou moins victorieusement, contre les atteintes du bolchévisme, de susciter un vaste mouvement de recrudescence et de renaissance de l'antisémitisme. Sans qu'il soit besoin de s'attacher à le démontrer plus longuement pour le moment, il apparaît donc que le bolchévisme est l'une des causes actuelles les plus puissantes du mouvement antisémite universel.

Encore une fois je ne juge ni n'interprète : je constate.

*
* *

Les pays avoisinants la Russie, comme la Pologne ou la Roumanie, renferment dans leur sein un très grand nombre de Juifs, pour la plupart inassimilés et vivant dans leurs juiveries d'une vie tout origi-

nale. Ces pays, qui pour des causes historiques diverses, étaient dès longtemps enclins à l'antisémitisme, ont réagi assez énergiquement contre le bolchévisme par des mouvements de défense qui prenaient aisément des formes anti juives. L'expression des sentiments réels du peuple de ces pays est actuellement gênée et faussée, en quelque manière, car les gouvernements, dans la limite de leur pouvoir, résistent au courant populaire contre les Juifs qui les pousse, retenus qu'ils sont par la crainte de mécontenter les grands Alliés d'Occident, dont, le concours leur est d'une nécessité vitale et dont pour des raisons qu'il ne convient pas encore d'examiner, la politique extérieure est nettement philosémite. L'intervention souvent si maladroite des Puissances en vue de favoriser les Juifs et de leur créer un statut véritablement privilégié, en Lithuanie par exemple, ne servira en dernier ressort — on le verra plus tard — qu'à développer et à exaspérer les sentiments antisémites.

Dans toutes les contrées limitrophes de la Russie bolchéviste la renaissance de l'antisémitisme a une importance et des caractères de gravité infiniment plus marqués que ne le laissent entrevoir les dépêches qui, même provenant de sources pro-juives et s'élevant contre certains sévices et certaines persécutions dont se plaignent les Juifs, ne rendent compte que des événements accomplis alors que le mouvement n'est encore que virtuel et latent, qu'il reste artificiellement comprimé et ne révèle pas toute son intensité. Lorsque l'effondrement du bolchévisme aura rendu à ces pays une liberté d'action qui leur fait défaut aujourd'hui, lorsqu'ils se sentiront libérés à la

fois de la tutelle indispensable mais lourde des grandes nations victorieuses et de la menace que fait encore peser sur eux la dictature moscovite, on verra réagir les instincts des masses, longtemps tenus en laisse et aggravés d'âpres rancunes, avec une violence que nulle protestation platonique d'une hypothétique Société des Nations ne saurait réfréner. Au sein de cette Europe orientale où sont confinés les trois quarts des Juifs du monde entier, l'antisémitisme se promet de terribles lendemains et de redoutables revanches : ce ne seront point là faits de raisonnements, mais réactions d'instincts ataviques confortés par des expériences et des épreuves récentes.

Dans les dernières grandes batailles de Pologne, aux yeux même des Polonais victorieux, ce sont moins les Russes, que pourtant on n'aimait guère, qu'on se réjouit d'avoir battus, que les maîtres juifs de la Russie rouge et, à travers eux, les Juifs, tout court.

Si l'on tourne un instant les yeux vers la République Tchéco-Slovaque, dont le peuple passe pour le plus positif et le plus rassis des peuples slaves, on s'aperçoit que les Juifs n'y sont pas en meilleure posture qu'ailleurs, malgré la puissance qu'ils détiennent. Dès avant la guerre, les Juifs de Bohême étaient des agents de germanisation [1], d'authentiques pangermanistes, donc des ennemis de la population slave ; ils le sont en partie restés comme germanisants, d'autres ont évolué vers le bolchévisme, presque tous sont « antinationaux » dans un pays farouchement natio-

1. H. W. Steed : *La Monarchie des Habsbourg*, trad. franç. Paris, 1914, p. 268-269. Sur le rôle des Juifs comme agents de « dénationalisation », cf. plus loin, ch. II, p. 82 et note 1.

naliste ; dans ces conditions, il n'est pas besoin d'ajouter qu'ici encore l'antisémitisme couve, s'étend et se réveille.

*
* *

Tandis que la victoire servait en quelque sorte de palladium à la Pologne et à la Roumanie, pour les protéger contre le bolchévisme, la Hongrie vaincue se vit rapidement envahir par cette lèpre communiste. Délégué de Lénine et de son état-major juif, l'Israélite Bela-Kuhn s'empara du pouvoir à Buda-Pesth, qui plus que jamais mérita son surnom de Juda-Pesth, et y installa la terreur rouge à l'instar et selon les méthodes de Moscou. Grâce à l'énergie clairvoyante de quelques patriotes, ce régime de stupre et de sang fut d'assez courte durée et Bela-Kuhn ne tarda pas à s'enfuir, comme un voleur qu'il était, emportant ce que ses valises pouvaient contenir du trésor de l'État. En passant délibérément dans le camp des ennemis du bolchévisme, la Hongrie se rapprocha, non sans en tirer quelque bénéfice, de ses ennemis de la veille. On aurait grand tort de croire qu'à la suite de ces événements le peuple hongrois nourrisse des sentiments de particulière bienveillance à l'égard des populations juives qui vivent sur ses territoires. La lutte victorieuse pour l'ordre s'est doublée d'un mouvement de renaissance de l'antisémitisme. Une fois de plus, nous sommes amenés à noter cet état de fait que le bolchévisme est le fourrier de l'antisémitisme, et ici encore on peut affirmer que, désireux de ne point s'aliéner certaines sympathies dans les Conseils des Alliés, le gouvernement hon-

grois s'efforce de réprimer, momentanément et dans la mesure du possible, l'expression et les manifestations des sentiments antisémites qui fermentent dans le pays. Là aussi l'horizon apparaît sombre et l'avenir menaçant pour les pauvres Juifs [1].

Après avoir parlé de la Hongrie, il semblerait normal de s'occuper de son ancienne associée l'Autriche, mais la situation se présente de telle manière qu'il est préférable de se retourner auparavant vers l'Allemagne, tant le problème autrichien est étroitement lié aujourd'hui aux problèmes allemands, et cela est dû pour une part à l'attitude des Juifs autrichiens.

*
* *

L'Allemagne est à l'heure présente un des pays les plus antisémites du monde ; c'est aussi, après la Russie, celui où les Juifs jouent actuellement le plus grand rôle. On les trouve solidement établis aux deux pôles de l'Allemagne *économique* : barons de la finance, magnats du haut commerce et capitaines de la grande industrie ; d'autre part : chefs socialistes et organisateurs des mouvements prolétariens révolutionnaires. Cette situation existait dès avant la guerre, mais il se trouve que les événements malheureux et la défaite ont accru leur influence et les ont poussés à la première place. Ces conditions méritent d'être quelque peu précisées. Tout d'abord, et ceci est d'une validité internationale, il se trouve qu'en tous pays

1. Qu'on veuille bien noter ces quelques chiffres : tandis que la France compte environ 100.000 Juifs, la Roumanie en compte environ 800.000, la Hongrie plus d'un demi-million et la Pologne plus de 3 millions.

les principaux profiteurs de la guerre ont été certains financiers, certains industriels et certains commerçants; c'est dans ces catégories de métier que les fortunes ont été les plus rapides et les plus scandaleuses, c'est là surtout qu'elles se sont étalées brutalement, insolemment, au grand jour, parmi les deuils et les misères. Nulle part autant qu'en Allemagne, les Juifs n'occupaient, dans ces branches de l'activité humaine, une place aussi importante, une part presque prépondérante. Dans ces circonstances on eut vite fait de dire que tous les nouveaux riches, tous les profiteurs de la guerre étaient des Juifs; pour généraliser quelques faits d'une vérité particulière il n'y avait qu'un pas à franchir : on l'a franchi. Un grand nombre de voyageurs récemment revenus d'Allemagne ont été frappés de l'intensité du mouvement antisémite qui monte de partout et de la fréquence des plaintes et des imprécations contre les exploiteurs et les profiteurs juifs, dans toutes les régions et dans toutes les classes de la société. Mais on peut ajouter qu'il n'y a là rien de nouveau et que l'antisémitisme éternel alimente ses griefs aux mêmes sources. Le Juif usurier, le Juif exploiteur, le Juif profiteur est une antienne vieille de mille ans; en ce qui nous concerne, il vaut tout juste la peine, sans plus y insister, de noter sa persistance jusqu'à l'époque contemporaine.

Une autre source de griefs qui vient grossir le fleuve de l'antisémitisme, prend naissance dans le fait que le patriotisme des Juifs allemands est d'une qualité toute particulière. Ce patriotisme ne saurait être mis en doute; les Juifs allemands ont bien servi la cause de la grandeur germanique; ils ont travaillé de toutes

leurs forces — qui sont considérables — à l'expansion économique de l'Empire à travers le monde. Ils ont été dans une large mesure les pionniers de cet impérialisme commercial dont les résultats magnifiques avaient contribué à faire de l'Empire allemand de 1914 la plus formidable puissance du monde.

Lorsque la guerre fut déclarée, soulevant d'enthousiasme une Allemagne unanime, les Juifs de l'Or et les Juifs du Sang, ceux de la Finance et ceux du Socialisme se laissèrent aller à l'entraînement général. La guerre apparaissait au monde germanique tout entier sinon comme une entreprise sainte, du moins comme une entreprise profitable, à laquelle chacun, à son rang, participerait, haut baron ou prolétaire.

C'est un Juif, M. Haase, qui fut chargé d'apporter au gouvernement impérial l'adhésion officielle et sans réserve de la social-démocratie, à la séance du Reichstag du 4 août 1914.

Par la suite il fallut déchanter; la guerre se prolongeant, l'affaire devenait économiquement mauvaise, et il apparaissait de plus en plus urgent de la liquider de la manière la moins onéreuse possible. Les Juifs de la Finance et les Juifs du Socialisme furent parmi les premiers à incliner au pacifisme. La patrie *économique* était en danger, il fallait la sauver. De cet instant le patriotisme économique entrait sourdement en lutte contre « la vieille notion désuète », remontant aux âges pré-économiques, de l'honneur national.

Lorsque, finalement, les armées de l'Empire battues, reculaient, l'Allemagne se vit contrainte, escomptant le bénéfice pratique de ce geste, d'accepter de la main onctueuse du président Wilson à la fois

la paix et la révolution, la révolution étant en quelque manière la rançon de la paix. Le parti social-démocrate, qui compte parmi ses dirigeants un très grand nombre de Juifs, se hissa au pouvoir sur les épaules de la défaite [1]. La substitution d'un Empire allemand démocratique à un Empire allemand « impérial » faisait espérer des conditions plus douces; on pouvait faire vibrer, et on a fait vibrer avec un prodigieux cynisme, et jusqu'à la distendre, la corde démocratique. Pour n'avoir plus rien de commun avec l'ancien régime, l'odieux ancien régime, bouc émissaire, abstraction chargée de tous les crimes de la nation vaincue, il fallait adhérer avec une ferveur démonstrative au régime nouveau, à cet Empire

1. Dans son livre sur *les Partis politiques*, M. Robert Michels écrit ces lignes : « La part des Juifs dans le mouvement ouvrier allemand est particulièrement grande. Nous avons déjà parlé de Ferdinand Lassalle et de Karl Marx, qui furent les deux grands fondateurs de ce mouvement ; à ces deux noms on peut encore ajouter celui du Juif Moses Hess, qui fut leur contemporain. Était également Juif, Johann Jacoby, le premier homme politique éminent, libéral de vieille marque, qui ait adhéré à la démocratrie socialiste. C'est encore un Juif qui a fondé la première revue socialiste allemande, l'idéaliste Karl Hoechberg, fils d'un riche négociant de Francfort-sur-le-Mein (1885). Le président habituel des Congrès socialistes, Paul Singer, était Juif. Parmi les 81 députés élus au Reichstag aux avant-dernières élections, il y avait 9 Juifs (chiffre très élevé par rapport à l'ensemble de la population juive en Allemagne, ainsi qu'au nombre total des ouvriers juifs ou des membres du parti d'origine juive). Sur ces 4 députés, 9 professaient la religion mosaïque (Stadthagen, Singer, Wurm, Haase). Comme théoriciens (Ed. Bernstein, Adolf Braun, Jacob Stern, Simon Katzenstein, Bruno Schonlank), comme journalistes (Gradnauer, Eisner, Joseph Bloch, ce dernier, directeur des *Sozialistische Monatshefte*), comme organisateurs dans les différentes branches de l'activité socialiste (Hugo Heimann, l'initiateur de la politique communale, Leo Arons, spécialiste en matière électorale, Ludwig Frank, organisateur de la Jeunesse socialiste), les Juifs ont rendu au parti des services inestimables. On trouve encore des Juifs à la tête de presque toutes les sections locales »

républicain, innocent et vierge, qui reniait feu son père, l'Empire impérial.

Il est incontestable que, dans la défaite, l'internationale de l'Or et celle du Sang, la finance internationale allemande et le socialisme internationaliste allemand, ont rendu d'incomparables services au Reich en lui évitant un complet écrasement. Si l'on ne pouvait sauver l'honneur, ni la patrie intégrale, du moins fallait-il tenter de sauver ce que l'on pourrait de la *patrie économique*.

Mettant en branle le subtil et formidable réseau de leurs influences ethniques, idéologiques et économiques, les Juifs allemands, tant capitalistes que socialistes, agirent puissamment dans le monde entier, les uns sur les sphères dirigeantes des pays de l'Entente, sur la Conférence de la Paix, les autres sur le monde ouvrier, ou plus exactement sur les intellectuels qui sont les chefs effectifs du prolétariat [1]. Il paraîtrait légitime que les Allemands gardassent quelque reconnaissance à leurs Juifs pour les services qu'ils ont indéniablement rendus et qui devraient primer sur tous autres griefs. Force est de constater qu'il n'en est pas ainsi et que les Allemands sont plus ardemment antisémites qu'ils n'ont jamais été.

A examiner les choses de près, on s'aperçoit que le patriotisme des Juifs allemands est généralement différent, dans son essence même, du patriotisme de la majorité des Allemands.

Hindenburg et Ludendorff, pour prendre les noms

1. Dès avant la guerre, l'Internationale, organisation allemande ayant à sa tête un très grand nombre de Juifs, travaillait pour le pangermanisme. (Cf. l'ouvrage de E. Laskine intitulé : *L'Internationale et le Pangermanisme*.)

symboliques de ces héros de la défaite, ces vaincus qui portent sur leurs épaules un fardeau de responsabilités écrasantes, sont respectés de ceux-là mêmes qui font profession de les haïr, et demeurent plus populaires, plus proches du cœur obscur des masses qu'un Monsieur Walter Rathenau, qui a cependant rendu à son pays, avant la guerre, pendant la guerre et après la guerre, des services éminents, mais tous services d'ordre économique. Le patriotisme intégral, comme l'amour, est instinctif, il se nourrit d'illusions, de là son incomparable grandeur et sa vanité, selon le point de vue. Aux yeux du populaire il y a autant de différence entre les deux soldats défavorisés du Destin et le magnat juif de la finance et de l'industrie, qu'entre des Titans foudroyés et un banquier qui s'agite pour faire face à une échéance difficile. Les masses ont un sentiment mystérieux et très profond de l'échelle morale des grandeurs.

Dans le malheur et les épreuves, lorsqu'on ne sent pas, lorsqu'on ne réagit pas de même et qu'on vit côte à côte sans pouvoir s'ignorer, on n'est pas loin de se haïr. Pour subtile qu'en puisse paraître l'analyse, ces états d'âme, qui font la distinction entre le patriotisme économique agissant et pratique et *l'autre*, le patriotisme tout court, gardent une valeur incomparable et travaillent à rendre plus profond le fossé qui sépare, malgré certaines affinités d'esprit et d'intérêts, l'Allemand du Juif allemand.

Une dernière cause agit enfin sur le mouvement de renaissance antisémite en Allemagne, nous retrouvons un spectre connu : le bolchévisme. Par un juste et cruel retour des choses d'ici-bas, l'arme qui a servi à réduire la Russie s'est retournée contre ses inven-

teurs. Empruntant certaines nuances particulières à la mentalité et aux formes sociales germaniques et baptisé spartakisme, le bolchévisme est venu troubler profondément et menacer de ruine et de subversion totale l'Allemagne vaincue.

Ce mouvement spartakiste, qui amena, comme il le devait logiquement, la guerre civile, l'émeute, les combats de rues et qui ne fut jugulé qu'avec peine, au prix de beaucoup de sang, par des troupes restées fidèles à la discipline de l'armée allemande d'ancien régime, était dirigé, comme le bolchévisme russe, par un état-major d'intellectuels et de propagandistes en majorité juifs. La forte poussée antijuive, suscitée par cette tentative avortée, lui survivra longtemps encore. La lente réaction politique qui s'effectue dans l'Empire allemand d'aujourd'hui s'accompagne d'un puissant courant d'antisémitisme. On peut même considérer que l'antisémitisme est une des meilleures armes de la réaction.

*
* *

Si les Juifs allemands ont joué un grand rôle dans l'expansion économique de l'Empire durant le dernier tiers du XIXe siècle et le début du XXe, s'ils cherchent à en jouer un plus important encore en travaillant à la reconstitution économique de l'Allemagne vaincue, que dire du rôle des Juifs en Autriche ? Car l'Autriche proprement dite, et particulièrement Vienne, sa capitale, était avant la guerre une terre d'élection pour les Juifs et par contre-coup la patrie de l'antisémitisme le plus militant. Le nationalisme autrichien, représenté surtout par le parti des chrétiens-

sociaux de Lueger, voyait se dresser devant lui le pangermanisme déclaré du groupe Schonerer-Wolf et le pangermanisme sournois de la social-démocratie. Bien que le groupe Schonerer affichât des tendances antisémites, il était soutenu dans la coulisse par les Juifs contre le cléricalisme nationaliste des chrétiens-sociaux ; quant à la social-démocratie, on sait le rôle qu'y jouent en tous pays les intellectuels juifs. L'Autriche ne faisait pas exception à la règle, au contraire. L'immense majorité des dirigeants influents du socialisme autrichien étaient, et sont aujourd'hui encore, des Israélites [1].

Le pangermanisme des Juifs d'Autriche, d'origine spécifiquement économique, supputait les avantages que pourrait retirer la monarchie danubienne en se mettant à la remorque de l'Allemagne, alors en pleine expansion ; quitte à voir la nation autrichienne perdre toute existence propre, pareille au fleuve qui s'enfonce dans la mer. La débâcle austro-hongroise renforce encore les raisons économiques qui inspirent les tendances des Juifs d'Autriche, fascinés par les avantages matériels qu'ils espèrent de la constitution d'une Europe centrale unifiée, qui unirait l'Empire républicain de Berlin et la République de Vienne.

Ces Juifs d'Autriche ont le patriotisme de la prospérité, un patriotisme d'affaires, subordonnant l'existence et l'avenir de la nation autrichienne aux seuls facteurs économiques. A cela se mêlent en outre des sentiments de haine tenace à l'égard de tout ce qui

1. « Dans le mouvement socialiste autrichien le rôle des Juifs est tout à fait prépondérant. Nous ne citerons que les noms de Victor Adler, Ellenbogen, Fritz Austerlitz, Max Adler, F. Hertz, Thérèse Schlesinger, Eckstein, Docteur Diamand, Ad. Braun. » Michels, *op. cit*, p. 182.

est catholique. Ces mêmes points de vue économiques et anticléricaux sont familiers aux social-démocrates et marxistes juifs qui ont toujours eu les yeux fixés sur Berlin en travaillant « au progrès et à la libération du prolétariat ».

Les récentes élections autrichiennes, qui ont marqué une avance considérable du parti des chrétiens-sociaux, le parti antisémite par excellence, le seul parti théoriquement et systématiquement antisémite du monde entier, ont été justement interprétées comme une défaite pour le pangermanisme autrichien qui poursuivait inlassablement ses projets de rattachement au *Reich*.

Lorsqu'on se rappelle que le parti social-démocrate, allié à d'autres fractions germanophiles, détenait le pouvoir lors des élections, et que, selon l'expression consacrée, il a *fait* ces élections qui ont donné, malgré tout, la victoire aux chrétiens-sociaux antisémites, on ne peut que conclure que l'antisémitisme n'est pas mort en Autriche, mais qu'il est au contraire en pleine renaissance.

Sans doute les Juifs d'Autriche ont-ils un sens assez exact des réalités économiques, lorsqu'ils préconisent une politique de rattachement à l'Allemagne, sans doute ont-ils en vue, à certains égards, le bien du pays et la prospérité de ses habitants, mais à ce patriotisme économique, sans attache avec la terre ancestrale et les traditions nationales autrichiennes, s'oppose le sentiment d'amour irraisonné, l'instinctive, l'illogique passion du patriotisme tout court.

On doit ajouter qu'en Autriche, comme partout ailleurs, la réaction contre le péril bolchéviste vient apporter son contingent à l'antisémitisme.

Si l'on voit l'antisémitisme se développer aujourd'hui dans des pays comme l'Italie, s'il commence à poindre en Suisse même, c'est par opposition à la politique d'envahissement des tyrans juifs de la Russie bolchéviste, dont la propagande et les manœuvres secrètes tendent à propager dans le monde entier leur mouvement de destruction nationale et de dissolution sociale.

Outre l'Italie à laquelle je viens de faire allusion, les grands pays victorieux : la France, l'Angleterre, les États-Unis, réagissent diversement sans doute et avec une intensité plus ou moins grande selon les tempéraments nationaux et les mentalités des dirigeants, contre la vague de subversion bolchéviste. Dans chacun de ces pays cette réaction s'accompagne d'une renaissance, plus ou moins marquée, du mouvement antisémite.

*
* *

Au point où nous voilà parvenus, nous pouvons donc conclure provisoirement que la renaissance de l'antisémitisme est un phénomène *d'une réalité incontestable* et qu'elle est due pour une très large part à la prépondérance des éléments juifs dans la direction de la révolution et de la propagande bolchéviste, tant en Russie que dans le reste du monde. A cette raison essentielle et dominante nous pouvons en ajouter une autre tirée du fait de la qualité très particulière du patriotisme des Juifs dans quelques pays de l'Europe. Ce patriotisme économique et pratique diffère essentiellement du patriotisme instinctif et sentimental des autres sujets d'une même nation. En un

certain sens enfin, les Juifs s'opposent aux non-Juifs, surtout par le rôle qu'ils jouent comme initiateurs et comme acteurs dans les partis d'extrême gauche, comme l'internationalisme s'oppose au nationalisme.

Le phénomène de la renaissance de l'antisémitisme est trop complexe pour que ces raisons, si fortes soient-elles, suffisent à en épuiser les explications. Je me propose maintenant d'envisager la question sous d'autres faces et d'examiner le problème dans des conditions et sous un jour différents.

Avant de reprendre ma route, je tiens à dire, quitte à me répéter, qu'il n'est pas dans mon dessein, au cours de l'exposé qui fait l'objet de ce chapitre, de juger du plus ou moins de bien fondé des accusations qu'on porte contre les Juifs et qui tendent à justifier le renouveau de l'antisémitisme. Le développement du mouvement antijuif est un *fait*, dont l'existence repose sur des états d'âme, des sentiments et des raisonnements qui sont eux-mêmes des *faits*. Les réalités historiques sont souvent irrationnelles et leur interprétation presque toujours controversable.

Que ces états d'âme soient mal fondés, ces sentiments injustifiés, ces raisonnements faux, peu m'importe. Il suffit qu'ils existent pour que je m'attache à les indiquer ou à les décrire ici.

Si je voulais me livrer à une étude documentaire minutieuse, à une enquête impartiale et sévèrement critique de chacun des faits qu'on impute à grief aux Juifs, ce n'est pas un chapitre que je devrais consacrer à la recherche des causes actuelles de l'antisémitisme, c'est dix volumes, cent volumes et la durée de cinq ou six vies humaines. Ce qui serait en principe conforme à une saine méthode historique est en

pratique irréalisable ; l'actualité passe sans qu'on ait le temps d'en saisir les complexes détours, l'action réclame une procédure brève et sans délai.

En rassemblant les accusations, les arguments, les explications qui viennent à l'appui et servent à la justification d'un mouvement *réel*, j'espère contribuer à amener la discussion sur un terrain solide et apporter un peu de lumière dans les ténèbres profondes où s'affrontent des passions formidables.

Insoluble énigme, vieille de plus de deux mille ans, le problème juif est un des plus redoutables que l'avenir pose à notre temps. Pour tenter de le résoudre, une fois peut-être encore en vain, il faut au moins essayer d'en connaître les éléments.

*
* *

A la guerre immense qui troubla si profondément l'ordre du monde paraissait devoir succéder une paix qui jetterait sur un sol consistant les fondations d'un ordre nouveau. Or la paix des Alliés, en tentant d'ordonner le chaos mondial, a eu ce résultat paradoxal de mécontenter, non seulement les vaincus, ce qui est normal, mais encore les vainqueurs, en créant entre eux des divergences dont on ne saurait sous-estimer la gravité. Derrière sa façade somptueuse et les *beaux* principes qui l'inspirent, une telle paix ne peut point être un édifice solide qui repose sur les fondement si fragiles d'une Société des Nations chimérique, inconsistante et vaine. Il n'est plus que de rares esprits sincères pour ne point concéder que la Société des Nations ne soit en faillite, parfois même on parle de frauduleuse banqueroute.

Il en résulte que la paix n'est plus qu'une bâtisse branlante, qu'on tente de consolider par des moyens de fortune, plaçant un étai par-ci, cimentant une lézarde par-là. En langage diplomatique on appelle ça l'interprétation du Traité. Pour sa part, le Conseil de la Société des Nations se livre à de frivoles logomachies et à de byzantines discussions, sous les formes sibyllines qui caractérisent cette scolastique de l'impuissance. Je n'ai d'ailleurs aucun dessein d'aller plus avant dans la critique du traité de Paix [1], il me suffit de constater le mécontentement universel qu'il a suscité. Or, des voix isolées, puis la rumeur publique ont dénoncé, à réitérées reprises, le rôle éminent qu'auraient joué, dans l'élaboration de ce mauvais traité, les Juifs qui se pressaient si nombreux dans l'entourage immédiat de MM. Wilson, Lloyd George et Clemenceau. Juifs de finance et Juifs de révolution sont accusés d'avoir dicté de connivence une paix juive. Les Sémites internationaux ont réglé, dit-on, pas mal de choses au mieux de leurs intérêts de famille. Une impression très répandue au sujet de la paix et de ses vrais bénéficiaires est qu'on se trouve en présence d'une entente tacite entre les deux Internationales, celle de l'Or et celle du Sang. L'internationale financière et l'internationale révolutionnaire auraient pris toutes dispositions pour exploiter l'ordre, ou plus exactement le désordre nouveau, en vue non seulement de bénéfices immédiats, mais encore en vue de faire triompher à la longue, au détriment des civilisations occidentales, on ne sait quel idéal oriental, obscur, inexprimé et formi-

1. Cf. mon article : *Le Nouveau Déséquilibre Européen*, Mercure de France du 1er mars 1920.

dable. Or, les deux Internationales de l'Or et du Sang, la Finance et la Révolution, ont à leur tête une élite de Juifs ; l'une et l'autre étendent leurs tentacules à travers le monde entier. Leur rôle présumé dans la genèse d'une paix qui soulève contre elle d'innombrables mécontentements est la plus importante des causes actuelles de la renaissance de l'antisémitisme, après le bolchévisme.

Les voies de la Révolution, dont les masses humaines et les passions qui soulèvent ces masses constituent l'instrument, sont moins impénétrables, sinon moins ténébreuses que celles de la Finance. Là, tout est concentré dans quelques mains insaisissables, tout se trame dans le silence et dans la nuit ; complices et solidaires, les acteurs sont secrets et discrets, l'instrument réside dans des opérations de Bourses anonymes : achat et vente, vente et achat, et sous des actions invisibles les fléaux des balances du Destin oscillent. Contre l'autorité tyrannique, contre la domination de *l'Économique*, on peut sans doute trouver des armes, le cœur des hommes et l'âme des peuples en détiennent, mais trop souvent on les laisse rouiller au fourreau, inemployées, tandis que la Finance et le Commerce ne chôment jamais, qu'ils s'agitent toujours, agissent sans cesse, ne connaissent ni trêve ni repos. Le mouvement antisémite, dont je signale la renaissance, pourrait bien, s'il se développe, s'il élargit son action en prenant conscience de lui-même, porter des coups décisifs à cette « civilisation économique » qui caractérise notre époque.

L'antisémitisme contemporain est le signe d'un malaise, la manifestation d'une inquiétude et d'une angoisse dont on attribue les causes aux Juifs, ou plus

exactement à quelque chose d'indéfini, d'imprécisé, que paraissent représenter excellemment les Juifs et l'esprit juif.

Avant d'aller plus avant, je voudrais faire justice d'une objection spécieuse, mais inopérante et sans valeur, qu'on se voit perpétuellement opposer dans les discussions de l'ordre de celle qui nous occupe. Comment, dit-on, vouloir unir dans une action commune la Finance et la Révolution, qui sont des ennemies mortelles, la Révolution s'efforçant uniquement à abattre l'oligarchie financière pour délivrer le monde du joug capitaliste ?

Qu'il y ait contradiction en principe, sans doute ; mais en fait ? L'opposition est plus théorique et verbale que réelle. Tandis que la révolution tend à utiliser l'instinct irraisonné et niveleur des foules déchaînées et frénétiques qui se soulèvent contre tout ce qui les réfrène et les dépasse, avec une violence parfois irrésistible, la finance raisonne froidement. D'un côté, sous des apparences de logique et de science, lorsque la mode est aux sciences et à la logique, sous des formes mystiques, lorsque règne le mysticisme, tout est appétit, tout est passion ; de l'autre, tout est calcul, combinaison, préméditation, fondé sur une observation méticuleuse des réalités, rien qui vienne du cœur ni des entrailles, un pur cerveau qui pèse et qui compte [1].

1. Il paraît utile de noter que c'est un banquier juif anglais, le célèbre économiste David Ricardo, fils lui-même d'un banquier juif hollandais émigré à Londres à la fin du XVIII[e] siècle, qui est l'inventeur et le théoricien d'une conception purement économique du monde qui domine un peu partout aujourd'hui. Le mercantilisme politique contemporain, les affaires au-dessus de tout, les affaires considérées comme le but suprême des efforts humains, provient directement de Ricardo. En outre, le fondateur du socialisme scientifique, le Juif allemand Karl Marx, se

Or c'est une loi de l'histoire souvent vérifiée que l'égalitarisme social, que ce soit sous forme de radicalisme démocratique ou sous telle forme socialiste et communiste qu'on voudra, est le régime le plus favorable aux gens d'affaires et aux manieurs d'argent, parce qu'il brise les cadres politiques, sociaux et familiaux qui font obstacle à la prééminence et à l'absolutisme de l'or. Lorsque domine une conception économique de la civilisation, l'égalitarisme apparaît à la fois comme une rançon et comme un levier. Ce sont toujours les classes moyennes, principalement les classes rurales, représentant la plus grande richesse à l'état diffus et parcellaire, qui font les frais des mouvements sociaux égalitaires, au bénéfice des grands brasseurs d'affaires, des magnats de la finance et des démagogues complices. Il faut ajouter qu'au point de vue financier strict, les événements les plus désastreux de l'histoire, guerres ou révolutions, ne représentent jamais des catastrophes ; les manieurs d'argent et les brasseurs d'affaires avisés peuvent tirer parti de *tout*, à condition de savoir d'avance, d'être renseignés. C'est pourquoi la Finance internationale,

plaçait sur le terrain même de Ricardo, pour le combattre, en lui empruntant un grand nombre de ses conceptions, de ses arguments, de ses théories et de ses conclusions.

Le lien mystérieux, l'affinité secrète qui unissent malgré tout les *mercantilistes* et *affairistes* puritains aux bolchévistes proviennent pour une large part du fait qu'ils ont en commun, tout en tirant des conséquences et des conclusions différentes, *une même conception et une même vision du monde*. Cette conception et cette vision sont des produits essentiellement sémites, issus des cerveaux juifs de David Ricardo et de Karl Marx.

La conception *mystico-judéo-économiste* de l'humanité est commune au libéralisme puritain et au socialisme dit scientifique, dont est issu le bolchévisme.

en dehors des événements qu'elle provoque directement au moyen des puissantes influences dont elle dispose, s'est vue contrainte de créer à son usage, pour connaître sans délai tous événements, un service de renseignements d'une amplitude extraordinaire et d'une précision infinie, qui laisse loin derrière lui, par ses ramifications et par sa rapidité, toutes les organisations analogues dont peuvent disposer les États eux-mêmes [1]. Il est certain que les

1. La question des « renseignements », que nous ne pouvons qu'effleurer ici, est d'une importance *primordiale* pour la compréhension du système de l'économie capitaliste.

M. Hennebicq (ouvrage cité plus loin, p. 47, note 1) fait, à propos de l'influence qu'ont exercée au début du XVIe siècle les grands banquiers d'Augsbourg, les Fugger, la remarque suivante :

« Ces énormes bénéfices provenaient avant tout du commerce de l'argent, mais il faut, pour en comprendre le succès, ajouter que, avec une intelligence tout à fait moderne, *ils firent reposer leur supériorité* sur un système de renseignements *par poste et courrier privés qui faisait de leurs bureaux le centre le mieux informé de l'Europe et même du monde.* » (p. 56.)

On pourra rapprocher de ces lignes le texte suivant, extrait du rapport de l'envoyé français à la Haye en 1698 ; il s'agit alors des Juifs de Hollande :

« Ils s'entretiennent sur les deux (nouvelles et commerce) avec ce qu'ils appellent leurs congregues (*sic*), dont celle de Venise (quoique moins riche et moins nombreuse) est néanmoins comptée pour la première entre celles qu'ils nomment grandes, parce qu'elle lie l'Occident avec l'Orient et le Midi par la congregue de Salonique, qui régit leur nation en ces deux autres parties du monde et en répond avec celle de Venise qui, avec celle d'Amsterdam, régit toutes les parties du Nord (dans lesquelles ils comptent celle tolérée de Londres et celles secrètes de France), en sorte qu'à ces deux égards, commerce et nouvelles, on peut dire *qu'ils sont les premiers et les mieux informés de tout ce qui se meut dans le monde...*

(*Revue historique*, no 44, 1890, cité par Sombart, p. 201. — Cf. plus loin, p. 49, note 1.)

Sombart signale aussi (p. 105) le fait qu'en Angleterre, sous le règne de Guillaume III d'Orange, le riche banquier juif Sir Solomson Medina, payait 6.000 livres sterling de pension à Marlborough, *sous la condi-*

Juifs, dispersés sur toute la surface de la terre, mêlés à toutes les classes sociales et reliés entre eux par les liens d'une étroite solidarité ethnique, religieuse et familiale, se trouvent à cet égard dans une situation exceptionnellement favorable. Leur situation fait songer au cercle dont on disait que le centre n'était nulle part et la circonférence partout.

Laissant là cette digression importante, revenons-en à la Paix, cause de tant de mécontentements et source nouvelle d'antisémitisme. En dehors de toute question de justice ou d'injustice, il y a au moins quelque excès à prétendre rejeter le fardeau de toutes les fautes et de toutes les erreurs qui « ornent » le Traité sur les seules épaules des Juifs. Si même on admet que leur rôle ait été considérable, il n'a pas été dominant à ce point qu'on les doive charger de toutes les responsabilités directes. M. Clemenceau, ni M. Wilson, ni M. Lloyd George ne sont des Juifs ; à de rares exceptions près, les plénipotentiaires des diverses puissances n'étaient pas Juifs ; d'où proviendrait donc ce cachet de sémitisme si marqué que certains découvrent dans ce qu'on pourrait appeler l'esprit du traité de paix ?

On parle d'influences ? Mais comment se sont-elles exercées ? Par des pressions directes ? Par des considérations d'intérêts, de sympathie ou d'amitié ? Ce

tion qu'il lui réserverait la primeur des nouvelles de la guerre, et Sombart ajoute : « Les jours de victoire de l'armée anglaise lui étaient aussi profitables qu'ils étaient glorieux pour les armes anglaises. »

On pourra encore rapprocher tout ce qui précède de ce qui est dit plus loin à propos de la fortune de Rothschild après la bataille de Waterloo. (Cf. plus loin, p. 50.)

Le renseignement est le nœud de la Finance.

peut être vrai dans une certaine mesure, mais point ne suffit à tout expliquer.

J'ai écrit moi-même au sujet de la paix qu'elle était une paix protestante ; je crois aujourd'hui avoir employé un terme insuffisamment exact, parce que d'une acception trop large : ce n'est pas paix protestante qu'il faut dire, mais *paix puritaine*, ce qui n'est pas exactement la même chose.

Or, et ceci est un point capital, entre le puritanisme et le judaïsme il y a des affinités certaines et des rapports historiques incontestables. Si la paix est marquée au coin de l'esprit juif, c'est sans doute dû, moins à l'influence directe des Juifs contemporains qu'au souffle judaïque qui pénètre tout le puritanisme[1]. Si des influences ont pu s'exercer, si les suggestions de l'entourage juif des premiers rôles de la Conférence ont trouvé des oreilles complaisantes et des cœurs attentifs, c'est que le passé avait préparé le terrain.

Lorsque l'antisémitisme renaissant se dresse dans un mouvement d'instinctive révolte et cherche des arguments dans les événements actuels pour expliquer, pour justifier et nourrir son action, et qu'il se retourne contre la mauvaise paix, agrémentée d'une nébuleuse Société des Nations, sa révolte prend un sens extrêmement profond, qui n'est pas immédiatement entrevu, mais qui tend à frapper à travers toute une longue histoire, souvent glorieuse, la politique tout entière, la philosophie tout entière, la religion, la civilisation tout entières, issues du mercantilisme puritain.

La paix est la plus récente des grandes manifesta-

1. Cf. ci-dessous, chapitre IV.

tions de la méthode et de l'esprit du mercantilisme puritain ; elle a été déterminée, conclue et rédigée sous les auspices de deux puritains de marque : l'Américain Wilson et l'Anglais Lloyd George. Il apparaît de plus en plus nettement, à mesure que des « interprétations » tendent à la modifier et à préciser le sens inconsistant et vague de la lettre pour en adapter l'esprit à des conditions matérielles, que M. Clemenceau s'est laissé manœuvrer par ses collègues. Dès lors, pour qui connaît l'histoire, il n'est pas le moins du monde étrange ni paradoxal que l'œuvre née du cerveau de deux hommes d'État foncièrement puritains puisse être pénétrée d'éléments sémitiques, ni qu'elle ait pu être directement influencée par les sentiments, les idées et les intérêts d'un entourage où les Juifs tenaient une place importante. Des affinités lointaines, des raisons ataviques en fournissent l'explication.

L'étrange mélange d'impérialisme sournois, de mercantilisme pratique et d'humanitarisme prêcheur, qui caractérise la mentalité du puritain Wilson comme celle du puritain Lloyd George, découle historiquement d'influences judaïques ; comme il ressort des travaux de Sombart, dont nous allons parler, et comme on l'a dit très justement : « le puritanisme consomme l'alliance de l'esprit protestant et de l'esprit Juif »[1].

Quels sont donc les traits dominants de la psychologie d'un Lloyd George et d'un Wilson ? Un curieux et profond ouvrage, paru en 1913, c'est-à-dire avant la guerre, va nous l'apprendre. Dans son livre intitulé : *Genèse de l'Impérialisme anglais*, M. Léon

1. M. Léon Hennebicq, voir la note suivante.

Hennebicq écrivait ce qui suit, dont je souligne l'essentiel à mon point de vue :

« On dit que l'impérialisme est militariste, et il ne recule certes pas devant la brutalité des moyens. Mais s'il pousse à l'édification des citadelles, il pousse plus encore à la construction des flottes. Et, s'il accumule les menaces de conflits, il n'a cependant dans sa bouche hypocrite que des assurances mielleuses de fraternité et de paix.

« Les Anglais lancent des dreadnoughts, mais, disent-ils, pour perpétuer, à la manière des légions romaines, la paix anglaise, c'est-à-dire le trafic maritime sous pavillon britannique.

« Si les Allemands ont un programme naval aussi ambitieux, c'est qu'ils veulent réaliser ce qu'ils appellent la *Weltwirtschaft*, c'est-à-dire la paix économique sous les trois couleurs impériales et à travers tous les océans. Le canal de Panama offre le même prétexte aux États-Unis.

« En s'affublant de la sorte, ils prétendent les uns et les autres à un apostolat où l'intérêt économique se coiffe d'une prédication morale parfois grimaçante.

« Les Anglais ont poussé loin ce sentimentalisme de façade, et ils l'ont aggravé d'une absolue sincérité. *On ne sait plus si c'est le clergyman qui trafique ou le marchand qui prêche. Ce qui est certain, c'est que, à leur propre bénéfice, ils rêvent de faire le bonheur de l'humanité. Cet étrange amalgame de charlatanisme mercantile et de prédication morale n'est pas un des traits les moins curieux du sentiment impérialiste.* Autour de nous personne ne s'étonne, quand, reflétés dans le miroir colonial, l'alcoolisme et la spoliation s'ennoblissent du devoir du blanc de civiliser les

sauvages. Tout le monde l'accepte avec attendrissement.

« Tel qu'il est, c'est donc un singulier mélange de naïveté et de calcul, de traditions nationales et de modernisme humanitaire[1] ».

Il ressort de ces lignes un portrait psychologique d'une vérité criante qui met en pleine lumière les traits communs aux deux êtres, par ailleurs si dissemblables, qui s'appellent Wilson et Lloyd George. Ils sont comme deux frères qui n'ont entre eux aucune ressemblance dans les traits, mais qui gardent cependant un « air de famille ». Le Président des États-Unis et le Premier de Grande-Bretagne sont mentalement de souche commune et conservent cet « air de famille » qui leur vient de l'ancêtre commun : le Puritanisme.

*
* *

Au début du XVIIe siècle, l'industrie, et surtout le commerce hollandais étaient en passe de dominer le monde, étant eux-mêmes dominés par la Finance qui se trouvait alors presque tout entière entre les mains des Juifs d'Amsterdam. Plus tard, sous le puritain Cromwell d'abord, qui fut l'initiateur du mouvement et le grand protecteur des Juifs, puis définitivement sous Guillaume III d'Orange (roi d'Angleterre à partir de 1609), la primauté passe à l'Angleterre, au moment où les Juifs font de la Bourse de Londres le centre financier de l'univers mercantile.

Avec des hauts et des bas, d'une manière ininterrompue, cette primauté de la Bourse de Londres sur

1. *Genèse de l'impérialisme anglais*, Paris, 1913, p. 11-12.

les affaires du monde s'étend sur une période de plus de deux cents ans. Cette domination séculaire est aujourd'hui à son crépuscule. Par la force des événements et par la volonté, si souple à s'adapter aux circonstances et si pratique, des Juifs, la capitale financière du monde émigre vers New-York ; Wall-Street va régir l'univers. Les deux cent cinquante mille Juifs d'Angleterre céderont le pas au million de Juifs new-yorkais, aux deux ou trois millions de Juifs américains ; Israël s'alliera avec les puritains du Nouveau Monde. Comme ils l'avaient jadis transféré d'Amsterdam à Londres, et selon un calcul d'intérêt analogue qui les pousse à faire fond sur l'avenir économique de l'Amérique, les Juifs vont transporter le centre mondial de leurs opérations à New-York [1]. Cette vue de l'affinité qu'ont l'un pour l'autre le Juif et le Puritain, fondée sur des réalités historiques incontestables, est l'une des plus profondes et des plus fécondes de la philosophie de l'histoire moderne.

L'économiste Max Weber s'était efforcé de mettre en lumière le rapport étroit qui unit le mouvement puritain au développement du capitalisme moderne ; c'est en reprenant cette étude et en la poussant plus à

1. Ceci pourrait servir à expliquer l'effort que font actuellement les Anglais pour tenter de confisquer à leur profit le mouvement du sionisme palestinien. Le *Times* publiait récemment une interview, bien significative à cet égard, du lieutenant Jabotinsky, sioniste et organisateur de la légion juive : « *Le gouvernement juif en Palestine*, disait-il entre autres, *sera le symbole de la coopération anglo-israélite et un centre d'influence pour les sentiments favorables aux intérêts britanniques parmi les Israélites répandus dans l'univers.* » Le sens de la manœuvre ne peut être plus nettement indiqué. (Pour le développement de cette question, cf. ci-dessous chapitre v.)

fond que M. Werner Sombart fut amené à démontrer que tous les éléments de la mentalité puritaine qui sont en relation avec les progrès de l'esprit capitaliste procèdent directement du judaïsme [1]. Le puritanisme apparaît dès lors dans l'histoire comme une forme mystico-pratique du protestantisme très profondément imbue de tendances juives.

La Paix porte incontestablement l'empreinte de ce mélange d'idéalisme mystique et de sentimentalisme humanitaire d'une part et d'autre part de sens pratique et de mercantilisme qui peut servir à caractériser l'esprit juif comme l'esprit puritain [2]. Dans tout ce qui touche à l'élaboration de la paix, l'influence puritaine et l'influence juive sont indissolublement liées, les traditions expliquent le succès de certaines interventions.

Le propre de la politique puritaine est de faire

1. *Die Juden und das Wirtschaftsleben.* Leipzig, 1920, 10e mille ; cf. particulièrement la préface et chapitre XI, § 7.

2. « Les Hollandais, comme les Anglais, gens pratiques et avisés, utilisèrent le génie commercial des Juifs et le firent servir à leur propre enrichissement. D'incontestables affinités existaient entre l'esprit de ces nations et l'esprit juif, entre l'Israélite et le Hollandais positif ou l'Anglais, cet Anglais dont le caractère, dit Emerson, peut se ramener à une dualité irréductible qui fait de ce peuple le plus rêveur et le plus pratique du monde, chose que l'on peut également dire des Juifs. » (Bernard Lazare : *L'Antisémitisme*, Paris, 1894, p. 152-153.)

De ces lignes on peut rapprocher ce que dit des Américains M. Nicolas M. Butler dans un livre intitulé : *The American as he is* : « Contrairement, peut-être, à la croyance commune, l'Américain a un caractère sentimental. Ce que l'on appelle son caractère positif est à la fois tempéré et dominé par une chaleur de sentiment et un idéalisme persistant très remarquables... Le côté idéal a toujours plus influencé l'Américain que le côté matériel, *mais il témoigne d'une satisfaction farouche, qu'il lui est difficile de dissimuler, lorsque la poursuite de son idéal lui apporte en même temps une récompense matérielle* » (p. 41 et 69).

Ceci peut également se dire des Juifs.

servir des formules élevées et des émotions humanitaires à des buts matériels et pratiques, car elle sait se plier aux nécessités et tenir compte des réalités. Mais, tandis que le pur financier peut raisonner et agir en parfait internationaliste en subordonnant tout à l'intérêt de ses propres affaires, l'homme d'État, à moins d'être un traître avéré, subordonne son action au sentiment et à l'intérêt national ou tout au moins à ce qu'il croit être ce sentiment et cet intérêt. La patrie vient troubler et compliquer son jeu. Pour le pur manieur d'argent, il n'existe rien hors de son intérêt, il n'est pour lui ni bonnes ni mauvaises affaires, à condition qu'il soit parfaitement renseigné sur les événements, car le tout est de pouvoir acheter ou vendre au moment opportun. Victoire ou défaite, financièrement tout peut s'exploiter de manière heureuse, pourvu qu'on ait des nouvelles sûres avant quiconque. On connaît l'anecdote qui se rapporte à l'origine de l'immense fortune des Rothschild :

« Le 19 juin 1815, Nathan Meyer Rothschild, appuyé sur son pilier favori, au Stock-Exchange, donnait la comédie d'un profond abattement : l'armée anglaise en fuite à Mont-Saint-Jean ! Par toute la Bourse, panique et dégringolade : « Vendons, vendons à tout prix ! » Le Juif rit sous cape. Par des courriers secrets, il sait qu'en réalité la bataille est gagnée ; ses fidèles courtiers rachètent dans l'ombre ; quelques heures plus tard, c'est la hausse formidable, vertigineuse, le coup aux dés pipés, la fortune [1]. »

Cette spéculation sur la victoire aurait pu aisément se retourner et être aussi fructueuse. Si la bataille

1. Hennebicq, *op. cit.*, p. 203.

de Waterloo avait été perdue et que Nathan-Meyer Rothschild l'eût su avant quiconque, il faisait courir le bruit d'une victoire, la hausse se produisait immédiatement et, par ses courtiers le spéculateur juif vendait à découvert ; quelques heures plus tard on sait que la bataille est perdue, les cours de la Bourse s'effondrent et le financier rachète à bas prix ; dans l'un ou l'autre cas, victoire ou défaite, le résultat est le même, en ce qui le concerne. L'homme d'État n'a point la partie aussi aisée ni aussi belle, il ne peut pas gagner à tout coup. La situation si précaire, malgré les apparences, de Lloyd George en Angleterre, l'échec retentissant infligé à l'inconsistant idéalisme wilsonien par les élections américaines de 1920 en sont les preuves immédiates.

Au sein de sa nation dispersée, le Juif de finance international n'a d'autre patrie que ses affaires, tandis que le politique puritain est attaché au sol natal. On aurait tort d'imaginer qu'un Wilson ou un Lloyd George, malgré les nuées qu'ils agitent, n'ont pas rendu, ou tenté de rendre d'éminents services à leurs pays respectifs. En ce qui concerne le premier, par exemple, il n'est pas douteux qu'il a su admirablement attendre et saisir l'heure de son intervention armée ; tirant les choses en longueur, accumulant les Notes, tant que cela était profitable aux intérêts économiques des États-Unis, ne se décidant enfin à agir qu'au moment le plus opportun pour sauvegarder d'immenses intérêts en donnant à la politique américaine un caractère de primauté mondiale qu'elle n'avait jamais eu jusqu'alors. Le mysticisme apocalyptique venant à dominer dans son cerveau malade, le peuple américain s'empresse de le liquider lui, son parti

et sa politique. Il n'en reste pas moins que sa dictature de huit ans laisse le pays plus puissant et plus prospère qu'il n'a jamais été.

Puritains l'un et l'autre, solidaires d'une même tradition, MM. Wilson et Lloyd George n'en ont pas moins été contraints d'adopter, dans certains cas, des attitudes opposées. En ce qui concerne la Russie, par exemple. C'est au nom de principes hautement humanitaires que le gouvernement anglais préconise la reprise des relations avec la Russie des Soviets, parce que ces relations lui apparaissent comme économiquement et politiquement profitables. C'est au nom de principes non moins humanitaires que les Américains refusent de serrer dans les leurs les mains sanglantes des bandits de Moscou : en définitive, ce jeu serait contraire à leurs intérêts. Les Américains reprochent à leur Président, et c'est là une des causes principales de son échec, d'avoir trop sacrifié les réalités nationales à ses songeries super-nationales et de n'avoir pas réagi assez fortement contre les menées de la propagande bolchéviste à l'intérieur du pays. La Société des Nations recrutait d'ardents partisans parmi les Juifs de l'entourage du Président Wilson, et ce sont eux aussi qui le poussaient à ménager le plus possible le bolchévisme russe. Mais ici les intérêts nationaux américains entrent en jeu ; la politique mondiale des États-Unis est, pour une large part, tournée vers l'Ouest et dominée par les problèmes du Pacifique et la rivalité japonaise. L'affaiblissement de la Russie, consécutif à la Révolution, a eu pour résultat immédiat de développer énormément les zones d'influence du Japon sur les côtes asiatiques du Pacifique. Une Russie, telle que l'a faite le bolchévisme, trop

faible en Asie, contredit aux intérêts américains [1].

L'Angleterre, au contraire, a toujours considéré la Russie comme sa grande rivale sur le continent asiatique, elle souhaite, désire et favorise son affaiblissement définitif, aussi bien en ce qui concerne la question de Constantinople et des Détroits, qu'en ce qui concerne les zones d'influence en Perse et en Asie Centrale. Lorsqu'il travaille, sous de nobles prétextes, à nouer des relations avec le bolchévisme, Lloyd George satisfait non seulement aux impulsions de son mysticisme puritain, mais encore à son réalisme puritain, en poursuivant le double but de consolider l'abominable régime qui consommera la ruine de la Russie, et d'établir des relations commerciales qui la feront tomber sous la dépendance des marchands de Manchester et d'ailleurs. Il est à remarquer, en outre, que dans le désir d'affaiblir à tout prix la Russie de demain et de s'assurer la maîtrise dans la mer Baltique, l'Angleterre soutient les allogènes de l'ex-Empire des Tsars, riverains de la Baltique, dont elle cherche à éloigner la Pologne. Les Polonais, qui ont déjà le tort d'être en majorité catholiques, doivent servir d'appât à l'ouest pour le bolchévisme russe, car il faut éviter à tout prix que les tyrans de Moscou, se trouvant en présence d'une Pologne trop forte pour qu'il soit possible de rien tenter contre elle, ne tournent décidément vers l'Asie leur puissance d'agitation et de dissolution.

Humanitaire et volontiers grandiloquente dans ses

1. On peut rappeler à ce sujet le rôle du Président Roosevelt agissant comme arbitre après la guerre russo-japonaise, et penchant dans un sens nettement russophile lors de la conclusion du traité de Portsmouth.

formules, commerciale et pratique dans ses desseins, la politique puritaine philo-bolchéviste, antirusse, antipolonaise, antislave de M. Lloyd George se trouve être singulièrement sympathique et favorable aux Juifs. Malheureusement cette politique grandiose est une politique d'aventure si pleine de dangers, tant à l'intérieur de la Grande-Bretagne qu'au sein de l'Empire Britannique tout entier, qu'on offre aux coups et aux menaces de la propagande bolchéviste, qu'un mouvement de réaction se dessine contre elle, qui fatalement y viendra mettre fin, avant qu'il soit longtemps. Le bon sens anglican ne tardera guère à apporter un terme à la politique mystico-mercantile du Celte puritain et lyrique. Le vent d'antisémitisme qui commence à souffler sur les Iles Britanniques est un signe de cette réaction.

Aux États-Unis, comme en Grande-Bretagne, on verra se développer un mouvement de concentration, de resserrement étroitement nationaliste qui s'opposera au mouvement de dissolution internationaliste qui règne sur la plus grande partie du monde depuis la signature de l'armistice, sous la double forme de tendances révolutionnaires plus ou moins bolchévisantes et de vastes mouvements d'affaires commerciales et financières qui se déploient sous le masque d'une Société Anonyme des Nations.

Tandis que les Juifs internationaux misent sur ces deux cartes : Révolution et Société Anonyme des Nations, l'antisémitisme mise à l'opposé sur la carte nationaliste.

Il est intéressant de constater, sans pouvoir y insister pour l'instant, qu'au sein même du judaïsme la tendance du sionisme honnête est de travailler dans

un sens nettement et étroitement nationaliste ; c'est d'elle peut-être qu'on est en droit d'espérer une juste solution du problème juif, qui viendrait libérer le monde et mettre fin à l'antisémitisme [1].

*
* *

Pour conclure, on peut affirmer qu'un examen impartial de la situation mondiale permet de constater une renaissance générale de l'antisémitisme dirigée plutôt contre les manifestations de l'Esprit juif que contre les personnes juives, et faisant appel à une multiplicité d'arguments et de passions d'une indéniable puissance.

Cette renaissance de l'antisémitisme est le signe qu'une crise profonde travaille le monde et marque un grand tournant de l'histoire. Après le grand cataclysme de la guerre qui brouilla tout, elle annonce une période nouvelle qui va s'ouvrir, soit que triomphent les nationalités, soit que triomphe l'internationalisme économique et révolutionnaire.

Plongés dans le tourbillon des événements, nous avons coutume de considérer certains mouvements d'une immense portée comme étant sans importance, et comme n'ayant qu'une existence sporadique et qu'une valeur anecdotique.

Pour réaliser l'extrême généralité du problème dont nous venons d'esquisser l'étude, il faut se rappeler que l'histoire de la civilisation depuis deux millénaires est dominée par une lutte sans merci, avec des alter-

1. Cf. ci-dessous, chapitre V.

natives diverses de succès et d'échec, entre l'esprit juif et l'esprit gréco-romain.

La fin du monde antique a été marquée par le triomphe d'un judaïsme universalisé, sous les formes du christianisme primitif, sur l'esprit de la Cité antique.

C'est aujourd'hui l'esprit de Cité, sous les formes élargies de la Nation moderne, qui s'apprête à livrer une nouvelle bataille à l'universalisme des Prophètes et des Marchands.

CHAPITRE II

L'EXCLUSIVISME JUIF

Je me suis efforcé, dans le chapitre précédent, d'exposer les causes immédiates, les causes actuelles de l'antisémitisme ; je voudrais tenter maintenant de mettre en lumière ses causes lointaines et, pour ainsi dire, ses causes permanentes. Or, si l'on veut renoncer aux formules complaisantes et aux solutions toutes faites, quelles qu'elles soient, pour envisager le problème juif dans toute son ampleur et pour en saisir toute la profondeur, il faut s'adresser à l'histoire et consulter le passé. La considération d'une étendue de vingt-cinq ou trente siècles pourra contribuer à éclairer les complexités d'un présent obscur et permettra d'embrasser, avec une hauteur pleine de sérénité, un ensemble d'événements soustrait aux réactions parfois trop vives et désordonnées de nos sensibilités et de nos sentiments d'hommes plongés dans le torrent de l'actualité.

Fils de l'Occident chrétien, nous avons tous été plus ou moins élevés dans la notion que le peuple juif était l'un des plus anciens et l'un des plus importants de l'antiquité quant à son rôle dans l'histoire. Cela n'est vrai que parce que le christianisme, fils illégitime, et si l'on veut surnaturel, du judaïsme, a

triomphé du monde antique ; et que les Écritures Saintes des Hébreux, cet Ancien Testament, qui est la somme de toute l'histoire, de toute la science et de toute la sagesse juive, font partie intégrante de notre livre sacré : la Bible.

Sans le triomphe du christianisme, l'histoire du peuple d'Israël nous serait plus étrangère, plus inconnue et plus indifférente que celle de tels peuples de l'Asie Mineure, comme les Lydiens, les Phrygiens, les Phéniciens ou les Hittites, qui ont, certes, joué dans le monde antique un rôle d'une importance infiniment plus grande que celui des Hébreux, petite peuplade sans culture, éternellement battue et conquise, soumise ou dispersée. Ce qu'on nous enseigne, en définitive, sous le nom d'Histoire Sainte, ne se trouve ni sur le plan, ni à l'échelle de l'histoire, tout court.

Le premier des écrivains grecs qui fasse allusion aux Hébreux est l'historien Hérodote [1] qui écrivait au milieu du v[e] siècle avant Jésus-Christ ; encore ne parle-t-il qu'incidemment et sans y insister, à propos de la circoncision, de ce qu'il appelle d'un terme assez vague les Syriens de la Palestine [2]. A cette époque, le peuple élu d'Israël occupait parmi les nations une place assez exactement aussi insignifiante que celle que lui accorde, en passant, Hérodote dans ses *Histoires*.

Le rôle des Juifs, hors des frontières de leur terri-

1. Hérodote, *Histoires*, livre II, ch. 104. — Pour ce qui concerne les textes d'auteurs grecs et romains, voir l'ouvrage de M. Théodore Reinach, intitulé précisément : *Textes d'Auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme*. Paris, 1895.

2. Σύροι οἱ ἐν τῇ Παλαιστίνῃ.

toire exigu, ne commence réellement qu'à dater de la conquête macédonienne, au temps des Lagides et des Séleucides, lieutenants et descendants des lieutenants d'Alexandre le Grand. Jusqu'alors, jusqu'au moment où, contraints et forcés, ils prirent contact avec le grand courant de la civilisation grecque, malgré l'orgueilleuse grandiloquence de leurs Livres Sacrés, les Hébreux n'avaient joué qu'un rôle d'arrière-plan sur la scène du monde, confondus parmi cent autres peuplades d'Asie, toujours ballottés, passant d'un joug sous un autre, sujets tour à tour des Égyptiens, des Babyloniens ou des Perses.

Au siècle d'Alexandre le Grand, au début de l'époque hellénistique, ils étaient des barbares d'entre les barbares et pouvaient être considérés parmi les plus inféconds et les plus pauvres en civilisation.

Auprès de l'Égypte, qui perdurait sur les ruines hiératiques de ses civilisations millénaires, toutes originales et diverses, nées de son sol et du génie de ses habitants ; auprès surtout de la Grèce qui avait atteint son apogée, laissant à l'avenir le plus lointain un héritage inestimable et le spectacle immortel d'une splendeur inégalée, que pèse ce petit peuple hébreu, tenace et dévot, sans arts originaux [1], igno-

1. Les descriptions enthousiastes du temple de Salomon, telles qu'on peut les lire dans la Bible (I, Rois, 5-6 ; II, Chroniques, 2-3-4), laissent supposer que ce temple fut un chef-d'œuvre d'architecture, une des merveilles du monde. Il faut en rabattre, comme l'écrit Maspero : « L'inexpérience des Hébreux en matière d'architecture leur fit considérer leur temple comme une œuvre unique : en fait il était aux édifices grandioses de l'Égypte et de la Chaldée ce que leur royaume était aux autres empires du monde antique, un petit temple pour un peuple petit » (*Histoire Ancienne des Peuples de l'Orient*, p. 305). De même on a écrit, depuis le XVII[e] siècle, d'innombrables études sur la musique des Hébreux, en leur prêtant un véritable génie musical ; tout ce qu'on peut

rant tout des sciences, d'une si indigente philosophie et n'ayant de littérature que celle, d'un lyrisme sombre et grandiose, des Livres de son étroite religion, qui comprenaient aussi ses annales [1].

Le peuple élu apportait cependant avec lui quelque chose qui devait avoir dans l'avenir une destinée prestigieuse au sein du monde occidental, une conception rigoriste et forte de la divinité, une foi orgueilleuse, inébranlable et fanatique dans la toute-puissance d'un Dieu autoritaire, exclusif et jaloux et dans la toute vertu d'une loi minutieuse et chicanière.

Tandis que la civilisation alexandrine, héritière à la fois de la Grèce et de toutes les civilisations méditerranéennes, dispensait au monde, sous l'égide du génie militaire et politique d'Alexandre, les arts, les sciences et les plus hautes spéculations philosophiques, toute splendeur et tout savoir, les Juifs, qui commençaient à se répandre dans cette sorte d'immense « internation » que formait le monde hellénique, lui faisaient don d'un monothéisme jaloux, d'un ritualisme exclusif et de l'intolérance religieuse. Notions inconnues jusqu'alors, mais dont la portée et l'influence seront plus tard sans égales.

Au moment où l'hellénisme triomphait, son antithèse, le judaïsme, commençait dans l'ombre sa marche à travers le monde. Comme l'a écrit si justement M. Théodore Reinach :

« Il n'y avait pour ainsi dire pas un trait de la

dire, dans l'état actuel des connaissances, c'est qu'il ne reste pas de trace d'une musique juive originale et qu'on ne sait rien de précis à ce sujet.

1 Il est à remarquer qu'on n'a aucune indication que les Juifs, emmenés en captivité à Babylone, y aient apporté un élément quelconque de civilisation.

civilisation hellénique, depuis l'audace des philosophes jusqu'à la nudité des athlètes, depuis le mets profane dont se nourrissait le Grec jusqu'aux statues et aux peintures dont il faisait ses délices, qui ne dût être pour le Juif pieux un objet de répulsion et d'horreur [1].

Comme les succès, puis la victoire, des conceptions judaïques ont marqué le déclin, puis la ruine du monde antique, on est pleinement justifié à soutenir que les Juifs n'ont absolument rien apporté à la civilisation antique, si ce n'est le ferment le plus puissant de sa dissolution.

Aux Anciens les Juifs apparaissent comme des êtres incommodes, insociables et d'une insupportable prétention. J'ai emprunté tout à l'heure à M. Théodore Reinach quelques lignes qui caractérisaient admirablement l'état d'esprit du Juif en présence de la civilisation hellénique ; j'emprunterai à un autre ouvrage du même auteur un passage qui me paraît caractériser non moins parfaitement l'état d'esprit du Grec ou du Romain en présence du judaïsme :

« Personne ne trouve à redire que les Juifs aient leur dieu national, lui vouent un culte fervent, le préfèrent même aux dieux des autres peuples : c'est dans l'ordre ; chaque État, chaque nation en fait autant. Mais pourquoi vont-ils jusqu'à nier l'existence des autres divinités ? pourquoi, dans les villes grecques, où ils ont reçu droit de bourgeoisie, refusent-ils d'adorer, comme tout le monde, les dieux de la cité ? pourquoi, chez eux, renversent-ils les autels et

1. Th. Reinach, dans l'ouvrage collectif intitulé *L'Hellénisation du Monde antique*. Paris, 1914, ch. XII, p. 347.

les statues des dieux de l'Olympe, tandis qu'ils interdisent aux gentils l'accès de leur propre sanctuaire ? Les philosophes qui, au fond du cœur, ne croient guère à l'existence des divinités populaires, ont appris, depuis Anaxagore et Socrate, à faire extérieurement bon ménage avec elles ? de quel droit les Juifs se montrent-ils plus philosophes que les philosophes ? Passe encore s'ils se contentaient de vénérer exclusivement, mais discrètement, le dieu unique, le dieu de tout le monde ; mais par un excès d'orgueil, que rien ne justifie, ils se sont avisés de faire, de ce dieu universel, en même temps le dieu particulier de leur race ; il est leur découverte, leur monopole, leur chose ; ils veulent l'imposer aux autres nations, avec les formes toutes locales, toutes nationales qu'a revêtues son culte à Jérusalem. Bien plus, au lieu de se féliciter modestement des rencontres fortuites entre leur religion et la philosophie des Grecs, ils prétendent que toute la sagesse hellénique est dérivée de leur Pentateuque : Platon, Aristote, Zénon, deviennent des plagiaires de Moïse ! Cette dernière prétention pousse à bout l'amour-propre de l'hellénisme, qui n'entend pas se laisser donner la leçon par une petite tribu de barbares, née d'hier, et dont personne n'avait entendu parler avant Alexandre. A l'amour-propre offensé se joignent le patriotisme et le loyalisme offensés, lorsque, par une conséquence naturelle de leur monothéisme intransigeant, les Juifs refusent de prendre part au culte des empereurs divinisés : ici le particularisme religieux prend des allures de révolte et de trahison [1]. »

1. *Textes relatifs*, etc... Préface, pp. XI-XII.

Le judaïsme était non seulement une croyance exclusive qui contredisait aux croyances et aux sentiments si profonds de tolérance des païens, mais encore une Loi exclusive et tyrannique qui contredisait à leurs usages, à leurs coutumes, à leurs mœurs et particulièrement à leur sens si noble et si touchant de l'hospitalité [1]. Comme l'écrit encore M. Théodore Reinach, l'exclusivisme juif « se traduisait, dans le commerce journalier par mille faits sensibles, par le refus de manger avec les païens, de prendre part à leurs jeux, à leurs exercices, comme aussi de servir sous leurs étendards, par l'autonomie juridique, par les mariages séparés. Partout où des colonies juives un peu nombreuses s'étaient établies, volontairement ou non, au milieu de populations grecques ou hellénisées, les Juifs prenaient et gardaient fatalement une physionomie exotique. Ils avaient beau parler, écrire le grec, s'organiser à la grecque : leur solidarité étroite, leur isolement social et légal, dont la malignité s'exagérait la portée et les conséquences, les posait et les opposait, vis-à-vis de la vie des Grecs et des Romains, comme des étrangers, « plus éloignés de nous, disait Philostrate, que Suse, Bactres ou l'Inde [2]».

Aux esprits si ouverts, si compréhensifs, si tolé-

1. Cf. l'article *Hospitium*, par Ch. Lécrivain, dans le *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg-Saglio-Pottier.

2. *Textes relatifs*, etc..., p. XIV. Sur l'exclusivisme juif, voir dans cet ouvrage, outre le texte de Philostrate, ceux de Posidonios, d'Apollonios Molon, de Tacite et de Juvénal, qu'il faut rapprocher des paroles de l'Haman du *Livre d'Esther* (III, 8) : « Alors Haman dit au roi Assuérus : Il y a dans toutes les provinces de ton royaume un peuple dispersé et à part parmi les peuples, ayant des lois différentes de celles de tous les peuples et n'observant pas les lois du roi. Il n'est pas dans l'intérêt du roi de les laisser en repos. »

rants des Anciens, l'exclusivisme juif apparaissait comme une monstruosité ; l'intolérance, cette invention, cette vertu juive, leur était totalement incompréhensible. On concevait parfaitement, dans la période hellénistique, l'existence d'un dieu unique, adoré partout, sous des noms et avec des attributs divers, mais on ne concevait pas que ce dieu dût être précisément et exclusivement celui des Juifs. Le philosophe Celse, qui considérait les Juifs comme « des esclaves fugitifs d'Égypte, qui n'ont jamais rien fait de remarquable, et n'ont jamais compté, ni par le nombre ni par la considération » [1] et qui ajoutait : « Si les Juifs se bornaient à observer leur loi, il n'y aurait pas de reproches à leur adresser, mais plutôt à ceux qui abandonnent leurs coutumes propres pour suivre celles des Juifs. Mais s'ils s'enorgueillissent d'une sagesse supérieure, ils ont tort », terminait en disant : « Peu importe, il me semble, qu'on appelle ce dieu suprême Zeus Hypsistos, ou Zèn, ou Adonaï, ou Sabaôth, ou Ammon comme les Égyptiens, ou Papaï comme les Scythes » [2].

Contrairement à ce qu'on a trop souvent tendance à croire, ce que les Juifs ont introduit dans le monde, ce n'est pas une conception internationale et universelle ou une conception métaphysique du monothéisme, qui découlait normalement de l'état politique du temps et des spéculations de la philosophie grecque, mais la conception du monothéisme exclusif de Jahvé, le Dieu jaloux et tyrannique.

1. Celse, dans Origène *Contre Celse*, IV, 31. On trouve le même reproche de « nullité » à l'égard des Juifs dans Apollonios Molon ; cf. Reinach, *Textés*, p. 63.

2. Celse, dans Origène *Contre Celse*, V, 43.

Par une ironie singulière du Destin, lorsque, par deux fois, avec le christianisme d'abord, avec l'islam plus tard, le Dieu exclusif et jaloux des Juifs triompha, avec ses inséparables compagnons : l'intolérance et le fanatisme, il se tourna contre le peuple élu et vint ajouter à ses misères.

Puisque le peuple juif n'a jamais eu ni arts, ni science, ni civilisation véritable qui lui soient propres ; qu'il n'a jamais bâti de grand empire, ni sur terre ni sur mer, comme les Assyriens ou les Phéniciens, ces autres peuples sémitiques ; puisque son apport à la civilisation universelle se borne à une conception religieuse dont l'originalité psychologique la plus frappante réside dans le fait de son exclusivisme, il est essentiel, en abordant l'examen du problème juif, d'étudier tout d'abord la formation et les caractères de cet exclusivisme religieux.

*
* *

Le judaïsme proprement dit ne doit se confondre ni avec l'histoire générale du peuple d'Israël ni avec l'histoire complète de sa religion. Il marque une création originale et bien définie du génie religieux des Hébreux, étant à la fois l'aboutissement d'une longue période de gestation et le point de départ d'une ère nouvelle.

Ce qui caractérise le judaïsme, c'est qu'il présente ce phénomène, unique dans les annales du monde, d'une alliance indissoluble, d'un mélange intime, d'une combinaison étroite du principe religieux et du principe national.

Tandis que la religion égyptienne, la religion grecque ou la religion romaine, avec leurs formes caractéristiques, leurs cérémonies et leurs rites, étaient les religions nationales et traditionnelles de ces peuples, le judaïsme est moins la religion du peuple hébreu que le peuple hébreu n'est le serviteur, l'esclave d'une religion qui le domine, l'asservit et l'écrase. Il n'y a pas entre le judaïsme et toute autre religion contemporaine qu'une question de nuance, mais une différence d'espèce et de nature, une antinomie fondamentale. Nous ne sommes plus en présence d'une religion nationale, mais d'une nationalité religieuse. Je ne puis qu'indiquer ici ce que je démontrerai par la suite.

L'établissement et, si l'on peut dire, l'invention du judaïsme proprement dit, qui marque la fin du prophétisme et dans un certain sens son triomphe, fut l'œuvre de deux hommes : Esdras et Néhémie.

Antérieurement à la déportation du peuple hébreu à Babylone, la religion qui florissait en Israël était le Jahvisme, le culte du dieu Jahvé. Deux tendances s'y manifestaient dès le temps de David et de Salomon, l'une, en quelque manière profane, nationale et politique, qui tendait à faire de Jahvé, selon la tradition constante de l'antiquité, le Milkon, le Marduk, le Baal, le dieu national des Hébreux ; l'autre, mystique, exclusive et prophétique, qui voulait en faire le seul dieu véritable.

Sous le règne de Salomon, la première tendance semblait devoir triompher ; comme Assur pour les Assyriens, Jahvé était pour les Israëlites le dieu puissant qui les protégeait, mais aussi « le dieu bienveillant qui comblait son peuple de prospérité, de puis-

sance et de gloire »[1]. Au premier chef il était le dieu de l'État et, dans ces temps de splendeur, il empruntait des autres religions orientales certaines formes extérieures qui ajoutaient à la pompe et à l'éclat de son culte.

Sous l'influence des civilisations voisines plus avancées, le dieu d'Israël, l'âpre dieu du désert, le dieu pastoral et guerrier, s'adoucit et s'humanise en même temps que son peuple, et, semblable à tant d'autres souverains orientaux, représentants terrestres de leurs dieux, le roi d'Israël tend à devenir le vicaire de Jahvé.

Tant que les circonstances favorables se maintinrent, les relations entre le roi terrestre et le roi céleste furent harmonieuses et bonnes. Toutefois les efforts de Salomon furent loin de recevoir l'approbation générale. Beaucoup de gens ne voulaient pas renoncer à l'antique simplicité du culte populaire. Les innovations de Salomon, qui ne portaient que trop clairement la marque de la civilisation orientale, leur semblaient en contradiction avec le caractère du jahvisme traditionnel... L'histoire d'Israël nous offre à diverses reprises l'expression de ce sentiment. Au temps de David, c'est Nathan, qui en est le représentant ; au temps de Salomon, c'est Abia[2].

Cependant le moment vint, sous le règne du roi de Samarie, Achab, où à l'instar de tant de dieux antiques, et pour satisfaire à certaines nécessités politiques, Jahvé se fit assez accueillant pour que fût élevé

1. Chantepie de la Saussaye, *Manuel d'Histoire des Religions*, ch. VIII (par J.-J.-P. Valeton), p. 210 ; cf. aussi F. Charles Jean, *Jérémie*. Paris, 1913), p. 72.
2. Chantepie de la Saussaye, *op. cit.*, p. 212.

auprès de son sanctuaire un temple à Baal-Melkart, dieu tyrien, dont de nombreux étrangers établis dans la ville étaient les sectateurs. Ceci encore était conforme à la règle constante, qui fut celle de toute l'antiquité et qui permettait que les dieux et les temples voisinassent sans se combattre [1].

Contre ce qu'il considérait comme une intrusion intolérable le jahvisme intransigeant se dressa et tonna par la bouche du prophète Élie ; mais ce fut en vain. Un peu plus tard, sous le règne de Joram, le fils et le second successeur d'Achab, le prophète Élisée fomenta une conjuration militaire qui porta Jéhu sur le trône. Jéhu était l'homme des prophètes, et le mot d'ordre de la rébellion était la rupture avec Tyr et l'expulsion de son Baal. La réaction jahviste, souillée par les meurtres les plus odieux, fut, en effet, limitée à l'extirpation de ce culte étranger [2].

Pour la première fois peut-être dans l'histoire, l'intolérance religieuse à main armée fait son apparition ; une magnifique carrière lui était réservée dans le lointain avenir.

Les luttes intestines du prophétisme et de la royauté contribuèrent pour une large part à l'affaiblissement, et préparèrent la ruine des États hébreux.

Comme l'a dit Kuenen : « La rupture entre le Jahvisme et le patriotisme est un fait de la plus grande signification » [3], et c'est là le fait des prophètes. Sous leur influence Jahvé se fait de plus en plus exclusif en même temps qu'il aspire à la monarchie céleste absolue.

1. Cf. F. Charles Jean, *op. cit.*, p. 40.
2. Alfred Loisy, *La Religion d'Israël*, 2e édition, 1908, p. 160.
3. A. Kuenen, *Religion Nationale et Religion Universelle*, traduction française par Maurice Vernes. Paris, 1884, p. 92.

La lutte entre le prophétisme et la royauté se poursuivit, avec des alternatives diverses, jusqu'à la conquête babylonienne qui mit fin à tout État hébreu en déportant et en dispersant le peuple d'Israël. Sous l'impulsion des prophètes, aidés par des événements désastreux au point de vue national, la figure de Jahvé se transforme. De plus en plus Jahvé est le Maître, le souverain absolu : Israël est son peuple, son serviteur, la tribu de son héritage. Mais le sort de Jahvé est indépendant des vicissitudes de la nation, car c'est lui qui, comme il l'avait promis autrefois, a établi Israël en ce pays où coulent le lait et le miel ; c'est lui aussi qui menace et puis qui châtie sévèrement, par la déportation en Assyro-Babylonie, son peuple infidèle ; et c'est lui qui l'en ramènera [1].

Le petit peuple d'Israël, tel qu'il apparaît dans les conceptions des prophètes, devient le nombril du monde ; tous les événements, heureux ou contraires, sont suscités par Jahvé, son dieu, et tous se rapportent à lui. Israël devient le centre de l'univers et le centre de l'histoire ; rien n'existe, n'a existé ou n'existera qu'en fonction de ses destinées [2]. Cette vue du mysticisme prophétique, d'une si naïve vanité et d'un si frénétique orgueil, aboutit à un véritable impérialisme religieux. Selon les prophètes, par la grâce de Jahvé, son dieu, Israël est appelé à gouverner le monde; lorsque le peuple des serviteurs de Jahvé se

1. F. Charles Jean, *op. cit.*, p. 41.

2. C'est dans cette conception particulariste et vraiment naïve à force d'orgueil que M. J. Darmesteter veut voir l'origine de la philosophie de l'histoire... « La philosophie d'histoire, écrit-il, est née le jour où les prophètes crurent trouver au monde et à la vie un sens et un objet. » (*Les Prophètes d'Israël* Paris, 1895, p. 208.) Mais quel sens ? et quel objet ? Le triomphe du peuple élu.

conformera aux exigences divines, les temps viendront où Israël régnera sur toute la terre.

En dépit des plus savantes exégèses, les faits de l'histoire n'ont pas cessé de contredire aux affirmations et aux aspirations des prophètes ; les siècles ont beau passer, c'est toujours de l'avenir qu'on attend la réalisation des prophéties. Lorsque les grands voyants se seront tus, c'est le messianisme qui prendra la suite de leurs rêves toujours déçus, puis, plus tard, l'héritage sera repris, sous des formes diverses, adaptées au moment et au milieu historique, par les songe-creux et les utopistes des réformes politiques et sociales qui toutes conduisent à l'âge d'or, au règne de Dieu, de la Sagesse ou de la Bonté sur la terre. Par là l'influence historique des prophètes et du prophétisme est immense.

Revenant un instant en arrière, il est utile de noter que ce qui domine dans les conceptions prophétiques ce n'est point, comme on l'a soutenu trop souvent, le monothéisme, mais l'exclusivisme.

Le monothéisme vrai, absolu, universel est issu au premier chef des spéculations de la philosophie grecque de Xénophane aux stoïciens, en passant par Anaxagore, Socrate, Platon, Xénophon et Aristote [1].

Le philosophe Antisthène, disciple de Socrate, proclamait : « que les dieux des peuples sont en grand nombre, mais que celui de la nature est unique » [2]. Les Hébreux ne se sont pas élevés à cette conception, transcendante et universelle, du dieu de la nature ; ils disaient seulement Jahvé, le dieu d'Israël,

1. Cf. Ernest Havet : *Le Christianisme et ses origines*, 3e édition, Paris, 1880, tome I, p. 43, 151, 212, 215, 280, 324.

2. Cité par Cicéron dans le *De Natura Deorum*, I, 13.

est tout-puissant, le seul vrai dieu est Jahvé[1]. C'est toujours le nationalisme religieux qui s'affirme avec insistance. Comme l'a si bien marqué M. Alfred Loisy :

« Bien qu'il soit devenu le souverain du ciel et de la terre, et le maître de l'histoire, le dieu des prophètes antérieurs à la captivité n'est pas encore le dieu unique et absolu. Il n'est toujours que le dieu d'Israël ; il ne s'occupe que de son peuple, et il ne s'intéresse aux autres nations que pour en faire les instruments de ses desseins sur lui. Et quand, après le terrible jugement qu'ils annoncent sur ce peuple coupable, les prophètes entrevoient une restauration, c'est toujours d'Israël qu'il s'agit, non de l'humanité [2] ».

Avec le grand prophète anonyme de l'exil, que les érudits ont baptisé le Deutéro-Isaïe ou le Second Isaïe, le monothéisme s'élargit et s'universalise, mais, sous des formes nouvelles, l'exclusivisme, le nationalisme religieux continuent à s'affirmer. Pour le second Isaïe, Jahvé n'est pas seulement le seul Dieu que l'on doive servir (*Décalogue*), ni le Dieu unique en son genre (*Isaïe*), ni le Dieu unitaire (*Deutéronome*), mais le Dieu absolument unique. *En tant que Dieu d'Israël*, il est à la fois le Dieu de la nature et de l'histoire, le créateur du ciel et de la terre, le maître de tout devenir... Jahvé étant le Dieu de l'univers entier, l'Oint destiné à exécuter sa volonté peut être aussi un dominateur universel. *Toutefois Israël demeure le but et le centre des actes divins*.

1. Cf. F. Charles Jean, *op. cit.*, p. 38 et suiv.

2. Loisy, *op. cit.*, pp. 165, 166. Cf. aussi p. 194 à propos de la forme de la promulgation du Livre de l'Alliance par le roi Josias ; M. Loisy conclut que « rien ne montre mieux le caractère national du Jahvisme ».

Il s'agit donc pour le Second Isaïe de savoir quelle est dans le monde la vocation d'Israël. Ce n'est à ses yeux, pas plus qu'à ceux du Premier Isaïe, une tâche politique ; en tant que peuple, Israël n'est rien. Son honneur est de posséder les enseignements, les lois, la connaissance de Jahvé; et il a pour tâche de les enseigner aux peuples qui les attendent et d'être pour les peuples une lumière [1]. L'exclusivisme se fait militant, le prosélytisme va commencer, la mission d'Israël, serviteur de Jahvé, est désormais tracée.

Néanmoins, avant de partir pour la conquête du monde, l'exclusivisme jahviste sent encore le besoin de se concentrer et de se renforcer; ce sera l'œuvre du judaïsme proprement dit.

*
* *

Au printemps de l'an 537, quarante-neuf ans après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor et le départ en captivité des Hébreux à Babylone, Cyrus, roi des Perses, le vainqueur des Babyloniens, autorisa leur retour en Palestine. Sous la protection des troupes perses, la colonie des exilés fut installée au milieu des populations hostiles du voisinage. Cyrus comptait que les Juifs formeraient à l'extrémité de son empire « une marche d'autant plus dévouée à ses intérêts que leur existence même dépendait de leur fidélité » [2]. Au cours d'une période de trois quarts de siècle, les Juifs commencèrent à se mêler et à s'assimiler aux populations du voisinage comme les Samaritains, les

1. Chantepie de la Saussaye, *op. cit.*, p. 235.
2. Maspero, *op. cit.*, p. 672.

Ammonites, les Moabites. La langue même des Juifs, l'hébreu, céda lentement la place à l'araméen et ne subsista plus que comme langue littéraire et liturgique [1]. Le peuple juif était en voie de se transformer, de renoncer à son exclusivisme intransigeant, de s'humaniser et de s'assimiler ; mais il fallait compter sans les fanatiques que l'on retrouve à tous les tournants critiques de l'histoire juive. C'est de l'extérieur, des Juifs restés à l'étranger, que vint l'impulsion qui donna lieu à une renaissance exclusiviste et qui enferma le judaïsme, enfin constitué, dans les cadres rigides dont il ne s'est plus jamais dégagé.

Dès avant la période de l'exil, sous le règne du roi Josias, en l'an 621, le prêtre Helcias et le prophète Jérémie avaient tenté de courber Israël sous le joug d'une législation rigidement théocratique et exclusive, dont le code était le Deutéronome. L'auteur d'un livre sur le Judaïsme a pu justement parler à ce propos des « rêves sanglants du Deutéronome », qu'il définit comme « une législation de haine et de sang » [2]. D'après M. Loisy, cette loi de Jahvé n'était pas un rituel ni un livre de doctrine, mais un manuel complet de gouvernement théocratique. La volonté du dieu réglait tout souverainement : religion, politique, morale, rapports sociaux et internationaux [3].

Durant l'exil, Ezéchiel se fit le théoricien du système et le perfectionna; l'intervention de Néhémie et d'Esdras permit enfin qu'on en tentât l'application.

1. Sur ce mouvement, cf. Renan : *Histoire générale des langues sémitiques*, Paris, 1875, pp. 144 et suiv.
2. Ch. Bellangé, *le Judaïsme et l'histoire du peuple Juif*, Paris, 1889, pp. 358 et suiv.
3. Loisy, *op. cit.*, p. 186.

La loi écrite se substituait à la prophétie, les docteurs et les scribes succédaient aux prophètes.

Je ne puis entrer ici dans le détail de l'histoire de la réforme d'Esdras et de Néhémie [1], mais j'en dois marquer rapidement les résultats, qui sont d'une importance capitale.

Le but qu'on voulait atteindre, c'était de faire d'Israël, par la pratique d'un culte réglé jusque dans ses moindres détails, un peuple saint et digne du Dieu qu'il sert [2]. Comme les Juifs de son temps se mêlaient et allaient fréquemment jusqu'à contracter mariage avec les peuples voisins, Esdras élève son exclusivisme contre ces mœurs et ces habitudes. Selon lui, la race israélite était une race sainte à qui tout mélange avec des étrangers, eussent-ils renoncé à l'idolâtrie, imprimait une souillure [3]; aussi exige-t-il que tous ceux qui avaient épousé des étrangères chasseraient femmes et enfants de leurs foyers [4] ; des résistances se dessinèrent, les sentiments se révoltèrent, rien n'y fit. « Esdras et le sénat de Jérusalem persistèrent, avec une inflexible rigueur, à exclure de la communauté tous les éléments qui n'étaient pas d'origine judaïque, de la semence sainte [5] ».

Avec son fanatisme agissant et son exclusivisme intransigeant et tenace, Néhémie finit par triompher de toutes les résistances; il réussit à séparer le peuple

1. Cf. Graëtz, *Histoire des Juifs*, trad. franç. abrégée, t. II, ch. II, p. 9 à 30, et J. Welhausen, *Israëlitische und Judische Geschichte*, 7e édit., Leipzig, 1914, ch. XII, 2-3, p. 158-165.

2. Loisy, *op. cit.*, p. 223.

3. Graëtz, *op. cit.*, t. II, p. 15.

4. *Ibid.*, p. 14.

5. *Ibid.*, p. 16.

juif de tous les autres peuples et à le courber sous le joug de la loi, de la Loi minutieuse, intolérante et tracassière. Dans son *Histoire des Juifs*, l'historien juif Graëtz juge ainsi l'œuvre d'Esdras et de Néhémie, qu'il admire :

« Ce rigoureux empire de la Loi fut la tâche successive d'Esdras et de Néhémie : l'un a commencé l'œuvre, l'autre l'a consommée ; et il a si bien consolidé le mur de séparation entre les Judaïtes et les autres peuples, qu'il semblait à peu près impossible de le forcer[1]. »

Isoler, séparer les Juifs du reste du monde, telle est l'œuvre, consciente et volontaire, du judaïsme, son œuvre éternelle. « Séparation, écrit le savant hébraïsant hollandais Kuenen, voilà donc le mot d'ordre, sous lequel la loi sacerdotale a été introduite. Le peuple juif se retranche, pour ainsi dire, derrière une masse de prescriptions et d'usages et, après que cette voie a été une fois inaugurée, il s'y avance toujours plus avant sous la direction des scribes [2]». Et sous cette direction le nationalisme juif se confond de plus

1. *Op. cit.*, p. 30. — Après avoir loué l'œuvre d'Esdras et de Nehémie, qui aboutit comme il le dit, à consolider *le mur de séparation* entre les Judaïtes et les autres peuples, Graëtz, avec cet illogisme plaintif que nous retrouvons perpétuellement chez les Juifs de tous les temps, n'hésite pas à écrire un peu plus loin (t. II, p. 58) : « Depuis un siècle et plus, — depuis la mort de Néhémie, — le peuple juif offrait, à l'intérieur, l'image d'une larve qui file sa coque et en tire lentement le tissu de sa propre substance ; à l'extérieur, celle d'un souffre-douleur en butte aux mépris et aux humiliations, et les subissant en silence. » Ainsi, après avoir exclu de chez eux tout étranger, après s'être barricadés derrière le mur de l'exclusive observance des prescriptions de leur Loi, les Juifs, « la race sainte », la « semence sainte », s'étonnent d'être considérés comme des exclus et d'être traités comme tels. Cette étrange contradiction est à la base de la question juive tout entière, à travers tous les temps.

2. Kuenen, *op. cit.*, p. 130.

en plus avec l'observance jalouse et stricte de la loi ; de politique — tel qu'il était partout ailleurs — il devient religieux ; le patriotisme se confond avec la foi ; le peuple Juif est devenu étroitement un peuple au service d'une religion, hors de laquelle il n'a plus d'existence ni de raison d'exister. C'est ce qui explique qu'éloignés, ou même définitivement privés du sol natal, les Juifs soient restés Juifs, et qu'au milieu des vicissitudes de leur immense et tragique voyage à travers le monde et l'histoire, ils aient toujours emporté leur patrie avec eux.

*
* *

Après les conquêtes d'Alexandre, dans le temps qui fut marqué par l'hellénisation du bassin oriental de la Méditerranée et de l'Asie antérieure, le judaïsme palestinien, sous l'influence des scribes et des pharisiens, et malgré les tentatives contraires des Sadducéens, resta muré de plus en plus étroitement dans la stricte observance des pratiques minutieuses de la Loi. Indifférents à la patrie terrestre, à sa grandeur et à sa liberté [1], les scribes, les docteurs de la Loi étaient les constituants de cette patrie spirituelle qui est la marque originale du judaïsme. Ils travaillaient patiemment, inlassablement, à établir solidement la haie qui devait séparer à jamais les Juifs du reste du monde.

« Cette haie, que depuis la restauration d'Israël on travailla à élever autour de la Loi, et par suite autour de la vie morale de l'Israélite, cette haie fut si soli-

1. Kuenen, *op. cit.*, p. 132-133.

dement établie, que le Juif, perdu au milieu des peuples les plus divers, seul contre tous, dépouillé, persécuté, torturé, ne s'est jamais laissé entamer par les milieux différents dans lesquels il a vécu. Le Franc, le Gaulois, le Germain, le Grec ont fini par se fondre ensemble, le Juif n'a jamais été absorbé. C'est qu'entre lui et le reste du monde s'élevait cette minutieuse réglementation morale qui préservait son for intérieur de tout contact étranger, et cette réglementation est sortie tout entière des obscurs travaux des écoles pharisaïques [1]. »

Rassemblés et plus ou moins codifiés par la suite, l'ensemble de ces travaux d'exégèse et de commentaires formèrent cet ensemble d'écrits qui est connu sous le nom de Talmud, et qui constitue avec l'Ancien Testament la pierre angulaire du Judaïsme.

Si la Palestine et Jérusalem avec son temple et ses écoles pharisaïques sectaires étaient le centre reconnu du monde juif, il s'en faut de beaucoup qu'elles aient constitué l'ensemble de ce monde.

Par suite de circonstances historiques dans lesquelles nous n'avons pas le loisir d'entrer, des colonies juives s'étaient établies sur divers points du monde antique. Sous l'Empire romain cette dispersion, cette *diaspora*, s'étendait sur tout l'Empire et représentait une population très considérable. M. Harnack [2] estime que le nombre des Juifs devait atteindre quatre millions à quatre millions et demi sur une population totale de soixante millions d'habitants ;

1. M. Nicolas, *Des Doctrines religieuses des Juifs*, 2e éd., Paris, 1866, p. 94.

2. A. Harnack, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums*, 2e édit., 2 vol., Leipzig, 1906, t. I, p. 7.

M. Juster [1], qui s'est livré à une étude minutieuse de la question, trouve ce chiffre trop faible et parle de six à sept millions pour l'ensemble de l'Empire Romain avant la guerre de 70 qui se termina par la prise et la destruction de Jérusalem et la dispersion définitive des Juifs.

Il paraît en tout cas que les Juifs représentaient une partie importante de la population de l'empire. Puissantes et d'une grande cohésion entre elles, toutes unies avec leur métropole, — Jérusalem, — les communautés juives formaient un tout, une force qui, au besoin, pouvait se dresser contre l'empire [2].

Malgré leur particularisme jaloux et leur exclusivisme farouche, les Juifs de la *diaspora* se trouvaient en contact si étroit avec les autres populations de l'empire qu'ils se virent forcés de composer un peu, et surtout de s'adapter à la civilisation hellénique, infiniment supérieure, à tous les points de vue, à la leur propre.

Au milieu des populations raffinées du monde alexandrin et du monde romain, les Juifs, malgré l'intensité de leur orgueil religieux, ne pouvaient faire figure que de barbares incivils, intolérants et grossiers. Fort rebelles à l'assimilation, les Juifs ont une merveilleuse faculté d'adaptation : ils s'efforcèrent donc de s'adapter au milieu hellénisé ambiant, en adaptant le judaïsme à l'hellénisme.

Persuadés que, sans la Loi, sans Israël pour la pratiquer, le monde ne serait pas, que Dieu le ferait rentrer dans le néant, et que le monde ne connaîtra

1. Jean Juster, *Les Juifs dans l'Empire Romain*, Paris, 1914, 2 vol., t. I, p. 210.
2. *Ibid.*, p. 210.

le bonheur que lorsqu'il sera soumis à l'empire universel de cette loi, c'est-à-dire à l'empire des Juifs [1], les membres de la *diaspora* furent des propagandistes ardents, acharnés à faire des prosélytes. Comme l'avoue crûment Bernard Lazare dans son intéressant ouvrage sur *L'Antisémitisme* :

« Depuis Ptolémée Philadelphe jusqu'au milieu du IIIe siècle, les Juifs alexandrins, dans le but de soutenir et de fortifier leur propagande, se livrèrent à un extraordinaire travail de falsification des textes propres à devenir un appui pour leur cause. Des vers d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de prétendus oracles d'Orphée conservés dans Aristobule et les *Stromata* de Clément d'Alexandrie célébraient ainsi le seul Dieu et le sabbat. Des historiens étaient falsifiés. Bien plus, on leur attribuait des œuvres entières, et c'est ainsi qu'on mit sous le nom d'Hécatée d'Abdère une Histoire des Juifs. La plus importante de ces inventions fut celle des oracles sibyllins, fabriqués de toutes pièces par les Juifs alexandrins, et qui annonçaient les temps futurs où adviendrait le règne du Dieu unique... Les Juifs prétendirent même ramener à eux la littérature et la philosophie grecques. Dans un commentaire sur le Pentateuque que nous a conservé Eusèbe, Aristobule s'efforçait à démontrer comment Platon et Aristote avaient trouvé leurs idées métaphysiques et éthiques dans une vieille traduction grecque du Pentateuque [2] ».

1. Bernard Lazare, *L'Antisémitisme*, Paris, 1894, p. 8.

2. *Ibid.*, p. 28-29. Si B. Lazare admet carrément la fabrication et la falsification, il n'en est pas de même de chacun. Dans leur *Histoire de la Littérature Juive*, d'après Karpelès, MM. Isaac Bloch et Emile Lévy (p. 158-159) soutiennent qu'Aristobule « croit *naïvement* que Pythagore,

L'œuvre, d'une audace grandiose, des falsificateurs judéo-alexandrins, qui tendait à prouver qu'en toutes choses les Grecs n'étaient que de misérables plagiaires et que toutes les valeurs intellectuelles du monde antique, toute science et toute philosophie découlaient de sources hébraïques et qu'enfin la loi de Moïse était à elle seule la loi naturelle tout entière [1] et la seule véritable, portait en elle-même son châtiment : elle ouvrait les voies où allait s'engager le christianisme triomphant.

L'exégèse, qui consiste à torturer des textes pour en faire sortir ce qu'on désire, est la seule « science » dont on puisse faire remonter l'invention aux Juifs [2] ; elle devint entre les mains des judéo-alexandrins une arme redoutable qui, par la force perfide de ses mensonges voilés, embrigadait, bien malgré lui, l'hellénisme au service de l'exclusivisme et du prosélytisme religieux des Israélites.

Cette tentative de « judaïsation » de l'hellénisme, qui nous apparaît aujourd'hui comme parfaitement absurde et désastreuse, a eu néanmoins comme conséquence d'obscurcir l'intelligence de l'humanité pendant des centaines d'années.

Si l'entreprise de falsification dont nous venons de parler, et qui mériterait à elle seule une étude approfondie du point de vue qui nous occupe, a grandement servi la propagande juive, la protection

Socrate, Platon, sont d'accord avec la Bible et même qu'ils y ont puisé leurs doctrines... Si son erreur, ajoutent-ils, porte atteinte à son sens critique, elle laisse, du moins, sa bonne foi entière ».

1. Cf. sur ce dernier point l'excellent ouvrage de M. Emile Bréhier, *Les Idées philosophiques et religieuses de Philon d'Alexandrie*, Paris, 1908, ch. 11, *La Loi Juive*.

2. Nicolas, *op. cit.*, p. 45 et 69.

dont les Juifs ont été l'objet de la part des maîtres du monde, d'Alexandre le Grand aux Empereurs romains, en passant par les Lagides et les Séleucides [1], et les privilèges qui leur furent consentis contribuèrent encore pour une plus large part au succès du prosélytisme juif. On peut même dire que les faveurs et les privilèges accordés au peuple élu ont suscité la naissance du mouvement judéo-alexandrin.

*
* *

Les privilèges des Juifs, sous les monarques hellénistiques comme sous la domination romaine, sont attribuables à deux causes qui, si surprenant que cela puisse paraître à première vue, dérivent l'une et l'autre de leur exclusivisme et de leur intolérance religieuse.

Comme je l'ai déjà signalé plus haut, lorsque Cyrus autorisa et favorisa le retour des Juifs de Babylone en Palestine, ce ne fut pas seulement par l'effet d'une sympathie irraisonnée, mais bien parce qu'il comptait s'appuyer sur eux pour tenir en respect, aux extrémités de son empire, les populations syriennes qui en faisaient partie [2]. Réintroduisant les Juifs au milieu des nouveaux occupants de leur pays, il était assuré de l'hostilité des populations qu'il mettait ainsi en présence et faisait fond sur les Israélites, dont il connaissait l'impuissance à s'assimiler, à cause

1. En ce qui concerne les Séleucides, il faut ajouter : à l'exception d'Antiochus Epiphane ; en ce qui concerne les Lagides : à l'exception de Ptolémée Physcon.

2. Maspero, *op. cit.*, p. 672.

de leur religion jalouse, et qui ne pouvaient se maintenir qu'en servant fidèlement le Grand Roi, afin de s'assurer une indispensable protection. De cette façon, les Juifs étaient employés comme des agents de division et, si l'on veut, de « dénationalisation » d'une contrée. C'est dans le même but, en obéissant aux mêmes raisons, en procédant des mêmes raisonnements qu'agirent d'abord les souverains hellénistiques, puis plus tard les Romains, en favorisant les communautés de la *diaspora* juives qui vivaient généralement en mauvaise intelligence avec les habitants des cités grecques où elles étaient installées. Dans des pays conquis et d'une fidélité douteuse on se servait systématiquement des Juifs, établis au milieu d'une population hostile, comme d'agents de « dénationalisation [1] » ; le pouvoir central s'appuyait sur ceux qui, à

1. Cf. Charles Guignebert, *Manuel d'Histoire ancienne du Christianisme* (Paris, 1906), p. 113 et suiv. « On peut dire, écrit cet auteur, que vers le commencement de l'ère chrétienne, dans toutes les villes du bassin oriental de la Méditerranée, l'état d'hostilité est permanent entre les Juifs et le reste de la population »... et l'autorité supérieure de l'État les protège. J'ai cité l'emploi des Juifs au milieu de populations hostiles par Cyrus (cf. plus haut, p. 72). « Le roi Antiochus le Grand avait aussi transplanté de Mésopotamie en Asie Mineure deux mille familles juives, pour avoir, en Lycie et en Phrygie, un noyau de population brave et sur lequel il pût compter. » (Friedlænder, *Mœurs romaines du règne d'Auguste à la fin des Antonins*, trad. franç. Paris, 1874, t. IV, p. 284.)

Lors de l'invasion des musulmans en Espagne, les conquérants s'emparent d'un certain nombre de villes, dont ils confient la garde aux Juifs. (Graëtz, *op. cit.*, III, p. 370.)

Au XVIIe siècle les rois de Pologne se servent des Juifs pour tenter de « dénationaliser » les Cosaques, jusqu'à ce que ces derniers aient fini par se révolter sous la conduite de Chmielnicki, massacrant pêle-mêle Juifs et Polonais. Cf. Graëtz, *op. cit*, V, p. 153 et suiv.)

Au XIXe siècle la situation se renverse, c'est la Russie d'ancien régime, qui persécutant les Juifs chez elle, les favorise en Pologne contre les

leur tour, ne pouvaient s'appuyer que sur lui. Ce point n'a jamais été mis en lumière aussi nettement que je viens de le faire ; on attache généralement plus d'importance à une seconde raison que je vais aborder tout à l'heure. Je n'en persiste pas moins à croire que celle que je viens de donner, qui est, en somme, d'ordre politique et qui se rapporte au fameux adage *divide ut imperes*, prime en fait toutes les autres.

« D'une manière générale, écrit M. Théodore Reinach, la bourgeoisie des villes grecques était mal disposée envers les Juifs ; leur particularisme religieux et national, leur mépris hautement affiché des cultes grecs, des spectacles, des gymnases, bref de tout ce qui constituait la vie commune d'une cité hellénique, peut-être aussi la crainte secrète de trouver en eux des concurrents commerciaux, enfin l'efficacité de leur propagande religieuse contribuaient à l'impopularité de ces nouveaux venus... Contre cette intolérance jalouse de la bourgeoisie grecque les Juifs trouvèrent des protecteurs efficaces dans les monarques hellénistiques d'abord, dans les Romains ensuite. [1] »

Polonais. De façon moins visible, mais très nette cependant, les Allemands et les Autrichiens agissaient de même, toujours à l'égard de la Pologne, de même enfin le gouvernement austro-hongrois en Bohême. (Cf. ch. I, p. 24.) Il semble enfin qu'aujourd'hui même les Anglais aient une arrière-pensée du même genre avec leur politique sioniste et antiturque en Palestine ; ils jouent les Cyrus. Cf. chapitre I, p. 48, et surtout chapitre V, p. 232 et suiv.

1. Th. Reinach, article *Judæi* dans le *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg-Saglio-Pottier.

M. Th Reinach ajoute : « On peut dire que, *sans les vues larges et cosmopolites* des diadoques qui favorisaient, dans l'intérêt même de leur pouvoir, le mélange et la pénétration des races, la *diaspora* juive n'aurait pu ni se fonder, ni se maintenir. » Que les diadoques aient agi dans l'intérêt de leur pouvoir, cela n'est pas contestable ; on ne peut con-

Placés comme des postes avancés au milieu des territoires soumis à Rome, les communautés juives, et l'ensemble des Juifs dispersés dans l'empire furent positivement et pendant fort longtemps de véritables alliés des Romains, et traités comme tels[1].

On ne peut nier que ce fait puisse expliquer, et justifier en partie, ce que M. Reinach appelle l' « intolérance jalouse de la bourgeoisie grecque » des cités courbées sous le joug romain. On n'aime pas l'oppresseur et bien moins encore ses agents plus ou moins avoués, qui vivent dans la cité, mais en marge des autres citoyens, hargneux, méprisés, serviteurs dévots d'un dieu étranger, intolérants et jaloux.

A la raison positive que je viens d'exposer, qui valait aux Juifs la faveur et la protection des conquérants dans les pays conquis, s'en ajoute une autre d'ordre négatif, et procédant elle aussi, en dernier ressort, de l'exclusivisme religieux. C'est la crainte des révoltes juives. Car, comme le dit M. Juster, dès qu'on touchait à leur culte, ces sujets dociles se rebellaient et devenaient un danger pour la sûreté de

tester non plus que les Juifs n'en aient profité; mais rien ne permet de dire qu'ils aient voulu favoriser le mélange et la pénétration des races; bien au contraire, s'ils l'eussent voulu ils auraient dû agir avec la dernière rigueur contre les Juifs et leur exclusivisme. Ils n'auraient pas toléré que les Juifs constituassent dans les cités helléniques, comme le dit M. Th. Reinach lui-même un peu plus loin dans son article, « un petit État dans l'État, ayant sa constitution, ses lois, ses assemblées, ses magistrats particuliers, tout en jouissant de la protection générale des lois de la cité... ». Les diadoques, comme les Romains plus tard, voulaient régner et dominer; ils ont utilisé les Juifs, leur exclusivisme et leurs communautés à cet effet, et les Juifs en ont profité. On peut louer ou critiquer cette politique, mais il est sans objet de parler de vues *larges et cosmopolites*, car il n'y avait rien de tout cela.

1. Cf. Juster, *op. cit.*, t. I, p. 215 et suiv.

l'Empire. Il valait donc mieux employer leur solidarité que de se l'aliéner [1].

En protégeant l'intolérance juive, en consentant aux Juifs des privilèges inouïs, l'État romain, pour des raisons de politique immédiate, frayait la voie au christianisme et creusait son propre tombeau en préparant la ruine du monde antique et de la civilisation gréco-romaine.

C'est ici le lieu de revenir un instant sur ce triste et grand problème de l'intolérance.

Certaine histoire apologétique a fait trop longtemps prévaloir la notion que les païens détenaient le monopole de l'intolérance et de la persécution religieuse. Or, rien n'est plus faux ; de cette assertion l'érudition moderne et l'histoire impartiale ont fait pleine et entière justice. L'intolérance, procédant directement de l'exclusivisme religieux des Israélites, est une invention juive, et purement juive, dont a hérité le christianisme qui l'a transmise au monde moderne. Pour leur part, les Grecs et les Romains ont tout ignoré de ce sentiment, qu'ils n'ont même, à vrai dire, jamais compris avant la naissance du christianisme.

M. Salomon Reinach, dans son petit manuel d'histoire des religions intitulé *Orpheus*, par ailleurs si partial en faveur du judaïsme, reconnaît que :

« L'étude de l'histoire, surtout après le triomphe du christianisme, ne montre que trop les calamités produites dans le monde par l'exclusivisme religieux, par ce fanatisme *que Grecs et Romains n'ont pas connu*, et que le christianisme a hérité de la Bible juive [2] »...

1. Juster, *op. cit.*, I, p. 220.
2. Salomon Reinach, *Orpheus*, 6e mille, Paris, 1918, p. 246. Cf aussi G. Boissier, *la Religion romaine*, 2 vol. Paris, 1892, t. I, p. 399.

M. Jean Juster, ce profond érudit, Juif lui aussi, mais d'une si haute et si sereine impartialité, constate de même l'origine purement juive de l'intolérance religieuse et démontre que c'est à leur exclusivisme que les Juifs ont dû leurs privilèges :

« L'antiquité respectait à un très haut degré le principe de la liberté religieuse, et elle le faisait aisément à cause de la tolérance très large que les dieux des nations s'accordaient entre eux. Seul le Dieu des Juifs était farouche et insociable, — la tolérance qu'on était prêt à lui accorder, il ne la rendait pas. Jaloux par-dessus tout, il empêchait ses fidèles d'accomplir un grand nombre d'actes dont l'omission était punie chez les différents peuples.

« Tolérer Jéhovah (Jahvé), c'était supprimer en faveur des Juifs le caractère pénal de ces infractions par omission, c'était suspendre les lois, créer pour eux des privilèges, — car ce sont juridiquement des privilèges que les exceptions à la loi en faveur d'une minorité. Cependant, ne pas tolérer, c'était contrecarrer le principe antique de la tolérance, rendre le culte juif impossible. On voit donc le dilemme : *persécutions ou privilèges*... Et ce dilemme se posait chaque fois que les Juifs passaient sous une nouvelle domination.

« On conçoit que certains peuples se soient arrêtés à la première solution ; mais beaucoup d'autres adoptaient la seconde et apportaient dans leurs propres lois des exceptions en faveur des Juifs, — des Juifs seulement, de sorte qu'une action punissable pour tout le monde ne l'était pas pour ceux-ci. C'étaient des privilèges [1].

1. Juster, *op. cit.*, I, p. 214. — Cf. aussi ci-dessus, p. 39, note 1. — Aujourd'hui encore les Juifs persistent à réclamer, à exiger *des privilèges*,

Grâce au levier que lui fournissaient les falsifications judéo-alexandrines et au point d'appui qu'il trouvait dans la protection de l'État, le prosélytisme juif fit de rapides progrès parmi les gens de condition médiocre ; il se forma dans les grandes juiveries, autour des synagogues, une quantité de demi-juifs qu'on appelait les *craignant Dieu* ou les *prosélytes de la porte* [1]. A vrai dire, le nombre des convertis complets était très faible, parce que, d'une part, les prescriptions et les interdictions de la Loi étaient presque invincibles, parce que, surtout, les Juifs ne consentaient pas volontiers à recevoir quiconque sur pied d'égalité dans le sein de leur communauté. Les docteurs se souvenaient que, selon Esdras, la Loi permettait bien d'accueillir dans la communauté les païens qui adoptaient la doctrine juive, mais elle ne leur conférait pas l'égalité absolue : ils devaient former un groupe distinct et séparé [2]. Le Juif, appartenant au

et leur ténacité est récompensée, ils en obtiennent. Au moment de la discussion du Traité de Paix, les Juifs de l'Europe orientale, appuyés par tous les Juifs de l'univers, demandaient, « en même temps que l'émancipation civile et politique, la reconnaissance du principe de la représentation des minorités, le droit pour les différentes organisations nationales ou religieuses à l'autonomie dans l'administration de leurs institutions communales, le droit d'employer sa langue sans prohibition, le respect du sabbat ». Par les traités de paix, des pays comme la Pologne et la Tchéco-Slovaquie ont été contraints de reconnaître des privilèges aux Juifs, et ces derniers s'indignent que la Roumanie ait su, « après une âpre résistance », « amener des modifications concernant ses Juifs qui n'obtinrent *que* l'égalité civile et politique ». (Sur ces questions, cf. Marcel Bernfeld, *le Sionisme*. Paris, 1920, ch. VII.) Comme on peut le voir, jusque dans leurs revendications, les Juifs n'ont pas changé depuis deux mille ans. Leur exclusivisme continue à exiger des privilèges et à en obtenir.

1. Sur les prosélytes et le prosélytisme juif, cf. E. Schürer, *Geschichte des jüdichen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, 3 vol., 4e édit., Leipzig 1901-1909, t. III, p. 150-188.

2. Graëtz, *op. cit.*, II, p. 13.

peuple élu, au peuple de Dieu, dont les écrits messianiques annonçaient le règne prochain sur toute la terre, se considérait comme étant d'une essence différente de celle des autres humains :

« Un vrai Juif se croyait, vis-à-vis d'un prosélyte de la porte, à plus forte raison vis-à-vis d'un païen, dans un rapport analogue à celui qui s'établissait sous l'ancien régime entre un manant, même enrichi, et un descendant des croisés ; il sentait en lui quelque chose que l'autre n'atteindrait jamais ; il en tirait un orgueil qu'il étalait et qui choquait d'autant plus que la masse des païens n'en comprenait pas la valeur chez un homme de condition souvent très médiocre. La protection que les pouvoirs publics lui accordaient lui semblait marquer la reconnaissance de ses prétentions et il s'y abandonnait avec une naïve imprudence. Certains avançaient tranquillement que le devoir d'Israël était d'observer la Loi et qu'alors Dieu faisait travailler le reste du monde pour lui [1]. »

C'est parmi les prosélytes, parmi les craignant Dieu et les demi-juifs qui avaient appris à connaître et à aimer l'intolérance aux portes des synagogues que le christianisme naissant allait recruter le plus grand nombre d'adeptes, c'est par eux que l'exclusivisme va conquérir le monde avec l'intolérance. Mais, dès lors, le Juif verra se retourner son invention contre lui, le judaïsme sera frappé par l'arme terrible qu'il a forgée, on devrait dire par les armes, car, pour que l'ironie soit plus complète, la méthode d'exégèse créée par les judéo-alexandrins va servir à réintégrer

1. Guignebert, *op. cit.*, p. 112, qui se réfère à Renan, *Antéchrist*, p. 252, note 1.

dans le christianisme une foule de notions empruntées à l'hellénisme. Si, dira Clément d'Alexandrie, toute la sagesse, toute la philosophie grecques dérivent de Moïse et des prophètes, comme l'avaient affirmé les exégètes juifs, il ne peut y avoir aucun inconvénient à étudier des idées qui proviennent des Écritures [1].

Le paganisme tout imbu de tolérance était mal armé pour lutter contre les religions exclusives ; à son extrême déclin il essaya de retourner contre elles l'arme de l'intolérance, mais sans conviction et par simple instinct de conservation ; pour employer une expression un peu triviale, on peut dire qu'il n'avait pas la manière. Il n'en sera plus de même lorsque le christianisme, s'étant détaché peu à peu du judaïsme, se retournera franchement contre lui, et lui livrera victorieusement bataille, opposant l'exclusivisme à l'exclusivisme, et l'intolérance à l'intolérance, mais de plus, et c'est ce qui assure son succès final, un universalisme absolu au nationalisme étroit, sectaire et hargneux des Juifs.

Nous sommes sur le seuil d'une période nouvelle de l'histoire ; avant d'y pénétrer, il n'est pas inutile de jeter un rapide coup d'œil en arrière en lisant cette belle page du beau livre de M. Bouché-Leclerq intitulé *l'Intolérance religieuse et la politique* :

« Tous les peuples qui, dans l'antiquité, ont été en contact avec le peuple juif ont senti en lui une force inconnue, une énergie qui exerçait sur eux une action répulsive à laquelle ils ont répondu par une égale aversion. Cette énergie était faite d'une foi indomptable en la puissance d'un Dieu unique, que les

1. Cf. E. de Faye, *Clément d'Alexandrie*, 2e édit., Paris, 1906, p. 183 et suiv.

Hébreux étaient seuls à adorer et qui devait, en récompense, leur assurer une supériorité sur leurs autres peuples égale à celle qui le haussait lui-même au-dessus des autres dieux. Ceux-ci étaient des puissances maudites qu'il rejetterait hors du monde et refoulerait dans l'abîme éternel au jour marqué dans ses insondables desseins. Religion et patrie n'étaient pour eux qu'une seule et même idée, un seul et même sentiment. Tandis que les polythéistes ne répugnaient point à associer ces cultes d'origine diverse, à les assimiler sous des vocables différents et à les confondre dans des mixtures syncrétiques où ils auraient volontiers fait rentrer Jahvé lui-même, le Dieu d'Israël se refusait à toute alliance avec les autres dieux, comme son peuple élu avec toute autre nationalité. Partout où allait le Juif, il emportait avec lui sa religion et sa patrie, c'est-à-dire la barrière qui le séparait du reste de l'humanité. De là des haines réciproques, qui passaient du mépris à l'insulte, de l'insulte aux pires violences. Hors de chez eux, dispersés et partout les plus faibles, les Juifs n'ont pu qu'opposer une résistance passive à l'intolérance dont la cause première gisait en eux-mêmes et qu'ils avaient déchaînée contre eux. Mais chez les polythéistes cette intolérance ne procédait point de la religion. Ils ne prétendaient imposer aucune croyance aux Juifs : ils les tenaient seulement pour des êtres insociables et savaient vaguement que leur religion, qui sans cela leur eût paru aussi raisonnable qu'une autre, en était cause. Il en fut autrement quand le christianisme, quittant le berceau où il avait appris l'intolérance érigée en dogme, engagea contre la religion mère une lutte qui aboutit à une rupture violente. Ce ne fut

plus, dès lors, chez les chrétiens une antipathie née du contact d'une race inassimilable, d'une sorte de froissement mécanique, mais l'intolérance religieuse, délibérée et offensive, retournée contre l'intolérance passive et résignée du judaïsme [1]. »

Né en Judée, se propageant de juiveries en juiveries et grandissant dans l'ombre des synagogues, le christianisme primitif ne tarda pas à se séparer du judaïsme. Héritier de l'exclusivisme théologique et doctrinal, qu'il tendait à renforcer s'il était possible, il jeta du moins délibérément par-dessus bord tout ce qui était d'ordre purement ethnique et nationaliste, tout ce qui était orgueil de race et minutie tracassière de la Loi. Lentement, mais sûrement, sous la triple influence conjuguée de la spéculation grecque, des mystères païens et des conceptions juridiques des Romains, le christianisme tend à l'internationalisme religieux, à l'universalisme intégral.

La notion d'une patrie céleste, commune à toutes les âmes, se substituait à la Jérusalem des Juifs ; il ne s'agissait plus de l'épanouissement d'une race ni du triomphe d'une nation établie ; le *peuple élu* était ravalé au rang d'un peuple quelconque parmi les peuples. A cela ni l'orgueil ni le nationalisme religieux des Juifs ne pouvaient consentir, c'était contraire à leurs conceptions et à leurs traditions, contraire à la Loi et aux Prophètes, contraire aux promesses du messianisme. Les temps devaient venir de la soumission des royaumes à Israël [2]. Pour le Juif, en-

1. A. Bouché-Leclerq, *l'Intolérance religieuse et la politique*, Paris, 1911, p. 339 et suiv.

2. Cf. M. J. Lagrange, *le Messianisme chez les Juifs*, Paris. 1909, p. 204 et p. 287.

trer dans le giron d'une Église qui comportait une immense majorité de Gentils, c'était à la fois « renoncer au Dieu unique et aux ancêtres, à l'antique révélation et au sang, se séparer de son peuple pour faire cause commune avec des ennemis »[1]. Selon la juste et forte expression du P. Lagrange, « la religion avait défendu la race, désormais la race défendra la religion »[2]. De plus en plus, selon la tendance que nous avons tant de fois notée, Israël devient la nation serve, le peuple esclave d'une religion.

Une des causes importantes du succès de la propagande juive résidait dans le fait des privilèges dont jouissaient leurs communautés ; pour les populations sujettes, sans patrie, légalement hors de la cité, l'agrégation à la communauté juive était un progrès politique[3]. C'est dans les synagogues que prêchaient les premiers apôtres, c'est dans le public qui fréquentait les synagogues qu'ils recrutaient des adhérents au christianisme, et finalement ils étaient, eux et leurs disciples, excommuniés par les chefs de la synagogue[4].

Comme nous l'avons dit, c'est à l'abri des privilèges dont jouissaient les communautés juives que le christianisme naissant se développait. Mais les Juifs n'admirent pas longtemps que des schismatiques, d'une secte abhorrée, vécussent à l'abri de ces privilèges ; ils en vinrent à prévenir les autorités[5] qui

1. M. J. Lagrange, *op. cit.*, p. 300.
2. *Ibid*, p. 300.
3. L. Duchesne, *Origines du Culte chrétien*. 5e édit., Paris, 1920, p. 4.
4. *Ibid.*, p. 6.
5. L. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, 3 vol., 2e édit., Paris, 1906, t. I, p. 106.

confondaient au début Juifs et chrétiens, comme en fait foi l'anecdote rapportée par Suétone, que la police de Rome s'étant aperçue que les Juifs se disputaient violemment entre eux à propos d'un certain Chrestus décida de les expulser pour les mettre d'accord[1].

Tandis que les Juifs continuaient à jouir de leurs privilèges, dès le temps de Trajan, la profession du christianisme fut interdite[2]. Les chrétiens, de leur côté, se désolidarisaient de plus en plus des Juifs, à telle enseigne que les judéo-chrétiens de Palestine eux-mêmes refusèrent de prendre part au soulèvement de Bar-Kochéba dirigé contre les Romains[3].

Après la ruine de Jérusalem et la destruction du temple en 70, après les révoltes sévèrement réprimées sous Trajan et sous Hadrien, devant l'écroulement de leurs rêves et de leurs espérances messianiques, les Juifs « se confinèrent dans une horreur de plus en plus grande pour le monde au milieu duquel ils

1. Suétone, *Claude*, 25 (Judæos impulsore Chresto assidue tumultuantis Roma expulit). Ce fait de l'expulsion des Juifs de Rome sous Claude est contesté par quelques-uns, quoiqu'il soit aussi rapporté par les *Actes des Apôtres* (18,2) et par Paul Orose (Histoire, 7, 6, 15). Tacite n'en parle pas et Dion Cassius (60, 6, 6,) parle seulement d'une interdiction des réunions. En ce qui nous concerne, peu nous importe qu'il s'agisse d'expulsion ou d'interdiction des réunions ; il semble certain qu'il y ait eu sous le règne de Claude des tumultes parmi les Juifs de Rome, et rien ne vient prouver que ce ne fut pas au sujet du *Chrestus* dont parle Suétone ; le fait paraît au contraire tout à fait vraisemblable. Cf. aussi Juster, *op. cit.*, p. 294 et n. 5.

2. Duchesne, *op. cit.*, t. I, p. 106.

3. Duchesne, *op. cit.*, t. I, p. 119. — Le soulèvement des Juifs sous la conduite de Bar-Kochéba, sous le règne d'Hadrien, est le dernier grand mouvement de révolte messianique ; il fut écrasé à la suite d'une guerre qui dura trois ans et demi, qui ruina pour longtemps la Palestine et décima les Juifs. — Cf. aussi à ce sujet Lagrange, *op. cit.*, IVe partie, ch. III, 3.

vivaient »[1] et se fermèrent de plus en plus, s'adonnant avec une subtilité acharnée au raffinement de la Loi qui les éloignait des Gentils détestés[2]. L'exclusivisme se faisant de plus en plus farouche dans la défaite et les revers, le prosélytisme juif se ralentit, tandis que le christianisme, sur les ailes de son universalisme, se répand de plus en plus et redouble sa propagande[3].

Alors que le judaïsme se recroqueville sur lui-même, le christianisme, avec l'empereur Constantin, fait la conquête de l'État et se retourne de toute sa puissance contre l'exclusivisme des Juifs, mettant en œuvre ce qu'ils lui avaient eux-mêmes enseigné : l'intolérance.

Malgré les persécutions acharnées et incessantes que le christianisme dirigea contre eux, les enfants d'Israël, déchus de leurs privilèges et bientôt pourvus de privilèges à rebours, restèrent inébranlables. La protection légale accordée aux Juifs à l'époque païenne avait grandement favorisé l'expansion et le développement de leurs communautés au point de vue économique[4]. Les empereurs chrétiens ne cessèrent de prendre contre eux des mesures restrictives, voire même vexatoires, pour les appauvrir et les diminuer économiquement. Le résultat fut que les Juifs tendirent de plus en plus à se réfugier près des frontières, pour

1. Duchesne, *Origines*, etc., p. 6.
2. Guignebert, *op. cit.*, p. 484.
3. « Jamais le christianisme n'eût conquis le monde, et ne fût devenu une religion universelle, s'il ne s'était coulé dans la seule forme de pensée qui pût alors et qui puisse encore prétendre à l'universalité, la forme hellénique. » J. Tixeront, *Histoire des Dogmes*, I, la Théologie anténicéenne, 4e édit., Paris, 1906, p. 59.
4. Juster, II, p. 322.

passer d'un côté quand la haine sévissait de l'autre.

Cette situation les amena à se spécialiser dans le commerce international[1], et c'est de là que date en somme leur rôle prépondérant dans cette branche de l'activité humaine destinée à un si formidable avenir.

Mais le christianisme ne se contentait pas de lutter contre le judaïsme à coups de lois et de décrets ; l'Église s'est attachée à créer dans la masse de ses fidèles un état d'esprit, une conscience antijuive, et dans ce but se servit de la liturgie pour faire entrer les sentiments antijuifs dans l'inconscient des fidèles. Et, quoi que l'on pense de cette terrible arme de combat, écrit M. Jean Juster, employée par les chrétiens contre les Juifs, elle le fut contre ses inventeurs[2] !

Le prosélytisme fut jugulé en Occident, mais, cuirassé dans son exclusivisme, le peuple élu continua sa marche à travers le monde.

*
* *

Il n'est aucun peuple dans l'histoire qui soit plus étroitement, ni plus férocement conservateur et traditionaliste que le peuple d'Israël, et ses traditions nationales sont toutes religieuses ; nous nous trouvons toujours en présence de ce composé unique, étrange et bizarre, d'un *peuple-religion* et d'une *religion-peuple* ; les deux notions sont inséparables[3].

1. Juster, II, p 326.

2. *Ibid.*, I, p. 337 et références de la note 2. Sur ce sujet voir surtout, même ouvrage, section II du ch. 11, p. 290 à 337.

3. Le caractère extrêmement particulier et complexe de *patriotisme-religion* et de *religion-patriotisme* qui est à la base de l'exclusivisme juif et

Les Juifs, le peuple du Livre, comme les appelaient les Arabes, ont traversé l'histoire, immuables au milieu de mille vicissitudes, avec leur patrie dans leur poche, et chez eux patriotisme et exclusivisme se confondent : sous deux noms différents c'est une même chose.

A chaque fois que le peuple d'Israël montre des velléités de subir des influences profondes de l'extérieur, de se laisser séduire et assimiler, des hommes se dressent qui le contraignent à revenir à l'obéissance de la Loi : à chaque fois une minorité énergique et fanatique triomphe des tendances centrifuges. Ce sont Helcias et Jérémie qui inventent ou exhument le *Deutéronome*, ce sont Esdras et Néhémie qui promulguent la Loi sacerdotale, puis c'est toute la légion des scribes et des pharisiens qui tiennent tête non seulement aux Sadducéens, mais à la civilisation grecque et à l'Empire romain. Avec une constance qui pourrait faire croire à l'existence d'une loi naturelle, l'exclusivisme prend toujours le dessus, et à mesure que les peuples s'entremêlent et que les races conquérantes et conquises

qui caractérise le judaïsme tout entier n'a pas échappé à l'esprit profond de Spinoza, qui y revient à plusieurs reprises dans son *Traité théologico-politique*, notamment dans le passage suivant : « L'amour des Hébreux pour la patrie n'était donc pas un simple amour, c'était une piété, et cette piété, comme cette haine des autres nations, le culte quotidien les échauffait et les alimentait de telle sorte qu'elles durent devenir la nature même des Hébreux. Leur culte quotidien, en effet, n'était pas seulement différent des autres, ce qui les séparait du reste des hommes, il leur était absolument contraire. A l'égard de l'étranger, tous les jours couvert d'opprobre, put naître dans leurs âmes, l'emportant en fixité sur tout autre sentiment, une haine née de la dévotion, de la piété, crue elle-même pieuse ; ce qu'il y a de plus fort, de plus irréductible. » *Traité théologico-politique*, trad. Ch. Appuhn, ch. XVII, p. 336-337.

s'amalgament et se lient entre elles, « tel un peuple éternel regardant surgir de nouveaux peuples »[1], le Juif, raffinant sur sa loi jalouse, avec une application minutieuse hausse les barrières et creuse plus profondément les fossés qui le séparent du monde extérieur.

Après la destruction du temple de Jérusalem et la dispersion (70 ap. J.-C.), tandis que le christianisme prenait son essor et poursuivait sa marche victorieuse, les chefs du peuple juif dispersé, en l'espèce les rabbins, exégètes impénitents, travaillèrent pendant six ou sept siècles à élaborer cet ensemble de commentaires subtils et de prescriptions minutieuses qui constitue la littérature talmudique, « cette œuvre gigantesque qui absorba les forces intellectuelles de vingt générations... et à laquelle collaborèrent, avec le même amour et la même abnégation, des maîtres et des disciples, des grands et des hommes de métier, les Juifs de Palestine et ceux de Babylone. Le peuple juif y a déposé les trésors de son esprit et le secret de son être intime[2] ».

Le Talmud est une jurisprudence qui peu à peu se place à côté de la Loi, non seulement pour l'interpréter, mais encore pour la compléter[3]. Comme en dehors de son monothéisme, le judaïsme n'avait qu'un dogme : c'est que toute son existence religieuse, civile, familiale et domestique était régie par une loi divine, intangible et révélée, qu'on ne pouvait en aucun cas songer à réformer, le travail des rabbins consista « à trouver dans une lettre morte tous les développements d'une

1. Bernard Lazare, *op. cit.*, p. 99.
2. I. Bloch et E. Levy, *op. cit.* (cf. p. 36, note 1), p. 178-179.
3. Lagrange, *op. cit.*, p. 139.

vie en marche »[1]. La jurisprudence tendra petit à petit à se substituer à la Loi, le Talmud aux Écritures, et les rabbins seront les maîtres absolus de la tradition qu'ils modèleront à leur image, c'est-à-dire, le plus souvent, dans le sens le plus étroit et le plus sectaire.

L'exégèse des talmudistes est exactement semblable, pour sa méthode, à celle des judéo-alexandrins qui parvenaient, en torturant les textes, à faire de Platon et d'Aristote les plagiaires de Moïse. Comme le temps passait, que la vie et les événements marchaient et que les milieux historiques changeaient, il était nécessaire d'y adapter plus ou moins les doctrines, voire même d'en créer de nouvelles, et pour cela il fallait absolument les trouver dans l'Écriture, « et ce ne pouvait être que dans les passages obscurs, et au prix de quelles tortures infligées au texte »[2].

Le Talmud a été la somme et la forteresse de l'exclusivisme juif.

« Des générations en firent leur principal, leur unique aliment intellectuel, les penseurs se plaisant à approfondir son argumentation et les hommes de cœur admirant sa morale élevée. Pendant plus de dix siècles, les Juifs restèrent indifférents au monde extérieur, à la nature, aux hommes et aux événements, ils n'y voyaient que des incidents insignifiants, de simples fantômes, la seule réalité pour eux était le Talmud, ils ne considéraient comme vrai que ce qui avait sa sanction, ils ne connaissaient la Bible, l'histoire de leurs aïeux, l'éloquence passionnée et les

1. Lagrange, *op. cit.*, p. 140.
2. *Ibid.*, p. 142.

paroles consolatrices de leurs prophètes, les effusions ardentes de leurs Psalmistes que par le Talmud [1]. »

Ainsi s'exprime l'historien juif du judaïsme Graëtz, qui ajoute un peu plus loin : « Le Talmud a été la bannière qui a servi de signe de ralliement aux Juifs dispersés dans les divers pays, il a maintenu l'unité du judaïsme [2]. »

A vrai dire, le Talmud et la littérature talmudique ont constitué pour les Juifs un véritable ghetto, intellectuel et moral, au sein duquel ils ont vécu, jalousement confinés dans leur exclusivisme, en attendant toujours des prodiges.

Le ghetto intellectuel et moral appelait par contre-coup le ghetto social ; si les Juifs ont été parqués dans des quartiers spéciaux, c'est qu'ils ont été les premiers à le désirer, parce que leurs mœurs comme leurs convictions l'exigeaient. Primitivement, dans l'antiquité païenne, les Juifs ont demandé, comme une faveur, le droit d'habiter un quartier spécial. C'était un privilège qu'on leur accordait et non une déchéance dont on les frappait [3]. Finalement, devant leur insistance à se tenir à l'écart du reste de l'humanité, l'humanité les repoussa ; c'est leur obstination à ne point se mêler aux autres qui a provoqué des représailles ; la raillerie et l'insulte furent la rançon du mépris silencieux et impuissant, mais irritant.

A partir du XIIe siècle, du fait d'interdictions rabbiniques qui proscrivent les lectures profanes, tout contact intellectuel cessa entre les Juifs et les non-

1. Graëtz, *op. cit.*, III, p. 245

2. *Ibid.*, p. 246. Cf. aussi, dans le même sens, Th. Reinach, *Histoire des Israélites*, etc., 4e édit., Paris, 1910, p. 36.

3. Juster, *op. cit.*, II, p. 177-178.

Juifs [1]. Comme l'écrit un auteur juif : « A cet isolement intérieur correspondait un isolement extérieur ; à la volonté bien arrêtée des Juifs de rester étrangers parmi les peuples, ceux-ci répliquèrent par une volonté non moins ferme de les tenir à l'écart. Ces deux volontés furent plutôt simultanées que consécutives [2]. » L'intolérance répliquait à l'intolérance.

Le ghetto, c'était le plus souvent la Cité du Talmud.

Rien de plus faux historiquement, en tout cas, que les déclamations simplistes contre les ghettos dont se repaît certaine éloquence humanitaire. Historiquement et philosophiquement, le problème juif est moins simple que ne désirent le croire quelques bonnes âmes ignorantes qui aiment à se bercer de leurres et d'illusions.

*
* *

Ce n'est pas en méconnaissant ou en négligeant de propos délibéré les réalités et en s'abreuvant de rêves qu'on croit généreux, et qui, le plus souvent, ne sont que paresseux, qu'on élucidera un problème millénaire.

Mieux vaut, peut-être, et je le pense, en étudier minutieusement les données, en dégager les abords, en pénétrer le sens profond, et cela sans arrière-pensée.

1. Cf. Bernard, Lazare, p. 100.

2. Bernfeld, *op. cit.*, p. 48, Cf. aussi B. Lazare, *op. cit.*, p. 127... « Ces ghettos, que souvent les Juifs acceptèrent, et même recherchèrent, dans leur désir de se séparer du monde, de vivre à l'écart sans se mêler aux nations, pour garder l'intégrité de leur race ; si bien qu'en maints endroits, les édits ordonnant aux Juifs de rester confinés dans des quartiers spéciaux ne firent que confirmer un état de choses existant. »

J'ai établi précédemment l'existence, à l'état d'acuité, de la question juive dans le monde contemporain : j'ai posé le problème dans son actualité. Dans le présent chapitre j'ai tenté, avec quelque insistance, de mettre en pleine lumière ce qui constitue, à mes yeux, le caractère essentiel du judaïsme : *son exclusivisme.*

J'ai voulu montrer combien cet exclusivisme était, au sein de l'histoire universelle, quelque chose de profondément original ; à vrai dire, la seule production originale du génie hébreu. Et, cette « chose », pour user d'un terme compréhensif et vague, car comment la nommer, c'est plus qu'un sentiment, plus qu'une institution : l'essence même du judaïsme, et, en quelque manière, l'essence du christianisme en tant qu'il s'oppose au monde antique, et l'essence de l'islam... Cette « chose » donc, par tant de côtés haïssable mais si puissante, mise dans la balance de l'histoire, par l'importance formidable du rôle qu'elle a joué, pèse autant que tout le génie de la Grèce et le génie de Rome, qu'elle a du reste mis en échec. Qu'elle met aujourd'hui encore en échec.

La pérennité de l'exclusivisme juif à travers trente siècles, sa dispersion, ses influences, ses déviations, ses resserrements, puis ses éclosions subites, le légalisme étroit s'épanouissant en messianisme, ces retours incessants, toute cette palingénésie, ont un caractère d'inquiétude, de grandeur tendue et de puissance tenace, un aspect surhumain, qui engendrent chez les uns l'amour, chez les autres l'effroi, comme tout ce qui paraît impérissable.

Si je préfère les dons généreux et magnifiques d'Athènes et de Rome, je ne sous-estime pas l'apport du judaïsme : l'intolérance de Jahvé, le Dieu du désert et

de son peuple éternellement vagabond, que travaille un exclusivisme indéfectible et farouche, qui finit toujours par venir le frapper en retour.

Quel spectacle que celui d'une nation constamment écrasée et qui toujours se relève et traîne après elle le double fardeau de la patrie et de la foi, avec, chevillée au corps, une espérance vivace, aussi souvent renaissante que déçue !

Puisque problème juif il y a, tout se ramène, en premier et en dernier ressort, à ce phénomène unique dans l'histoire : *l'exclusivisme juif*, que je me suis efforcé d'analyser rapidement dans les méandres de ses aspects complexes et mouvants, sans autre dessein, pour le moment, que d'en avoir une nette vision, et sans intention d'en tirer des conclusions prématurées.

Il me paraît que, vu de haut, replacé au milieu du flux des événements historiques et ramené à sa source : *l'exclusivisme*, le problème juif se présente dans toute sa grandeur complexe, chargé de tout son sens et de toute sa difficulté.

Je crois apporter dès maintenant la preuve, toute négative, qu'il ne sera pas résolu d'un tour de main ni d'un tour de langue par quelques expédients simplistes.

On n'abolit pas d'un jour une tradition plusieurs fois millénaire ; on ne contredit pas aisément à trente siècles d'histoire.

CHAPITRE III

LE JUDAÏSME ET L'ESPRIT DE RÉVOLTE

J'ai montré que le fondement du Judaïsme, ce qui en constitue la pensée maîtresse, ce qui en fait l'extraordinaire originalité, c'est son exclusivisme. L'histoire entière du peuple juif et de sa religion, qui en est inséparable, gravite autour de ce phénomène central.

Un Dieu jaloux : Jahvé, son peuple élu : Israël, les rites, les commandements, la loi qui les lient l'un à l'autre, voilà l'essence de toute vérité et de toute justice ; hors de cela il n'y a que le monde et le mal ; le monde du mal. Cette vue courte mais passionnée et singulièrement puissante, a fait l'intégrité d'un peuple pendant trois mille ans. Cet exclusivisme indéfectible a créé une race, une nation, une religion, une mentalité qui sont sans analogues dans l'histoire universelle. Par la force propre de ses seules traditions, à travers les tempêtes qui ont fait tourbillonner les hommes dans les siècles, le judaïsme est resté inébranlable, inexorablement semblable à lui-même ; tel on le découvre à ses origines, tel on le retrouve aujourd'hui. Car les Juifs constituent le plus conservateur de tous les peuples, ils sont la démonstration vivante de la toute-puissance d'un conservatisme qui ne se

laisse jamais abattre, en ne faisant jamais de concession. L'humanité change, des empires s'élèvent et s'écroulent, des idéals surgissent, resplendissent, puis s'éteignent, le Juif demeure, le judaïsme demeure, drapé dans son exclusivisme farouche, espérant tout du lendemain, inlassablement... surhumain... inhumain.

J'ai déjà montré que la situation des Juifs dans la société, ou plutôt en marge de toute société, découle de leur exclusivisme ; pour se conserver ils doivent fatalement se tenir à l'écart d'un monde changeant ; s'assimiler, ce serait pour eux renoncer, ce serait consentir à disparaître, comme ont disparu les Égyptiens, les Babyloniens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Gaulois, les Francs ; leurs traditions exclusives les en protègent. Peuple sans terre, nation errante, race dispersée, ils conservent une patrie : leur religion ; un idéal commun les anime, fait des mêmes espérances toujours déçues et sans cesse renaissantes. Ils perdurent ainsi, poursuivant le mirage d'un âge d'or, d'une ère nouvelle, de temps messianiques, où le monde vivrait dans la joie et dans la paix, soumis à Jahvé, asservi à sa Loi, sous la conduite du peuple sacerdotal, élu de toute éternité, mûri par les épreuves dans l'attente de cette heure unique.

Or, il se trouve que le peuple qui est, comme je l'ai dit, le plus conservateur d'entre les peuples, est réputé, et justement réputé, d'être possédé par un esprit de révolte inextinguible. Il y a là un paradoxe, ou tout au moins l'apparence d'un paradoxe que je me propose de dissiper.

Prisonniers des immuables traditions qui sont l'essence de leur exclusivisme, les Juifs sont, au milieu

de l'humanité, qui se compose d'une immense majorité de non-Juifs, d'éternels inadaptés [1].

Où que ce soit, quel qu'il soit, l'ordre établi n'est jamais fondé, n'a jamais été et ne sera jamais fondé sur la stricte observance de la loi de Jahvé, il ne sera jamais conforme au rêve d'Israël.

Le judaïsme n'en peut que souhaiter la subversion ; il est du devoir du Juif, et surtout de son instinct formé par des traditions trois fois millénaires, de prêter la main à sa destruction.

L'exclusivisme juif commande et justifie l'esprit de révolte.

Je viens, en quelques phrases, de tracer le cadre où doit se limiter mon étude. Je demanderai à l'histoire et à la philosophie de l'histoire de le remplir.

*
* *

Les historiens les plus récents de l'antiquité s'entendent à considérer que, jusqu'au temps de Salomon (vers 950) ou même beaucoup plus tard, jusqu'à la conquête assyrienne (vers 750), la destinée des Hébreux ne se distingue guère de celle des peuplades voisines, « si ce n'est qu'au lieu d'adorer Kamosh ou Rummond, ils adoraient Jahvé, le dieu des monts volcaniques de la presqu'île du Sinaï [2] ». Ce n'était, écrit M. J. de Morgan, qu'une « peuplade sémitique comme les autres, douée des mêmes qualités et des

1. Sur la question des inadaptés et de leur instinctif esprit de révolte, voir la *Psychologie du Socialisme* (5e édit., Paris, 1907), du docteur Gustave Le Bon.

2. E. Cavaignac, *Histoire de l'Antiquité*, t. I, p. 102, Paris, 1917.

mêmes vices ; rien de plus, rien de moins [1] ». Ce point paraît incontestable et hors de doute ; cependant, dès une très haute antiquité, plus de mille ans avant l'ère chrétienne, on voit surgir et passer dans l'histoire des Hébreux, faisant figure d'une minorité d'opposants tenaces, parfois même momentanément victorieux, ces protestataires impénitents, ces éternels révoltés, qui sont les ancêtres des prophètes, et dont l'effort inlassablement poursuivi aboutira six ou sept cents ans plus tard à la création du judaïsme proprement dit.

Samuel, le dernier des Juges, est, en un certain sens, le premier des prophètes ; c'est par sa bouche que Jahvé va parler et ordonner. Contraint par la volonté du peuple de nommer un roi, à son corps défendant, il désigna Saül et résigna ses fonctions [2], puis, si l'on ose dire, il ne tarda pas à passer dans l'opposition et, Saül lui ayant désobéi, il ourdit une sorte de complot pour lui opposer David [3]. Je ne puis entrer ici dans le détail d'une scène extrêmement intéressante où l'on voit Saül pécher par excès d'humanité à l'égard d'un vaincu et Samuel le lui reprocher avec un impitoyable fanatisme au nom de Jahvé qui parle par sa bouche : « Car la désobéissance est aussi coupable que la divination, et la résistance ne l'est pas moins que l'idolâtrie et les teraphim [4] ».

C'est déjà la lutte qui commence entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux. Contre tout pouvoir civil, contre tout État constitué en dehors de son contrôle et

1. J. de Morgan, *Les Premières civilisations*, p. 306, Paris, 1909.
2. I, Samuel, VIII à XII.
3. I, Samuel, XV, 16.
4. I, Samuel, XV, 25.

de son despotisme, le pouvoir religieux, au nom de Jahvé, mènera une lutte acharnée empruntant souvent les voies d'une politique franchement démagogique et révolutionnaire [1]. Le triomphe final du pouvoir religieux, et de Jahvé, le dieu exclusif et jaloux, ne sera assuré que par la ruine de tout État hébreu ; dès lors la nation et la religion ne feront plus qu'un.

Tout cela est en germe dès le temps de Samuel et de Saül.

Entrés à ce moment au service du Jahvisme, les prophètes « ont contribué pour une bonne part à sa victoire [2] ».

Sous le règne glorieux de David, l'opposition fut faible ; elle est représentée pourtant par le prophète Nathan. Il en est de même au début du règne de Salomon ; mais non point à la fin, où l'opposition se fait très acerbe sous la direction du prophète Abia.

Étant donné les mœurs religieuses du monde antique, où l'hospitalité s'étendait aux dieux, l'exclusivisme de Jahvé et de ses prophètes était une gêne énorme pour la politique extérieure et pour la politique commerciale du gouvernement ; aussi Salomon finit-il par se résoudre à accueillir à Jérusalem nombre de divinités étrangères. Comme le dit un historien juif de grand mérite, il donna ainsi « l'exemple de la plus révoltante infidélité au Dieu unique et universel et au culte national. Dès lors les orateurs et les

1. ... « Le prophète se levait *sans être appelé* afin de faire entendre « la parole de Javhé », ou bien — car le cas s'est également présenté à quelques reprises — pour amener, à la tête d'une troupe de prophètes et point toujours par des moyens uniquement moraux, une solution de fait. » (A. Kuenen, *Religion Nationale et Religion Universelle* p. 77.)

2. Chantepie de la Saussaye, *Manuel d'Histoire des Religions*, p. 206.

prophètes durent se détourner de lui avec indignation et favoriser les projets des mécontents. Déjà on parlait vaguement d'un soulèvement général... Abia crut trouver dans Jéroboam un homme capable de se mettre à la tête des mécontents... [1] ». La prospérité du royaume était trop grande et le prestige de Salomon trop puissant pour qu'on pût rien tenter valablement contre lui. Il n'en fut pas de même avec son successeur ; pour le plus grand dam des Hébreux la conspiration réussit. Du vivant de Salomon, la conspiration de Jéroboam ayant été démasquée, ce dernier trouva son salut dans la fuite et se réfugia auprès du pharaon d'Egypte, qui commençait à nourrir des pensées hostiles contre l'État israélite, devenu trop puissant à son gré ; aussi accueillit-il amicalement le rebelle Jéroboam, dont il comptait se faire un instrument contre Salomon [2].

Lorsque le fils de Salomon, Roboam, lui succéda, le moment sembla venu d'agir ; s'appuyant sur l'Égypte, sur l'esprit de séparatisme des tribus, sur le mécontentement du peuple au sujet de l'impôt et sur le parti des prophètes, le protégé d'Abia leva l'étendard de la révolte et ne tarda pas à devenir roi d'Israël, tandis que Roboam demeurait roi de Juda. Le royaume de Salomon avait vécu, « le monde magique qu'il avait créé s'était évanoui [3] » ; et cela, pour une bonne part, grâce au prophète Abia, l'inventeur de Jéroboam, et à l'exclusivisme de son parti. Ils n'en furent du reste pas récompensés, car Jéroboam, devenu roi, favorisa le culte du taureau d'or qui, sans

1. S. Munk, *Palestine*, Paris, 1845, p. 296.
2. Graëtz, *Histoire des Juifs* (trad. franç.), t. I, p. 141.
3. *Ibid.*, I, p. 150.

doute, plaisait davantage au peuble que la religion froide, jalouse et tyrannique des prophètes.

Nous ne pouvons suivre ici l'existence agitée, tourmentée et souvent sanglante des deux royaumes d'Israël et de Juda, au cours de laquelle on voit toujours le parti de Jahvé et des prophètes soutenir ou conduire une politique religieuse d'opposition implacable et fanatique. Au nom du dieu jaloux qui les inspire, on voit les prophètes tonner sans cesse contre l'intrusion des dieux étrangers, contre toute tolérance et contre toute civilisation. Comme sans doute ces arguments étaient insuffisants pour soulever les masses, qui s'accommodaient fort bien du polythéisme et de la civilisation orientale, on y ajoutait des arguments de *justice*, on vaticinait au nom des pauvres. C'est ici la politique éternelle des partis d'opposition démagogique qui invoque toujours la Justice et l'idéal des perfections non réalisées contre l'état de chose existant qui forcément est imparfait, parce qu'humain. Les défectuosités, les misères inhérentes à la vie, qu'il s'agisse des individus ou des peuples, sont uniformément rapportées par les prophètes au fait de l'inobservation de la volonté de Jahvé, s'exprimant par la bouche de ses serviteurs.

La lutte du roi d'Israël Achab et du prophète Élie est extrêmement significative à cet égard ; pour qu'on ne puisse point m'accuser d'interprétations tendancieuses ou fantaisistes, j'en emprunterai le récit et les conclusions qu'on en peut tirer à l'excellent *Manuel* de Chantepie de la Saussaye :

« Comme son père Omri, Achab fut, au point de vue profane, l'un des meilleurs princes d'Israël. Ce que David et Salomon avaien été pour le royaume

tout entier, ces deux rois le furent pour le royaume du Nord. Grâce à eux, ce royaume eut, avec Samarie, une capitale qui allait presque de pair avec Jérusalem. Les frontières du royaume furent reculées. Moab dut payer tribut. Achab, tout au moins, fit avec habileté et succès la guerre aux Araméens. L'hostilité entre Israël et Juda fit place à des relations amicales, et une alliance, conclue avec les villes phéniciennes, fut scellée par le mariage d'Achab avec Jézabel, fille d'Ethbaal. La situation politique entraîna naturellement un syncrétisme religieux qui se manifesta par l'introduction d'un Baal syrien et l'érection, en son honneur, d'un temple à Samarie. Achab n'avait aucune pensée d'apostasie, et n'était guidé que par des considérations politiques : c'est ce qui ressort du nom de ses enfants, Athalia, Ahazia, Joram. Mais ce n'était pas là une excuse aux yeux d'Élie. Le prophète n'avait qu'un seul principe : l'honneur, la *qin'ath* de Jahvé. Pour lui, le commandement : « Tu n'auras point d'autre Dieu à côté de moi », subsistait dans toute sa force ; mettre un autre dieu à côté de Jahvé, c'était offenser ce dernier ; c'était apostasier. Les intérêts politiques, le bien de l'État, la prospérité publique n'étaient à ses yeux, en regard de ce principe, d'aucun poids. Ce passionné avait en horreur l'opportunisme ; l'exclusivisme absolu était à ses yeux la marque du Jahvisme. Nous rencontrons ici, pour la première fois, la conception de Dieu qui admet que Jahvé poursuive son propre but, indépendamment des intérêts transitoires de son peuple et tout en suscitant en Israël des hommes qui ne plient point le genou devant Baal. A ce dernier point de vue, nous trouvons chez Élie les premiers accents de la

prédication postérieure d'Isaïe touchant le « reste » ; par ailleurs il est le précurseur d'Amos et d'Osée. Comme à ceux-ci, l'organisation extérieure de l'État lui était indifférente. Tribun de la liberté et des droits populaires, il combat de toutes ses forces, au nom de Jahvé, l'absolutisme royal ; il n'hésite pas à appeler sur l'État les plus terribles calamités, si l'État s'oppose en quelque manière aux prescriptions de Jahvé. C'est précisément dans cette rigueur extrême que réside l'importance de son rôle. En tant que prédicateur des jugements de Jahvé, il ouvre la période dans laquelle la cause de Jahvé se sépare violemment, de celle de l'État Israélite, et il prépare ainsi la rupture entre la religion et l'État[1] ».

Il résulte de tout cela que l'exclusivisme est à la base de toute l'action du prophète, que tout en provient et que tout s'y rapporte : l'esprit de révolte, la démagogie, l'appel à la justice sont des armes qu'il manie avec un impitoyable fanatisme pour tenter de détruire l'état politique et social existant auquel son exclusivisme ne saurait s'adapter.

Après Élie on peut regarder agir le successeur qu'il s'est choisi : Élisée. Celui-là était un homme de main, acharné et sectaire, qui, comme on l'a dit, « délaissa les hauteurs de la prédication prophétique pour les voies vulgaires d'une politique révolutionnaire[2] ».

Suivant les routes indiquées par Samuel et Abia, mais avec plus d'énergie et de succès, Élisée mit l'émeute et la conspiration au service de l'exclusivisme

1. Chantepie de la Saussaye, *loc cit.*, p. 214-215. c.. aussi Loisy, *La religion d'Israël*, p. 159.
2. *Ibid.*, p. 215.

jahviste, et réussit à faire renverser, par sa créature Jéhu, le successeur d'Achab. Ce coup d'État porta Jéhu sur le trône et fut suivi d'un mouvement de réaction exclusiviste d'une cruauté et d'une férocité inexpiables [1]. La politique de ruse, de perdifie et de massacre de Jéhu est tout simplement abominable [2], ce qui n'empêche pas Graëtz, l'historien juif du judaïsme, d'écrire... « il se comporta en disciple d'Élie, en zélé serviteur de Jahvé [3] ». Le savant apologiste des prophètes d'Israël, J. Darmesteter, dit en parlant de ceux de cette période... « les premiers prophètes présentent déjà tous les traits du prophétisme. Jahvé n'est plus seulement le dieu jaloux, le dieu qui frappe et punit ceux qui l'oublient ou qui le méprisent ; c'est déjà le dieu du pauvre et de l'opprimé ; c'est le dieu qui demande à ses serviteurs non des sacrifices, mais un cœur pur [4] ». Or, je l'ai déjà dit, la vertu, la justice, les déclamations sur les pauvres et les opprimés ne sont point autre chose que des armes entre les mains de l'exclusivisme ; la rébellion de Jéhu en vient donner la preuve ; en dehors de l'effroyable persécution religieuse à laquelle elle donna lieu, rien ne fut changé en Israël. La réaction jahviste, « souillée par les meurtres les plus odieux, fut, en effet, *limitée* à l'extirpation du culte étranger [5] ».

1. Poussés par une intolérance farouche, née de leur exclusivisme, les premiers prophètes ont mené une véritable politique de massacre et d'assassinat à l'égard de leurs adversaires ; ce fut le cas de Samuel sous le règne de Saül, d'Abia sous le règne d'Achab, d'Élisée sous le règne de sa créature Jéhu.

2. II Rois, IX et X.

3. Graëtz, *op. cit.*, I, p. 173.

4. J. Darmesteter, *Les Prophètes d'Israël*, Paris, 1895, p. 39.

5. Loisy, *op. cit.*, p. 160.

L'exclusivisme triomphait, Jahvé s'était vengé.

Au point de vue temporel, le règne de Jéhu, l'homme des prophètes, fut lamentable et vit l'abaissement du royaume d'Israël. Affaibli à l'intérieur par la persécution, il s'était fait de nombreux ennemis à l'extérieur par son intolérance, et ces ennemis lui portèrent des coups très sensibles. Le royaume se releva pourtant de nouveau sous le règne de Jéroboam II. La prospérité ramena la civilisation et avec elle la richesse, le luxe et la tolérance ; le développement du commerce exigeait qu'on se fît de nouveau accueillant pour les dieux étrangers ; Baal et Astarté retrouvèrent faveur [1] et le prophétisme retrouva sa voix. Jahvé se reprit à protester par la bouche d'Amos, puis par celle d'Osée.

Comme on l'a noté, les prophètes manifestent toujours de l'hostilité contre la civilisation qu'ils veulent rendre responsable de tous les malheurs qui peuvent frapper le peuple. Amos et Osée ne se font pas faute de suivre cette tradition.

Amos est un personnage bien curieux, on en a fait le prophète démocrate par excellence, l'homme des revendications sociales et, de fait, « toute sa prophétie n'est qu'un cri de colère contre les grands et les riches dont les crimes ont irrité Jahvé et ont fait la perte de son peuple [2] ». Les arguments d'Amos sont ceux qui ont toujours été invoqués par les grands meneurs de multitudes dans la lutte éternelle des pauvres contre les riches. La prédication révolutionnaire d'Amos ne devait pas être bien dangereuse, car, dénoncé au roi

1. II, Rois, xiv, 23, 24.
2. Ernest Havet, *Le Christianisme et ses Origines*, t. III, p. 233.

comme conspirant contre lui, il ne semble pas qu'il fût inquiété.

Mais si, par certains côtés, Amos apparaît comme une sorte de tribun de la plèbe, il n'en est pas moins avant tout un prophète de Jahvé. S'il y a des pauvres et des riches, si les uns peinent et souffrent, tandis que les autres vivent dans les réjouissances et dans le luxe, la cause en est tout d'abord à ce que les ordres du Seigneur ne sont point suivis. S'il surgit des cataclysmes, tremblements de terre, sécheresses, famines, épidémies [1], ce sont autant d'avertissements de Jahvé pour qu'on revienne à lui. Il semble bien qu'Amos, dans sa ferveur de révolutionnaire, mettait à profit les fléaux naturels déchaînés par l'Éternel, et qui devaient éprouver durement le pays, pour rendre les grands et les riches responsables des misères que lui-même interprétait par ailleurs comme un châtiment envoyé par Jahvé.

La prédication d'Osée est tout entière et directement dictée par l'exclusivisme ; le prophète n'attend le salut que de l'abandon de coutumes religieuses perverses et du retour à l'observation des lois et des volontés de Jahvé, telles que les dictent la voix de ceux qui parlent en son nom. L'esprit de révolte oppose son exclusif idéal aux réalités du présent. Le fanatisme des prophètes se met en travers de toute politique étrangère avisée ; le petit royaume d'Israël ne pouvait subsister qu'en se ménageant des alliances ou en s'assurant les faveurs des grands potentats asiatiques ; les prophètes s'y opposent, le seul appui de Jahvé doit suffire et parer à tout.

1. Amos, IV, 6, 11.

« Cette condamnation des alliances étrangères, écrit M. Loisy, ne doit pas procéder seulement de la confiance au dieu d'Israël, mais de ce que l'alliance avec l'étranger est aussi un pacte avec ses dieux et la reconnaissance officielle de ceux-ci. L'accord et les relations qui en résultaient induisaient certainement à des actes réprouvés par la foi. Mais il est clair que la politique des prophètes n'est pas une politique, et qu'elle ne pouvait contribuer qu'à la ruine de l'État [2] »:

Supérieur à tous les prophètes qui l'ont précédé, par la puissance de son génie lyrique, par l'importance du rôle politique qu'il a joué dans son pays au milieu d'événements tragiques, au temps de la conquête assyrienne, Isaïe ne se distingue guère, ni par son attitude, ni par ses idées, des prophètes qui l'ont précédé, particulièrement d'Amos et d'Osée. On a pu définir sa politique « un abstentionisme à base religieuse [2] », avec cette différence qu'au lieu de le trahir perpétuellement les événements sont venus parfois le servir et le justifier : d'autres fois il sut s'y adapter. En opposition avec le roi Achaz, qui était un politique assez habile, Isaïe sut influencer son successeur Ézéchias, dont il devint le conseiller spirituel et qu'il engagea dans une tentative de réforme du culte, dont la marque principale fut une destruction radicale des images divines et une plus grande soumission aux indications et aux conseils des prophètes. Après la mort d'Ézéchias, sous le règne de Manassé, le polythéisme et le paganisme reparurent triomphalement.

1. Loisy, *op. cit.*, p. 178.
2. Chantepie de la Saussaye, *op. cit.*, p. 218.

Une fois de plus, et ce n'est pas la dernière, la victoire du prophétisme jahvique aura été de courte durée.

Au point de vue des idées, la religion d'Israël est redevable à Isaïe d'un approfondissement de la notion de l'exclusivisme divin, qui deviendra plus tard la pierre angulaire du judaïsme. Jahvé n'est plus pour lui l'unique dieu d'Israël, mais bien le Dieu absolument unique, le Dieu de l'univers qui a fait d'Israël son peuple et qui a établi sa demeure à Sion[1]. Quand cette notion capitale triomphera, plus tard, on aura ce composé unique, où la nation et la religion ne se distinguent plus l'une de l'autre, qui caractérisera le peuple juif au sein de ses destinées futures.

Au point de vue pratique, Isaïe... « non content d'appliquer le feu de sa parole à guérir les plaies de la religion et des mœurs, reprit l'œuvre de Samuel et d'Élie, en rassemblant autour de lui un groupe d'hommes pénétrés des mêmes sentiments, et auxquels il communiqua son esprit. Il choisit parmi les victimes de l'injustice des grands celles dont le caractère était le plus impressionnable, et ces opprimés devinrent à la fois ses disciples et ses enfants[2] ». On peut dire, dans un langage quelque peu irrévérencieux, qu'il s'était établi professeur d'exclusivisme et de révolte. Sa prédication fulgurante et magnifique est tout entière une protestation contre l'ordre de choses établi ; mais on voit surgir chez lui le rêve messianique d'un univers soumis à Jahvé et à son peuple, au sein d'une paix sans fin, lorsque régnera la justice et que « le loup habitera avec l'agneau et la panthère se couchera

1. Chantepie de la Saussaye, *op. cit.*, p. 219.
2. Graetz, *op. cit.*, I p. 203.

avec le chevreau [1] ». L'utopie crée ici un but éternellement lointain à l'éternel esprit de révolte.

Quant à la notion de justice, qu'invoquent sans cesse les prophètes, il ne faut pas perdre un instant de vue qu'elle ne représente pas autre chose que l'absolue soumission aux volontés de Jahvé, telles que les expriment les prophètes, ses serviteurs, tels que bientôt les enregistrera la Loi.

Après la mort d'Ézéchias, qui fut le roi du parti des prophètes, le polythéisme refleurit à Jérusalem sous le règne de Manassé ; mais la réaction Jahviste reprit le dessus sous le règne du roi Josias et, sous l'impulsion et à l'instigation de Jérémie, le code deutéronomique fut promulgué. La loi écrite allait enfin régir les destinées du peuple de Juda. La volonté de Jahvé allait être respectée, les pieux, les prophètes triomphaient. Pourtant, malgré la protection que devait lui accorder Jahvé, dont il était le fidèle serviteur, le saint roi Josias fut complètement défait et perdit la vie à la bataille de Mageddo, et l'esprit idolâtrique reparut en Israël. Jérémie lui-même, qui aimait ce roi, « évoque rarement son souvenir, parce que ce modèle des princes était devenu par sa mort une objection contre Dieu [2] ». Jérémie se trouve rejeté dans l'opposition et y fait figure d'un antipatriote forcené [3] ; pour lui le patriotisme n'est rien, la religion est tout [4]. Ou, plus exactement, le patriotisme, dégagé de toutes considérations terrestres, devient purement religieux : en puissance le judaïsme est fondé, la nation et la reli-

1. Isaïe, XI, 6.
2. Loisy, *op. cit.*, p. 204.
3. Kuenen, *op. cit.*, p. 113. — Darmesteter, *op. cit.*, p. 89.
4. Chantepie de la Saussaye, *op. cit.*, p. 226.

gion ne sont plus qu'une seule et même chose. A ses yeux il n'est qu'une politique, c'est de se soumettre très pieusement, très humblement aux volontés de Jahvé, il faut accepter la domination étrangère comme un châtiment envoyé par Dieu aux pécheurs d'Israël ; plus tard des temps meilleurs viendront avec le pardon.

Pour Jérémie, comme d'ailleurs pour les autres prophètes, la Religion est avant tout une relation spéciale entre la Nation et Dieu [1]. Malgré toutes les vicissitudes, le peuple d'Israël restera le peuple de Jahvé, la nation élue entre toutes.

Après le retour de l'exil, après surtout la réforme d'Esdras et de Néhémie, la conception de la petite minorité triomphe [2], l'œuvre séculaire du parti prophétique trouve son couronnement dans l'établissement du judaïsme ; car, comme l'a bien vu Wellhausen, les prophètes sont les fondateurs de la Loi et non point les précurseurs de l'Évangile [3]. Comme on a voulu le soutenir trop souvent, entre les prophètes et la Loi il n'y a aucune contradiction, mais identité et relation de cause à effet [4].

L'esprit de révolte, qui était l'apanage de quelques-uns dans la nation, va devenir, avec le triomphe de la minorité, l'apanage de la nation tout entière ; c'est que cet esprit de révolte est inhérent à l'idéal même d'une religion exclusive et du peuple qui est son serviteur.

1. F. Charles Jean, *Jérémie*, Paris, 1913, p. 49. — Cf. aussi Loisy, *op. cit.*, p. 165-166.

2. Kuenen, *op. cit.*, p. 130.

3. J. Wellhausen, *Israelitische and Judische Geschichte*, 7e édit., Berlin, 1914, p. 110.

4. *Ibid.*, p. 130.

*
* *

On a souvent voulu faire des prophètes, ces fanatiques étroits, exclusifs et bornés, les chevaliers désintéressés de tout haut idéal humain, on a voulu parfois interpréter les cris et les accents, parfois sublimes dans le débordement de la haine, que leur dictait leur esprit en perpétuelle révolte, comme les revendications éternelles du droit et de la justice se dressant contre l'iniquité et l'injustice.

Dans son livre consacré aux *Prophètes d'Israël*, M. James Darmesteter écrit :

« Leur esprit est dans l'âme moderne... Ils ont aimé tout ce que nous aimons et rien de leur idéal n'a coûté ni à la raison, ni à la conscience. Ils ont installé au ciel un dieu qui ne veut ni autels, ni holocaustes, ni cantiques, « mais que le droit jaillisse comme de l'eau et la justice comme une intarissable rivière ». Ils ont fait du droit une force, de l'idée un fait devant lequel tout fait se trouble ; à force de croire à la justice, ils l'ont mise en marche dans l'histoire. Ils ont eu un cri de pitié pour tous les malheureux, de vengeance pour tous les oppresseurs, de paix et d'alliance pour tous les peuples [1]... Ce qui fait une chose unique du prophétisme juif, c'est qu'il est devenu l'arme toute-puissante, non de charlatans et de fous, mais d'inspirés en qui la raison et la conscience de l'humanité moderne ont trouvé leur première expression victorieuse et durable [2]... Jahvé n'est plus seulement le

1. Darmesteter, *op. cit.*, p. 15.
2. *Ibid.*, p. 12.

dieu jaloux, le dieu qui frappe et punit ceux qui l'oublient ou qui le méprisent ; c'est déjà le dieu de la vertu, le dieu de la justice ; c'est déjà le dieu du pauvre et de l'opprimé ; c'est déjà le dieu qui demande à ses serviteurs non des sacrifices, mais un cœur pur [1]... L'éclosion de la science au XVIe siècle, la philosophie destructive du XVIIIe et la Révolution ont ramené la question aux termes où les vieux prophètes l'avaient posée : réaliser la justice sur terre, sans l'appui des sanctions d'outre-tombe [2]... Leur Jahvé n'était, en fin de compte, que la conscience impérieuse de quelques hommes divinisée, la conscience humaine projetée au ciel : et aujourd'hui, dans la ruine religieuse du siècle, la conscience est toujours là, toujours prête dans ses ténèbres, ses incertitudes, ses bonnes volontés, à répondre au cri de la conscience des forts. Ce cri, les prophètes l'ont jeté les premiers, et pour tous les siècles. Ils ont jeté en paroles de feu inextinguibles le cri de l'instinct noble, et dans une forme si simple, si universelle, si dégagée des fantaisies fugitives de la poésie religieuse, si purement et si victorieusement humaine, qu'après vingt-sept siècles, des fils de Voltaire s'étonnent, en les entendant, de sentir leur conscience d'homme subjuguée. Leur puissance n'est épuisée ni par le judaïsme ni par le christianisme, et ils tiennent une réserve de force au profit du siècle qui vient [3] ».

M. Salomon Reinach écrit, de son côté, dans *Orpheus* :

1. Darmesteter, *op. cit.*, p. 30, voir supra, p. 112.
2. *Ibid.*, p. 116.
3. *Ibid.*, p. 117-118.

« ... Il suffit d'avoir ouvert Isaïe, Jérémie ou Ézéchiel pour se convaincre que le prophète juif fut autre chose qu'un derviche. L'antiquité païenne ne nous a rien laissé de plus éloquent que ses appels à la justice, à l'égalité, à la pureté morale. Ce sont moins des prophètes que des apôtres, et l'on peut dire que leur apostolat dure encore, tant les idées qu'ils ont lancées dans le monde y ont fructifié. « Dans la régénération religieuse de l'Europe, écrivait J. Darmesteter, le prophétisme est encore une des forces de l'avenir [1] ».

Enfin, pour borner ces citations qu'on pourrait presque indéfiniment multiplier, en voici une de M. Bernard Lazare :

« Les prophètes se croyaient envoyés pour travailler à l'avènement de la justice. Ce qui les frappait le plus était évidemment l'inégalité des conditions. Tant qu'il y aurait des riches et des pauvres, on ne pourrait espérer le règne de l'équité. Selon les nabis inspirés, les riches étaient l'obstacle à la justice, et celle-ci ne devait être amenée que par les pauvres. Ainsi les *anavim* et les *ebionim*, les affligés et les pauvres, se rassemblaient-ils autour des prophètes, leurs défenseurs. Avec eux ils protestaient contre les exactions ; en retour, les prophètes les présentaient comme modèles, et, d'après eux, ils traçaient le portrait du juste [2]... »

Je n'ai pas à juger ici de la valeur de cet universalisme humanitaire ; ce qu'il m'importe de montrer pour le moment, c'est qu'il n'existe ni dans les pro-

1. Salomon Reinach, *Orpheus*, p. 284.
2. Bernard Lazare, *L'Antisémitisme*, p. 311.

phètes, ni dans les écrits d'inspiration prophétique. Ce n'est que par une généralisation hardie et par un abus du sens des mots qu'on peut leur prêter « toutes ces belles choses ».

J'ai déjà tâché d'indiquer plus haut, en passant, que les prophètes étaient des hommes de mœurs moins douces, de cœurs moins philanthropes, d'âmes moins pleines de mansuétude qu'on a coutume de l'imaginer sur la foi de traditions invétérées. Pour reprendre un exemple, M. Darmesteter écrit : « Élie n'est point seulement l'ennemi des Baals et des idoles ; c'est le justicier envoyé pour dénoncer au meurtrier de Naboth les colères de Jahvé, pour venger le pauvre qu'on dépouille et qu'on égorge (*Rois*, XXI, 18 sqq.)[1] ; mais il ne cite pas (*Rois*, XVIII, 40) : « Saisissez les prophètes de Baal, leur dit Élie ; qu'aucun d'eux n'échappe. Et ils les saisirent. Élie les fit descendre au torrent de Kison, où il les égorgea. »

Cette cruauté, dont on trouverait tant d'autres exemples dans la Bible à la charge d'autres prophètes, est le fait de l'exclusivisme religieux, point capital, qu'il ne faut jamais perdre de vue lorsque l'on traite de la religion ou de l'histoire du peuple d'Israël.

Lorsque Jérémie, et l'on pourrait le dire de tous les autres prophètes qui l'ont précédé, blâme sévèrement les transgressions de la justice et de la sincérité, lorsqu'il flagelle ceux qui versent le sang des innocents, ceux qui oppriment l'orphelin, ceux qui sont sans pitié pour les malheureux, il ne faut pas oublier que d'une part « ces malheureux sont des malheureux *juifs* et ces innocents des innocents *juifs*, et que, d'au-

1. Darmesteter, *op. cit.*, p. 33.

tre part, dans ses prières, même les plus touchantes, quand il parle des ennemis, il ne s'élève pas au-dessus de la peine du talion [1] ».

C'est le christianisme qui, en incorporant la littérature prophétique de l'Ancien Testament dans les Saintes Écritures, a permis qu'on lui donnât un sens universel qu'elle n'a jamais eu chez les Juifs. Le sens même des mots a été changé par les interprétations qu'on a données des idées qu'ils étaient censés recouvrir.

Les authentiques descendants des prophètes, les gardiens de leur tradition, ce sont les scribes et les pharisiens et, avant eux, ceux qu'on a appelés les Pauvres [2] et dont les sentiments et la pensée nous sont connus par un monument littéraire de premier ordre : *les Psaumes*. M. Isidore Loeb a montré dans un savant ouvrage les rapports étroits qui existent entre les Psaumes et les prophéties du plus universaliste des prophètes [3], le Deutéro-Isaïe [4]. C'est donc là que nous avons chance de trouver à son apogée, et dans son expression la plus haute, l'idéal du prophétisme hébreu.

1. F. Charles Jean, *op. cit.*, p. 49. Cf. aussi Loisy, *op. cit.*, p. 165-166.

2. La théorie des Pauvres est due à Graëtz ; elle a été reprise par Isidore Loeb.

3. Isidore Loeb, *La Littérature des Pauvres dans la Bible*, Paris, 1892.

4. « Aucun prophète n'est allé aussi loin que lui dans ce sens ; il n'y en a aucun qui, d'une part, ait autant contribué à diriger la religion israélite dans les voies du monothéisme universel et, de l'autre, ait mis aussi nettement en relief la vocation spéciale d'Israël. » (Chantepie de la Saussaye, *op. cit.*, p. 233). Cf. aussi Jean Réville, *Le Prophétisme Hébreu*, Paris, 1906, p. 41 à 45.

*
* *

Selon les dernières conclusions de la science exégétique, les prophéties du Deutéro-Isaïe seraient l'œuvre d'un Juif de Palestine, contemporain de Cyrus [1]; elles dateraient donc d'après l'exil. On sait qu'il s'était formé parmi les Juifs, pendant l'exil de Babylone, une classe d'hommes qui prétendaient être les serviteurs de Dieu et croyaient être plus fidèles au judaïsme que tous les autres Juifs; c'est à cette classe de « puritains », comme les appelle M. Théodore Reinach [2], qu'appartenait le Deutéro-Isaïe qui est l'interprète de leurs sentiments, de leurs pensées et de leurs aspirations. Ces hommes avaient fait vœu de pauvreté et d'humilité et se croyaient destinés à racheter et à expier les fautes du peuple juif.

« Ils se regardaient volontiers comme le cœur et la moelle de la nation, une sorte de symbole vivant du peuple juif. Ce sont eux seuls, à peu près, qui paraissent être rentrés en Palestine après la conquête de Babylone par les Perses, et ils continuèrent à y vivre comme ils avaient vécu en Babylonie [3]. La Palestine

1. Chantepie de la Saussaye, *op. cit.*, p. 233 ; Loeb, *op. cit.*, p. 146 et p. 222 à 236 ; cf. aussi Loisy, *op. cit.*, p. 32-33. — On admet même l'existence d'un troisième Isaïe. Le premier Isaïe serait l'auteur des livres I à XXXIX, le Deutéro-Isaïe des livres XL à LV, le troisième Isaïe, contemporain de Néhémie, des livres LVI à LXVI.

2. Préface du livre cité d'Isidore Loeb, p. 7.

3. M. Jean Réville écrit dans le même sens, *op. cit.*, p. 46-47 : « La majorité des exilés resta à Babylone. Seuls de petits groupes, plus riches de foi que de ressources, rentrèrent en Judée pour reconstituer la nation de l'Éternel. Le sanctuaire de Jahvé fut reconstruit sur la montagne sainte à travers de nombreuses tribulations. Peu à peu un peuple se reconstitua grâce aux renforts qui arrivèrent de Babylone, mais un

juive eut donc des espèces de derviches, voués à la vie pieuse, humbles et pauvres par principe et par profession... Ces braves gens formaient probablement des associations ou confréries, ils s'appelaient les Pieux, les Justes, les Saints, les Pauvres, les Humbles[1] ».

Le mot « *pauvre* » dans la Bible n'a pas le sens que nous sommes accoutumés à lui donner de « celui qui est privé du nécessaire », de « celui qui est dans le dénuement », mais celui d'homme pieux, de serviteur de Dieu[2].

peuple misérable, soumis à la domination étrangère, sans puissance et sans rayonnement. Comme les ardents jahvistes furent seuls à revenir, ce peuple nouveau, le peuple juif, se composa dès lors uniquement de monothéistes ; l'idolâtrie, contre laquelle les prophètes antérieurs à l'exil ont tant lutté, a complètement disparu. Le culte de Jahvé concentré à Jérusalem règne seul et n'en tolère aucun autre à ses côtés. En l'absence d'un pouvoir civil autonome, la vie nationale se résume de plus en plus dans la profession religieuse ; elle gravite autour du temple restauré ; à cet égard la prédication prophétique a obtenu un plein succès. Elle a formé une société qui est une communauté religieuse, une Église plutôt qu'une nation, et elle l'a trempée d'une coulée si puissante qu'aucune force humaine n'a pu dès lors la désagréger. »

1. Loeb, *op. cit.*, p. 146.

2. Cf. Loeb, *op. cit.*, p. 178. Le sens particulier de certains mots est d'une grande importance pour la juste compréhension de l'histoire. Il y avait au XIIe siècle une secte de Vaudois qu'on appelait les *Pauvres de Lyon*. De même dans le socialisme, en 1830 et 1840, il existait une fédération des *Bannis*, et une fédération des *Justes*. Les Pauvres, comme les Justes et les Bannis sont, tout simplement, les membres de la secte ou de la fédération, ceux qui obéissent à sa règle, rien de plus. De même les *Pauvres* dont il s'agit dans la Bible sont les membres de la fédération ou de la secte des Pauvres. Avant la constitution en secte on aperçoit que les Pauvres et les Justes dans la Bible sont ceux qui pensent comme les prophètes, ceux sans doute qui font partie de leurs écoles et de leurs groupes (cf. ci-dessus, p. 116). Le Prolétaire actuel peut aussi s'assimiler au Pauvre de la Bible. Qu'on relise plutôt ces lignes de Kautsky dans son ouvrage *le Marxisme*, etc... (trad. franc. Paris, 1900) : «... les petits bourgeois, les paysans, les intellectuels. Dès aujourd'hui.

Les Pauvres, ce sont des élus de Dieu, ceux qui craignent Dieu, le cherchent, espèrent en lui, se réfugient auprès de lui, tiennent à son alliance, écoutent ses commandements et sont ses disciples, se réjouissent de suivre ses voies, observent strictement ses ordres, connaissent, recherchent et pratiquent la justice [1].

Le peuple juif est un peuple de Pauvres ; le peuple juif sera plus tard composé tout entier de pieux; les juifs seront les prêtres de Dieu et les serviteurs de son temple; dans les temps futurs, les juifs s'appelleront béliers de justice, plantation de Dieu, aimés de Dieu, peuple saint [2].

Le méchant est, par définition, l'ennemi du Serviteur de Dieu, les Nations sont les ennemies du peuple juif; et le peuple juif, ou du moins son élite, étant considéré comme le peuple des Serviteurs de Dieu, il en ressort que les Nations et le Méchant se confondent.

Les Nations sont les adversaires du peuple juif, elles lui cherchent querelle, lui font la guerre, elles le renversent, le détruisent, l'exterminent, l'oppriment, le torturent, l'insultent et le méprisent. Les ennemis du peuple juif sont les oppresseurs, les ennemis de Dieu, et Dieu souffre des souffrances de son peuple [3].

Pour compléter les portraits du Pauvre et du Serviteur de Dieu, et ceux du Méchant et des Nations, pour en avoir une image plus précise, il faut recourir

les rangs du parti sont largement ouverts à tout membre de ces classes *qui se sent prolétaire et veut prendre part à la lutte de classe du prolétariat* » (p. 329-330). Le Prolétaire comme le Pauvre est une entité morale et psychologique.

1. Loeb, *op. cit.*, p. 178.
2. *Ibid.*, p. 179.
3. *Ibid.*, p. 185.

à la collection des Psaumes, qui pour le fond des idées, est identique au Deutéro-Isaïe[1], tout en présentant des développements plus larges. Nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter ici à la profonde et savante étude de M. Isidore Loeb :

« La misère du Pauvre, on le sait, est à moitié réelle et moitié fictive. La pauvreté matérielle, la pauvreté intellectuelle, l'humilité d'esprit sont moins, pour lui, l'effet des lois sociales ou naturelles qu'une règle de vie et une loi de sainteté qu'il s'est imposées. Il est humble et pauvre, parce qu'il veut l'être, par goût et par vocation... Il est pauvre par état, et il fait tout ce qu'il faut pour l'être à fond et comme il convient à un Pauvre consciencieux[2]... Le Pauvre est-il réellement pauvre, au sens propre du mot? On ne pourrait pas l'affirmer à première vue. Il est très probable, néanmoins, que les Pauvres se recrutaient surtout dans les couches les plus humbles de la société ; ils ne font évidemment point partie de l'aristocratie juive ni des classes dirigeantes, ni même de la bourgeoisie aisée, s'il y en avait une, puisqu'ils se plaignent constamment d'être opprimés. Ils parlent des détenteurs de l'autorité, des gens puissants et en place, des grands personnages de la nation en termes peu sympathiques, et des gens « satisfaits » et « arrivés », *comme ferait un socialiste exalté de nos jours*. Le Pauvre n'est pas encore parmi les puissants du pays, quoiqu'il espère en être plus tard ; en attendant, il est de ceux qui sont dans la poussière et sur le fumier[3]...

1. Loeb, *op. cit.*, p. 5. — Cf. aussi Chantepie de la Saussaye, p. 235.
2. *Ibid.*, p. 7.
3. *Ibid.*, p. 21.

Le Pauvre, avant tout, aime et adore Dieu et est fidèle à ses commandements[1]... »

Comme on l'a vu tout à l'heure, le Méchant s'oppose directement au Pauvre, il est l'Impie, l'ennemi acharné du Pauvre, il le hait, l'accuse injustement, médite tout le temps de lui faire du mal ; le Méchant est menteur, faux, parjure, hypocrite, perfide, inique, il est aussi bien l'ennemi de Dieu que du Pauvre. Il ne croit pas en Dieu, se révolte contre lui, prétend que Dieu ne s'occupe pas de ce monde, il est rebelle à Dieu et ne le craint pas ; il hait toute règle et se rit des commandements de Dieu [2].

Le portrait du Méchant, tel qu'il se dégage de la littérature des Pauvres, est poussé au noir avec la dernière rigueur et le plus sombre acharnement, comme l'écrit M. Loeb :

« Ce pauvre Méchant est, comme dans les mélodrames, le traître de la pièce, le personnage sacrifié, les coups lui pleuvent sur la tête, on se prend quelquefois de pitié pour lui. Il représente probablement les classes dirigeantes de la nation, la bourgeoisie riche, satisfaite et égoïste ; mais on a beau faire, il est difficile de croire qu'il soit aussi pervers qu'on nous le peint. Quels que soient les vices qu'on peut reprocher à la haute société juive de l'époque, il est difficile de croire qu'elle ait été aussi corrompue et qu'elle n'ait pas, en partie, racheté ses défauts par de grandes vertus sociales, politiques et militaires. Mais ces vertus étaient celles que le Pauvre ne comprenait pas[3]. »

1. Loeb, *op. cit.*, p. 21.
2. *Ibid.*, p. 7.
3. *Ibid.*, p. 7. Les Pauvres ont à l'égard des Méchants une attitude

Ceci est d'une psychologie éternelle, l'Esprit de Révolte à travers tous les temps a gardé l'attitude du Pauvre à l'égard du Méchant, une attitude faite de la même acrimonie et du même fanatisme, de la même incompréhension et du même mépris des faits, du même aveuglement incurable, acharné, persistant et tenace. La politique bornée des voyants et des prophètes avait déjà ruiné l'État hébreu, comme le ruinera à nouveau plus tard, et irrémédiablement, la politique messianique et exclusive des Pauvres et des pharisiens. Et dans ce sens on peut dire que le judaïsme peuple-religion et religion-peuple, errant et sans terre, ballotté par tous les vents de l'histoire, est la seule forme organique qu'ait pu prendre, pour se maintenir et persister, le pur esprit de révolte et que le judaïsme est effectivement l'incarnation de l'Esprit de révolte, le ferment de destruction et de dissolution des Sociétés et des Nations.

Aux yeux des Pauvres et de leur impossible idéal, toute société organisée est composée des Méchants, qu'il faut combattre, et toute nation constituée s'oppose au peuple juif, considéré comme la Patrie intemporelle des Pauvres.

Le peuple juif joue le rôle du Pauvre, du Prolétaire parmi les nations et fait entendre depuis vingt-cinq ou trente siècles la plainte et les revendications du Pauvre et du Prolétaire.

Cette assimilation du Pauvre et du peuple juif est clairement indiquée chez les prophètes et nettement affirmée dans les Psaumes.

assez exactement semblable à celle qu'ont aujourd'hui les Prolétaires à l'égard des Bourgeois. Les mots changent, la rhétorique se transforme et s'adapte au siècle, mais les sentiments demeurent les mêmes.

« Quand on examine dans les Psaumes, écrit M. Isidore Loeb, les quatre personnages qui occupent constamment la scène, Pauvre, Méchant, peuple juif, Nations, on aperçoit facilement qu'ils forment deux groupes symétriques, le Pauvre et le peuple d'un côté, le Méchant et les Nations de l'autre côté ; le Pauvre est opposé au Méchant, le peuple juif est opposé aux Nations : le Pauvre et le peuple ensemble forment le groupe des bons ; le Méchant et les Nations le groupe des mauvais et des ennemis ; le méchant est l'ennemi du pauvre, les Nations sont les ennemis du peuple juif ; le méchant est l'ennemi de l'intérieur, les Nations sont les ennemis du dehors. Mais cette division, qui est fortement imprimée dans l'esprit des Psalmistes, ne laisse pas de leur créer, à eux et à leurs lecteurs, un certain embarras. La situation de leur méchant est d'abord équivoque : il est avec les Nations, et cependant en réalité il fait partie du peuple juif ; quand le peuple juif est attaqué et soumis par les Nations, il est impossible que le Méchant ne compte point parmi les opprimés aussi bien que le Pauvre[1] ».

En d'autres termes, on fait « l'union sacrée » devant l'ennemi commun, néanmoins cela n'est pas absolument exact, et M. Loeb fait à ce sujet une remarque très fine quand il note que le Méchant, faisant à peine partie du peuple juif, il compte bien plutôt parmi les étrangers ; et qu'il est, pour ainsi dire, « l'étranger de l'intérieur » comme les Nations sont les Méchants du dehors[2]. A ce prix seulement l'exclu-

1. Loeb, *op. cit.*, p. 36.
2. *Ibid*, p. 39.

sivisme du dieu jaloux et de ses sectateurs peut être satisfait.

Les Prophètes comme les Psalmistes apparaissent, comme nous l'avons montré, ainsi que des fanatiques acharnés à faire triompher une doctrine exclusive : leur loi : la Loi, qu'ils considèrent comme étant la seule bonne et la seule juste ; parce qu'elle est la Loi de Jahvé leur Dieu, celui qui les a pris pour Serviteurs.

Il ne s'agit aucunement ici de loi naturelle ni de droit naturel, mais d'un droit juif et d'une loi surnaturelle ; l'universalisme fait tout simplement figure d'un impérialisme de l'exclusivisme juif le plus étroit, qui prétend à régir et à asservir le monde.

Quoi qu'on en puisse penser, les Psaumes, qui sont, en leur temps, l'aboutissement de l'effort des prophètes, ne sont point une œuvre de charité ni d'amour. Un juge aussi impartial que M. Ernest Havet, qui n'hésite pas à déclarer que « les Psaumes sont un des plus grands titres des Juifs », et qu'on n'en peut parler « qu'avec admiration et amour », ajoute cependant que « ce qui domine dans les Psaumes est le cri de la vengeance et de la haine » ; je ne sais, dit encore cet auteur, « s'il y est parlé une seule fois d'aimer ses frères [1] ».

Sans doute, les prophètes, comme les psalmistes, comme plus tard les auteurs d'écrits messianiques, les pharisiens et les rabbins talmudistes, vivent-ils dans l'attente et l'espérance du règne universel de la Justice. Mais de quelle justice s'agit-il ? Voilà toute la question.

1. Havet, *op. cit.*, t. III, p. 269-270.

On voudra bien rapprocher de la citation ci-dessous, que j'emprunte au savant ouvrage de M. Isidore Loeb, celles que j'ai faites plus haut, tirées des écrits de MM. James Darmesteter, Salomon Reinach et Bernard Lazare, et concluant à la valeur actuelle et, pour ainsi dire, permanente de l'œuvre des prophètes et de leur idéal universel de vérité et de justice.

« Le Judaïsme est fier, à juste titre, écrit M. Loeb, d'avoir reconnu et proclamé, par la bouche de ses prophètes, le caractère universel de Dieu et la fraternité des peuples, qui en est la conséquence. De tous les ouvrages de l'Ancien Testament le livre d'Isaïe est celui qui donne à cette idée la plus haute expression, et le Second Isaïe n'a pas peu contribué à la rendre plus claire et plus saisissante. Pour en apprécier toute la grandeur, il faut considérer que, chez ce dernier prophète comme chez d'autres, elle n'est pas une conception isolée et qui ne tiendrait à rien, mais qu'elle fait partie d'un système parfaitement réfléchi et combiné, le système messianique.

Les principaux éléments dont il se compose sont l'universalité de Dieu, la vocation des Gentils, la propagande de la vraie religion parmi les païens et l'extinction de l'idolâtrie, la pacification de la terre et l'alliance de tous les peuples, la restauration de Jérusalem et le retour des exilés juifs. Toutes ces idées sortent les unes des autres, et c'est leur union qui fait la grandeur et la beauté de l'édifice messianique [1] ».

Voyons maintenant de plus près le tableau des temps messianiques, où la fraternité et la justice règneront, selon ce qui est décrit dans le Deutéro-Isaïe, le

1. Loeb., *op. cit.*, p. 210.

plus universaliste des prophètes, il est bon qu'on s'en souvienne.

Ce qui est certain, écrit M. Loeb, c'est que, avec ou sans Roi-Messie, *les juifs seront comme le centre de l'humanité*, autour duquel se grouperont les Gentils, *après leur conversion à Dieu. L'unité du genre humain se fera par l'unité religieuse* [1]. C'est-à-dire, si j'entends bien le sens des mots, que les temps messianiques seront marqués par le triomphe de l'exclusivisme juif, et que le règne de la Justice se confond avec l'observation stricte de la loi de Jahvé et de ses prophètes, la loi des Pauvres, la loi juive, en un mot.

L'universalisme se confond ici, d'une manière absolue, avec l'impérialisme ; l'idéal qu'on propose, c'est le *panisraélitisme*, le *panjudaïsme*. Dans ce sens, on pourrait soutenir que le pangermanisme, par exemple, qui visait à soumettre le monde, « pour son plus grand bien », aux idéaux de la *Kultur*, est lui aussi une doctrine à tendance universaliste. Mais cet universalisme-là, je le répète, c'est, purement et simplement, un impérialisme, politique, social et religieux.

Pour nous en assurer, il n'est que de poursuivre, sous la conduite de M. Isidore Loeb, la description des temps messianiques, tels que nous les dépeint le Second Isaïe :

« Les nations se réuniront pour aller porter leurs hommages au peuple de Dieu ; toute la fortune des Nations passera au peuple juif, elles marcheront derrière le peuple juif dans les chaînes, comme des captifs, et se prosterneront devant lui, les rois élève-

1. Loeb, *op. cit.*, p. 218.

ront ses fils et les princesses seront les nourrices de ses enfants. Les Juifs commanderont aux Nations ; ils appelleront à eux des peuples qu'ils ne connaissent même pas, et des peuples qui ne les connaissent pas, accourront vers eux. Les richesses de la mer et la fortune des Nations viendront d'elles-mêmes aux Juifs. Le peuple et le royaume qui ne serviront pas Israël seront détruits. Le peuple élu boira le lait des Nations et sucera la mamelle des rois, il mangera la fortune des Nations et se couvrira de leur éclat. Les Juifs vivront dans l'abondance et dans la joie, leur bonheur ne prendra pas fin, leur cœur se réjouira, ils pousseront comme l'herbe. Les Juifs seront une race bénie de Dieu, les prêtres et les desservants de Dieu, le peuple tout entier sera un peuple de « pieux ». La postérité des Juifs et leur nom seront éternels, le plus petit d'entre eux se multipliera par milliers et le plus infime deviendra une grande nation, Dieu fera avec eux une alliance éternelle, il régnera de nouveau sur eux, et leur puissance sur les hommes sera telle que, suivant une expression consacrée, ils marcheront par grandes enjambées sur les hauteurs de la terre [1]. » La nature elle-même sera transformée en une sorte de paradis terrestre, « ce sera l'âge d'or de l'humanité [2] ».

« Car moi, l'Éternel, *j'aime la justice*, je hais la rapine avec l'iniquité, je leur donnerai fidèlement leur récompense [3] ».

Le rêve des Pauvres, leur idéal de justice n'est ni plus modeste ni moins resplendissant que celui du

1. Loeb, *op. cit.*, p. 219 220. On trouvera dans l'ouvrage de Loeb toutes les références au texte biblique.

2. *Ibid.*, p. 221.

3. Isaïe, LXI, 8.

Prophète. Il y a une différence pourtant : le Pauvre est plus féroce.

« On ne peut pas nier, dit M. Isidore Loeb, que le Pauvre ne pousse un peu loin sa haine pour le méchant et sa soif de représailles. Il y a des moments où son indignation est presque délirante (c'est son excuse), et où il s'épanche en imprécations qui font frémir. Il veut, de ses propres mains, rendre le mal fait par le Méchant, il lui déclare la guerre et en triomphera, il appelle à son secours le Dieu des vengeances, son œil verra la punition et la chute du Méchant, et il se moquera de son ennemi, il jouira de sa vengeance, ses pieds marcheront dans le sang du Méchant...[1] »

Le psaume CIX n'est qu'un long cri de haine et de vengeance contre le Méchant.

Après en avoir cité le texte, M. Loeb ajoute : « C'est la malédiction dans toute son horreur ».

Quant au résultat final de la révolution messianique, ce sera toujours le même : Dieu renversera les Nations et les rois, et fera triompher Israël et son Roi, les Nations se convertiront au judaïsme et obéiront à la Loi, ou bien elles seront détruites et les Juifs seront les maîtres du monde.

Le rêve internationaliste du Juif, c'est l'unification du monde par la loi juive, sous la direction et la domination du peuple sacerdotal ; je ne puis que le répéter : un impérialisme généralisé. Cela n'empêche pas M. Loeb, comme MM. Darmesteter, Salomon Reinach, Bernard Lazare et tant d'autres, de considérer que cette conception est celle de la fraternité universelle.

1. Loeb, *op. cit.*, p. 93.

« Tout le monde sait que c'est la gloire des prophètes juifs d'avoir conçu le rêve de la fraternité nniverselle. C'est un phénomène unique dans l'histoire de l'antiquité, et il faut aller jusqu'à la Révolution française pour retrouver, chez un autre peuple, les mêmes préoccupations généreuses. Quand on voit la place énorme occupée par les Nations dans la pensée juive, on reste frappé d'étonnement. Comment ce petit peuple, numériquement si faible et presque sans influence, a-t-il pu concevoir cette utopie grandiose du rapprochement des Nations ?... Et cependant, le fait est là, quelque extraordinaire qu'il soit : les Juifs ont eu cette haute ambition de voir les Gentils se grouper autour d'eux et s'unir au nom du vrai Dieu [1] ».

Mais ceci s'explique par une intolérance religieuse sans exemple, ceci est le fruit normal d'un exclusivisme irréductible ; ce qui est extraordinaire, c'est la puissance d'orgueil fanatique qu'il a fallu à un aussi petit peuple pour faire le rêve démesuré d'asservir et de dominer tous les autres peuples.

« Le rêve d'avenir, continue M. Loeb, aura été la revanche du présent : les Nations ne peuvent pas être soumises par la force, elles se soumettront d'elles-mêmes, les armes leur tomberont des mains ; les Juifs sont abaissés parmi les Nations voisines, ils seront relevés et placés au-dessus de toutes les Nations du monde ; les Juifs ont perdu leur nationalité, il n'y aura plus de nations ou toutes les nations n'en formeront qu'une seule. Cette théorie est aussi bien dans les Prophètes que dans les Psaumes, il y a déjà

1. Loeb, *op. cit.*, p. 99.

du messianisme dans l'opposition que font les Prophètes à toute alliance politique ou militaire des Hébreux avec les étrangers, les Égyptiens, les Babyloniens [1] ».

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le signaler au cours de cette étude, avec les mœurs de l'antiquité toute alliance impliquait, dans une certaine mesure, la reconnaissance des dieux de l'étranger, elle exigeait que l'hospitalité fût accordée à ces dieux et que leur culte fût autorisé. Au prix même de la ruine de l'État, l'exclusivisme des prophètes ne consentit jamais à permettre que pareille offense soit faite à Jahvé, le Dieux jaloux. Le messianisme dérive donc aussi, pour une large part, de l'exclusivisme ; il marque simplement le rêve triomphal et toujours déçu vers lequel tend un esprit de révolte perpétuellement insatisfait. Car l'utopie est l'aliment de la révolte.

Dans une pensée analogue à celle qui se dégage de l'étude de M. James Darmesteter sur *les Prophètes d'Israël*, M. Loeb écrit encore :

« Ce qui fait l'originalité et la supériorité du Dieu de la Bible sur tous les dieux de l'antiquité, c'est qu'il est un Dieu juste qui hait le vice et récompense la vertu [2]. Il n'y a point d'exemple d'un peuple qui ait

1. Loeb, *op. cit.*, p. 100.

2. On trouve des conceptions analogues de la justice, mais sans exclusivisme jahviste naturellement, chez les anciens Grecs. Chez Hésiode, par exemple : « La justice est une condition nécessaire à la vie de l'humanité ; c'est une pensée qu'Hésiode a souvent exprimée, et l'on reconnaît à son tour sincère que ce n'est pas pour lui un lieu commun. La justice est l'apanage de la société humaine, c'est ce privilège qui nous rend supérieurs aux poissons, aux fauves, aux oiseaux ailés, auxquels Zeus permet de se dévorer entre eux. Sans doute, on

tourné et retourné avec un tel acharnement l'éternel problème de la justice distributive. La pensée juive, après beaucoup de tâtonnements et de doutes, l'a résolu par l'idée messianique, qui est son invention propre et dont elle peut se glorifier à juste titre. La vertu de cette belle conception se manifeste encore aujourd'hui par l'attrait qu'elle exerce sur les esprits. L'humanité, qui s'est longtemps consolée du spectacle du mal par la foi dans l'immortalité de l'âme, semble se détourner de ce dogme, qui lui fait quelquefois l'effet d'un calcul mesquin et égoïste. La véritable consolation du Juste moderne ne sera peut-être pas bien différente de celle du Juste des Psaumes, ils croient tous les deux dans le même Messie [1]. »

S'il ne croit pas exactement au même Messie, le Juste moderne, le Pauvre, le Prolétaire en esprit, se nourrit, du moins, du même désir et du même rêve d'un âge d'or et d'un Paradis terrestre. Car, on ne peut que le répéter encore, l'utopie est l'aliment de l'esprit de révolte.

*
* *

Lentement élaboré par les Prophètes et les Psalmistes, le rêve messianique, cette conception de l'impérialisme hébreu, s'incorpore au judaïsme définitive-

ne voit pas toujours triompher la bonne cause..., ils sont nombreux même dans notre espèce les rossignols livrés en pâture aux éperviers stupides et brutaux. Pourtant, malgré les crimes innombrables des mortels, le poète ne doute pas que l'équité ne finisse par l'emporter sur la violence. Dikê vient parfois lentement, en pleurant, mais elle atteint à coup sûr ceux qui la repoussent. » (P. Waltz, *Hésiode et son poème moral*, Paris, 1906, p. 50.)

1. Loeb, *op. cit.*, p. 101-102.

ment constitué dès le temps d'Esdras et de Néhémie. Depuis ce moment, ses destinées sont étroitement liées à celles du peuple juif. On retrouve ce rêve messianique, avec des nuances diverses, mais toujours pareil dans ses grands traits, toujours semblable pour le fond, dans les Livres Sibyllins, comme dans les apocalypses juives telles que le Livre d'Hénoch, le Livre des Secrets d'Hénoch, le Livre des Jubilés, l'Assomption de Moïse, les Testaments des douze Patriarches, le IVe livre d'Esdras, l'Apocalypse de Baruch, l'Apocalypse d'Abraham[1]. On retrouve encore le messianisme, sous une forme plus juridique, et, si l'on ose dire, plus légale, chez les Pharisiens et les docteurs ; il y a un messianisme rabbinique tout imbu du nationalisme ardent d'Israël[2] et respirant le plus profond mépris à l'égard des Gentils : comme le dit le P. Lagrange, tout païen était censé malhonnête homme[3]. Selon le même auteur, les tableaux de la félicité messianique sont des « débauches d'esprit sans agrément de style, divagations sur l'Ile des plaisirs, ennuyeuses parce qu'elles sont sérieuses, pénibles au lecteur étranger, parce que ce sérieux vient de l'immense orgueil qui rendait plausibles à Israël toutes les extravagances ordonnées à sa gloire[4] ». Le refrain qui vient ponctuer toute la pensée messianique, c'est la soumission des empires, la paix dont devait jouir Israël régnant sur les nations soumises, mais encore les hommages de toutes ne

1. Sur ces ouvrages voir M. J. Lagrange : *Le Messianisme chez les Juifs*, deuxième partie, Paris, 1909.
2. Lagrange, *op. cit.*, p. 145.
3. *Ibid.*, p. 146
4. *Ibid.*, p. 195.

seront-ils pas agréés. « Les Romains confus et soumis, apportant au Messie leurs dons, en seront, pour leur courte honte, repoussés et humiliés. Naturellement les Israélites seront associés à la gloire de leur roi et goûteront les délices de l'oisiveté [1] ».

Le rêve messianique peut, du reste, prendre les formes les plus diverses, seul le but final reste invariablement le même : c'est le triomphe du judaïsme, de la Loi, qui est toute vérité et toute justice, le triomphe du peuple juif.

Philon d'Alexandrie, qui s'était donné à tâche d'adapter l'hellénisme au judaïsme, tout au bénéfice du reste de ce dernier, a sur ces questions des points de vue fort intéressants. Philon connaissait la philosophie grecque, il savait, ce qu'ont souvent l'air d'avoir oublié certains exégètes modernes du judaïsme, que les philosophes grecs étaient parvenus à des notions extrêmement élevées en ce qui concerne la conception de la justice et du droit naturel. Il fallait tenir compte, dans ce domaine aussi, des pensées qu'avaient élaborées Aristote et ses successeurs [2] et surtout les Stoïciens [3]. Philon, qui était un philosophe érudit, mais surtout un Juif pieux, se mit en tête d'annexer au judaïsme la notion de droit naturel qui était à la base du cosmopolitisme stoïcien.

« Le stoïcisme, considérant le monde comme une

1. Lagrange, *op. cit.*, p. 204.

2. Cf. J. Denis, *Histoire des Théories et Idées morales dans l'Antiquité*, Paris, 1856, I, p. 215, et Gomperz, *Les Penseurs de la Grèce* (trad. franç., Paris, 1910, III, chap. XXI.

3. Denis, *op. cit.*, p. 343 et suiv. — F. Ogereau, *Essai sur le Système philosophique des Stoïciens*, Paris, 1885, p. 235-239. — Zeller, *Philosophie der Griechen*, 4e édition, Leipzig, 1909, III, Teil-I, abt. p. 306-311. — É Bréhier. *Chrysippe*, Paris, 1910, p. 266-273.

cité administrée par Dieu et l'homme comme un citoyen du monde, avait propagé l'idée d'une législation supérieure à toutes les cités ; c'est la loi morale conçue dans son essence à la façon d'une loi civile éternelle [1] ... » Pour Philon, la loi éternelle suivant laquelle la grande cité du monde doit être gouvernée, c'est la loi de Moïse. Il s'attache à montrer aux païens « la supériorité du législateur juif et de sa législation sur tous les autres » ; la grande supériorité de la loi mosaïque, selon lui, « c'est qu'elle est restée immuable à travers toutes les vicissitudes du peuple juif, malgré les famines, les guerres, les tyrannies, et que l'on peut espérer qu'elle durera autant que le monde [2] ». Selon Philon, et cette idée a fait une prodigieuse fortune, puisque nous la retrouvons chez les modernes apologistes des prophètes et du judaïsme, la loi de Moïse se confond avec la loi naturelle, elle est véritablement la loi naturelle elle-même, la seule parfaitement bonne et parfaitement juste. Il en ressort que l'inspiration philosophique n'est différente « ni par son objet ni par sa méthode de la révélation mosaïque [3] ». Comme l'a montré le P. Lagrange [4], la pensée du sage Philon, qui prêchait si doucement les Gentils, n'est pas exempte de rêve messianique ;

1. É. Bréhier, *Les Idées philosophiques et religieuses de Philon d'Aexandre*, Paris, 1908, p. 11.

2. *Ibid.*, p. 7.

3. *Ibid.*, 314. — « Le seul argument par lequel Philon défendra les lois de Moïse, celui que nous voyons revenir à toutes les pages et sous toutes es formes, qui fait le commencement et la fin de son apologétique, est le suivant : les prescriptions mosaïques sont les prescriptions mêmes de a nature ; les lois ne sont pas les inventions d'un homme. » Bréhier, *ibid.*, p. 30.

4. Lagrange, *op. cit.*, ch. II, *assim.*

à ses yeux, le Juif est le véritable citoyen du monde, non qu'il n'ait pas de patrie, mais parce que sa loi étant en harmonie avec l'ordre du monde, lui-même, quand il la pratique, en est le meilleur citoyen.

Il ne cesse pas pour cela d'être dans un rang à part. Parmi les hommes, il y a ceux qui tirent leur origine de la terre, ceux qui viennent du ciel et ceux qui viennent de Dieu. Les premiers se sont adonnés à la chair et au sang, les seconds suivent les lumières de la raison, les troisièmes, les enfants de Dieu, sont les Israélites. Ils sont donc meilleurs que les meilleurs et forment une catégorie spéciale. On comprend que Dieu leur réserve certains biens.

Même dissimulé par des raisonnements et des arguments captieux, l'exclusivisme religieux, soit par la puissance de foi qu'il développe, soit par la force de ses traditions séculaires, imprègne et colore plus ou moins vivement toutes les grandes conceptions nées de la spéculation juive. Mus par un idéal et des traditions vieilles de vingt-cinq ou trente siècles, les Juifs, dans leurs luttes incessantes et leur révolte perpétuelle pour faire triompher ces antiques conceptions, ont toujours eu tendance à se considérer comme des hommes de progrès. Insatisfaits, inadaptés, ils travaillent sans cesse à démolir, persuadés que « le prophétisme est encore une des forces de *l'avenir* », en attendant que viennent les temps messianiques. Il paraît tout au moins incontestable que le prophétisme et le judaïsme recèlent une puissance éternelle de révolution.

*
* *

Déjà, sous l'Empire romain, les Juifs avaient la réputation d'être un peuple séditieux, et, comme

l'affirme leur éminent historien, M. Juster, c'était à juste-titre : « Peuple séditieux, les Juifs le furent et la polémique antijuive n'avait pas tort quand elle le leur reprochait [1] ». Je ne puis entrer dans le détail, sous peine de m'étendre démesurément, et je dois me borner à une rapide énumération [2].

A Alexandrie, où ils sont nombreux et puissants, les Juifs « sont continuellement en sédition », et cela depuis le temps d'Alexandre le Grand.

Outre les deux grandes guerres messianiques, celle de 70 et celle qui se déchaîna sous Hadrien, où l'on est forcé « de considérer comme délictueux, au point de vue romain, le secours que les Juifs de la Diaspora donnèrent à leurs frères », il faut enregistrer : sous la dictature de Sylla, la révolte de Cyrène; sous Caligula, la révolte de Séleucie ; sous Trajan, une révolte généralisée où « les Juifs emportés comme par un esprit furieux de révolte se soulevèrent contre leurs concitoyens de tout l'Empire »; les principaux théâtres de cette action furent l'Égypte et Cyrène, Chypre, la Mésopotamie, la Libye et la Palestine. On a ensuite une révolte sous Antonin le Pieux et une autre sous Septime-Sévère. Sous les empereurs chrétiens, les principales furent celles qui eurent lieu sous Constance et sous Domitien. Il est à noter que toutes ces révoltes des Juifs ont un caractère non point social, mais religieux : c'est l'exclusivisme et non point l'humanitarisme qui les dictait.

Et non seulement les Juifs se révoltaient, mais ils

1. Jean Juster, *Les Juifs dans l'Empire Romain*, Paris, 1914, 2 vol., II, p. 182.

2. Je suis ici M. Juster, p. 182 et suiv.

usaient encore de la menace de révolte, « ce qui prouve qu'ils avaient conscience de leur force », et par ce moyen, ils obtenaient des avantages et des privilèges[1].

Les Juifs représentaient à Rome même une puissance et une force populaire de sédition, qui jouait un rôle dans la politique, et cela dès le temps de Cicéron. Le fait vaut qu'on s'y arrête un instant.

On ne saurait à peu près rien de la présence et de l'influence des Juifs à Rome, dans les derniers temps de la République, sans un passage du *Pro Flacco* de Cicéron.

Flaccus, préteur de la province d'Asie, était accusé, entre autres griefs, d'avoir mis la main sur de l'or que les juifs ou les judaïsants de plusieurs villes de sa province envoyaient au temple de Jérusalem ; arrivé à ce grief, Cicéron, s'adressant à l'accusateur Lélius, dit :

« Vient ensuite ce fameux grief : l'or des Juifs. Sans doute, est-ce pour cela que cette cause est plaidée tout près des degrés Auréliens[2], c'est en raison de ce chef d'accusation, Lélius, que tu as cherché ce lieu et cette foule : tu sais combien leur troupe est nombreuse, combien ils se tiennent entre eux, combien ils sont puissants dans les assemblées. Je plaiderai à mi-voix, juste assez haut pour que les juges m'entendent. Car il ne manque pas de personnes pour exciter ces gens contre moi et contre tous les meilleurs citoyens, et je n'ai nulle envie de leur faciliter cette tâche. Voyant que l'or était, pour le compte des Juifs, tous les ans exporté d'Italie et de toutes les provinces à Jérusalem,

1. J. Juster, *op. cit.*, I, p. 220 et note 8.
2. Sur les degrés Auréliens, cf. Thédenat, *Le Forum Romain*, 5e édit., Paris, 1911, p. 148.

Flaccus défendit par un édit de faire sortir l'or d'Asie. Qui pourrait, juges, ne pas louer sincèrement cette mesure ? Bien souvent auparavant, et notamment pendant mon consulat, par une décision fortement motivée, le sénat a prohibé l'exportation de l'or. Résister à une superstition barbare, ce fut de la part de Flaccus une marque d'énergie ; mépriser dans l'intérêt de la république cette multitude de Juifs si souvent turbulente dans nos assemblées, c'est la marque d'une singulière force d'âme... Le compte de cet or est fait ; l'or est dans le Trésor. On ne nous accuse pas de vol ; on cherche à exciter des haines. Votre discours passe par-dessus la tête des juges ; il s'adresse au public, à la foule... [1] »

C'est ici, pour emprunter la forte et saisissante expression de M. Ernest Havet[2], une de ces révélations qui éclatent par moment au milieu des silences de l'histoire ancienne. Jusque-là nous voyons à peine paraître les Juifs ; et voici qu'une page, qui pouvait si bien n'avoir pas été conservée, et même n'avoir pas été écrite, nous apprend tout à coup, non seulement qu'il y avait des Juifs à Rome en grand nombre, mais qu'ils y avaient une action politique, laquelle s'exerçait au profit du parti populaire contre celui de Cicéron et du Sénat.

Chacun sait, d'autre part, que dans sa lutte contre la République, pour se saisir de la dictature, Jules César s'était institué le défenseur du peuple et qu'il était allé chercher appui auprès des agitateurs et des démagogues les plus violents, tel un Clodius, aristo-

1. Trad. Théodore Reinach.
2. Havet; *op. cit.*, II, p. 151.

crate déchu, qui était devenu le chef incontesté de la populace romaine.

Pour réaliser ses projets, si grands et si peu démocratiques fussent-ils, César joua de la « démocratie » et se servit des éléments les plus troubles des bas fonds romains, toute une tourbe d'affranchis, d'esclaves et de gladiateurs, hommes de mains et de coups de mains, mécontents, révoltés et ambitieux de toutes sortes. Tout lui était bon qui servait ses desseins. La multitude turbulente des Juifs, que craignait et dénonçait Cicéron dans son plaidoyer pour Flaccus, était du parti de César, du parti de la révolution, et se dressait contre l'ancien état de choses. Nous ignorons quels furent précisément les services rendus à César par les Juifs, mais nous avons la preuve qu'ils existèrent et qu'ils furent d'importance, à en juger par les actes qu'accomplit César pour les reconnaître et par les manifestations de deuil et de tristesse des Juifs après les Ides de Mars.

Après la mort de Jules César, écrit Suétone, « dans cet immense deuil public on voyait défiler la foule des nations étrangères, se lamentant chacune à sa manière, les Juifs surtout, qui veillèrent même auprès du bûcher plusieurs nuits de suite [1] ».

Aussitôt parvenu à ses fins, César avait octroyé aux Juifs de l'Empire « une véritable *Magna Charta*, garantissant leurs privilèges [2] ». L'empereur Auguste confirma plus tard à tous les Juifs de l'Empire ces privilèges que leur avait octroyés César.

On voit par là que les Juifs on déjà participé à la

1. Suétone, *Divus Julius*, 84, *in fine*.
2. Cf. Juster, *op.cit.*, I, p. 216-217 et les notes de ces pages.

plus grande révolution de l'histoire romaine, et qu'ils en ont tiré de notables avantages. Cela ne les empêchera pas, tant que durera l'Empire, d'être comptés parmi les révoltés, car le principe de leur révolte est éternel. Cherchant à s'expliquer la puissance révolutionnaire des Juifs et du judaïsme dans le monde romain, M. Ernest Havet en vient à considérer que parmi les multitudes opprimées, les vaincus, les esclaves, les mécontents, tous ceux qui détestaient l'ordre établi, « les haines cherchèrent tout naturellement à s'associer et à s'appuyer les unes sur les autres, et tous se sentirent attirés vers les Juifs, parce que nulle part la résistance n'était mieux soutenue et plus puissante [1] ».

*
* *

Révolutionnaires par doctrine, puisque toute espèce de messianisme réclame la destruction de tout ordre présent ; révoltés par tradition séculaire, les Juifs se trouvent avoir tiré quelque bénéfice de tous les mouvements révolutionnaires qui ont agité l'histoire depuis la chute de l'Empire romain.

Au temps de la Renaissance, c'est dans l'Italie de la fin du xv[e] siècle, perpétuellement bouleversée par les révolutions, que la situation des Juifs est la meilleure ; c'est que, comme explique l'historien Graëtz, non seulement les marchands, mais aussi les princes, grands et petits, avaient besoin d'argent pour payer les condottieri et les mercenaires à leur solde. « On se montrait donc très tolérant envers les Juifs.

1. Havet, *op. cit.*, III, p. 465.

qui possédaient de grands capitaux et étaient d'habiles conseillers[1] ».

Puis vient la Réforme, qui trouve son point de départ dans la querelle, dite de Reuchlin, qui éclate à propos des Juifs et du Talmud. Luther lui-même, avant de se tourner contre eux avec sa véhémence coutumière, plaide la cause des Juifs et publie, en 1523, un écrit intitulé : « *Jésus, Juif de naissance* ». Je reviendrai ultérieurement, avec plus de détails, sur le rôle des Juifs et des idées judaïques dans le mouvement de la Réformation, car on peut faire dater de là une ère nouvelle dans l'histoire du judaïsme et de son influence mondiale. Je me contenterai de noter ici, pour bien montrer la persistance des idées messianiques, qu'en ces temps « quelques Juifs à l'imagination ardente voyaient déjà dans la rébellion des protestants contre la papauté la fin du christianisme et le triomphe de leurs propres croyances. Pour d'autres, c'était l'approche de l'époque messianique[2] ». J'ai déjà eu l'occasion d'indiquer en passant l'appui que les Juifs trouvèrent auprès de Cromwell et les services qu'ils lui rendirent lors de la Révolution d'Angleterre[3]. J'aurai l'occasion d'y revenir aussi, avec plus de détails.

Puis vint la Révolution française, qui apporta aux Juifs leur émancipation en France et la prépara à l'étranger et qui, comme l'écrit Graëtz, fut vraiment, selon l'expression du prophète, « le jour du Seigneur où les orgueilleux furent abaissés et les humbles rele-

1. Graëtz, *op. cit.*, IV, p. 378-379.
2. *Ibid.*, V, p. 33.
3. Cf. chap. 1, p. 47.

vés ». Les Juifs n'obtinrent pourtant leur émancipation qu'après des efforts multipliés. Le principal avocat de la cause juive fut Mirabeau, qui avait subi, lors de son passage à Berlin, l'influence de Moïse Mendelssohn et de Dohm. Mirabeau avait publié en 1787 un opuscule intitulé : « *Sur Moses Mendelssohn et sur la réforme politique des Juifs* ». Le XVIIIe siècle français, Voltaire en tête, avait été foncièrement antisémite, et c'est d'Allemagne que vint l'impulsion tendant à l'émancipation des Juifs. Ceux-ci, du reste, étaient très peu nombreux en France ; ils ne restèrent pourtant pas inactifs pendant la période révolutionnaire. « Étant donné leur petit nombre à Paris, écrit Bernard Lazare, on les voit occuper une place considérable, comme électeurs de section, officiers de légion ou assesseurs, etc. [1]... »

La révolution de 1830 apporta «de nouvelles améliorations à la situation des Juifs [2] », entre autres choses les traitements des ministres du culte israélite furent mis à la charge de l'État.

Émancipés, plus libres de leurs mouvements, les Juifs redoublèrent « d'activité révolutionnaire » :

« Pendant la seconde période révolutionnaire, celle qui part de 1830, ils montrèrent plus d'ardeur encore que dans la première. Ils y étaient d'ailleurs directement intéressés, car, dans la plupart des États de l'Europe, ils ne jouissaient pas encore de la plénitude de leurs droits. Ceux-là mêmes d'entre eux qui n'étaient

1. Bernard-Lazare, *op. cit.*, p. 340. — Cf. aussi Graëtz, *op. cit.*, V, ch. XIV, et sur l'ensemble de la question les deux volumes de J. Léman : *L'Entrée des Israélites dans la Société française*, Paris, 1886, et *la Prépondérance Juive*, Paris, 1889.

2. Graëtz, *op. cit.*, V, p. 378.

pas révolutionnaires par raisonnement et tempérament le furent par intérêt ; en travaillant pour le triomphe du libéralisme, ils travaillaient pour eux. Il est hors de doute que par leur or, par leur énergie, par leur talent, ils soutinrent et secondèrent la révolution européenne. Durant ces années, leurs banquiers, leurs industriels, leurs poètes, leurs écrivains, leurs tribuns, mus par des idées bien différentes d'ailleurs, concoururent au même but [1] ».

La révolution de 1848 apporta « de nouvelles améliorations à la situation des Juifs », elle eut son contre-coup à Vienne et à Berlin et provoqua la complète émancipation des Juifs d'Autriche et d'Allemagne, quelques-uns même furent élus députés. Cette révolution eut des conséquences favorables pour eux jusqu'en Russie et dans les États du Pape [2].

Il aurait été intéressant, mais fort long, de développer les quelques indications que j'ai rassemblées ici, me référant autant que possible à des auteurs israélites, pour n'être pas taxé de mauvaise foi ou de partialité.

Si brèves soient-elles, elles suffisent cependant, il me semble, à prouver qu'à travers les siècles et en tous les temps, quels que fussent l'état religieux, l'état politique, l'état économique ou l'état social du moment, les juifs ont toujours été, contre l'ordre établi, les partisans de la révolution [3]. C'est pourquoi on peut les accuser d'être des agents de destruction et de

1. Bernard-Lazare, *op. cit.*, p. 341-342.
2. Graëtz, *op. cit.*, V, 418-421.
3. Ce qui ne veut pas dire que les Juifs ont fait toutes les révolutions, ni qu'ils en soient les seuls ou même les principaux auteurs ; ils y aident et ils y participent. Cf. Bernard-Lazare, *op. cit.*, p. 322 et 326.

dissolution, tandis qu'eux-mêmes, mus par un idéal religieux, vieux de quelques milliers d'années, se considèrent volontiers comme des hommes de progrès ; le progrès étant conçu comme *ce qui devrait être* s'opposant perpétuellement *à ce qui est.*

L'esprit de révolte chez les Juifs est devenu une habitude ancestrale, une sorte d'hérédité historique et traditionnelle qui a fini par créer une race, et à la base de laquelle on retrouve toujours l'exclusivisme et le messianisme religieux.

Les Juifs sont à la fois pratiques et fanatiques ; il ne suffit pas de constater qu'en tous temps et en tous lieux ils savent se servir de la révolution, il faut encore reconnaître impartialement qu'ils savent servir la révolution avec une foi et un désintéressement sans pareils.

*
* *

Le mouvement socialiste contemporain, malgré son étiquette, ses prétentions scientifiques et sa phraséologie empruntée aux mœurs du temps et au goût du jour, doit être considéré, au point de vue idéologique, comme une manière de mouvement messianique. C'est pourquoi il est tout imbu de conceptions juives, tout pénétré d'esprit israélite, et c'est pourquoi aussi les Juifs y jouent un rôle si grand qu'on peut le dire prépondérant [1].

M. Emile de Laveleye dans son livre : *Le Socialisme contemporain*, dont la première édition parut il y a une quarantaine d'années, et qui, par sa tendance générale, est sympathique au socialisme, insistait sur

1. Cf. Michels, *Les Partis politiques*, Paris, 1914, p. 180 et suiv.

l'origine judaïque, ou, si l'on préfère, prophétique, du socialisme : « C'est de la Judée qu'émane la protestation la plus ardente vers la justice qui ait jamais soulevé l'humanité au-dessus du réel. Nous en vivons encore. *C'est de là qu'est sorti ce ferment de révolution qui travaille le monde*. Job voit le mal triomphant et espère en la justice. Les prophètes d'Israël tonnent contre l'iniquité et annonçent un ordre meilleur [1] ».

On me permettra, ou plutôt on me remerciera de citer ici une note extrêmement intéressante que le même auteur a écrite au début de son chapitre consacré à Lassalle ; après avoir dit que Ferdinand Lassalle, comme Karl Marx, était d'origine juive, il ajoute :

« Les Israélites ont été presque partout les initiateurs ou les propagateurs du socialisme. La raison en est celle-ci : le socialisme est une protestation énergique contre l'ordre actuel basé sur l'iniquité, et une aspiration ardente vers un régime meilleur où règnerait la justice. Or, tel est aussi le fond même du judaïsme dans Job. dans les Prophètes, et dans toute l'aspiration messianique d'où est sorti le christianisme. M. Renan le montre parfaitement dans l'introduction de sa traduction de l'*Ecclésiaste* : « Le Juif n'est pas résigné comme le chrétien. Pour le chrétien, la pauvreté, l'humilité sont des vertus ; pour le Juif, ce sont des malheurs dont il faut se défendre. Les abus, les violences, qui trouvent le chrétien calme, révoltent le Juif ; et c'est ainsi que l'élément israélite est devenu,

1. E. de Laveleye, *Le Socialisme contemporain*, Paris, 1902, 11e édition. Introduction, p. 13.

de notre temps, dans tous les pays qui le possèdent, un grand élément de réforme et de progrès. Le Saint-Simonisme et le mysticisme industriel et financier de nos jours sont sortis, pour une moitié, du judaïsme. Dans les mouvements révolutionnaires français l'élément juif a joué un rôle capital. » Dans la conception israélite du monde, c'est ici-bas qu'il faut réaliser le plus de justice possible. D'où il résulte qu'il faut changer radicalement et par tous les moyens la société actuelle [1] ».

Je ne commenterai ces lignes que par deux citations empruntées l'une et l'autre à des écrivains juifs : la première est tirée de l'ouvrage d'un écrivain sioniste, M. Baruch Hagani :

« Ces intellectuels juifs, on les accusa d'être les agents de la déchristianisation, de la dénationalisation des sociétés contemporaines, et non peut-être sans quelque fondement. Ce n'est pas d'une manière absolument fortuite que les grands théoriciens et les grands agitateurs du socialisme furent des Juifs, que les Karl Marx et les Lassalle furent des Juifs, que ce fut un Juif qui écrivit *Att Troll* et un autre Juif, les *Mensonges conventionnels de notre Civilisation.* Ces penseurs apercevaient avec d'autant plus de justesse les imperfections et les hypocrisies de l'état social actuel, et les dénonçaient avec d'autant plus d'âpreté, que, non seulement la prédication passionnée des prophètes avait peut-être infusé en leur sang la soif immodérée de la justice absolue, mais qu'aucune raison de sentiment, qu'aucun lien d'habitude ne les rattachaient profondément à cet état social, à ces so-

1. E. de Laveleye, *op. cit.*, p. 49, note.

ciétés qui les avaient toujours traités en parias. Israël fut, dans son errante existence, une protestation vivante contre l'ordre des choses établi, un élément irréductible, violemment attaché à son idéal et à ses espérances ; des lois oppressives n'avaient que contribué à le maintenir dans cet isolement [1] ».

Voici maintenant un texte de Bernard Lazare :

« ... En général, les Juifs, même révolutionnaires, ont gardé l'esprit juif, et s'ils ont abandonné toute religion et toute foi, ils n'en ont pas moins subi, ataviquement et éducativement, l'influence nationale juive. Cela est surtout vrai pour les révolutionnaires israélites qui vécurent dans la première moitié de ce siècle, et dont Henri Heine et Karl Marx nous offrent deux bons modèles... Marx, ce descendant d'une lignée de rabbins et de docteurs, hérita de toute la force logique de ses ancêtres ; il fut un talmudiste lucide et clair, que n'embarrassèrent pas les minuties niaises de la pratique ; il fut un talmudiste qui fit de la sociologie et appliqua ses qualités natives d'exégète à la critique de l'économie politique. Il fut animé de ce vieux matérialisme hébraïque qui rêva perpétuellement d'un paradis réalisé sur la terre et repoussa toujours la lointaine et problématique espérance d'un éden après la mort ; mais il ne fut pas qu'un logicien, il fut aussi un révolté, un agitateur, un âpre polémiste, et il prit son don du sarcasme et de l'invective là où Heine l'avait pris : aux sources juives. On pourrait encore montrer ce que Boerne, ce que Lassalle, ce que Moses Hess et Robert Blum tirent de leur origine hébraïque [2]... »

1. Baruch Hagani, *Le Sionisme politique*, Paris, 1917, p. 27-28.
2. Bernard Lazare, *op. cit.*, p. 345-347.

Les événements contemporains démontrent encore, quoi qu'on veuille rétorquer, l'étroite parenté qui unit le judaïsme et l'esprit de révolte [1]. Sous des formules diverses c'est toujours le vieux rêve messianique des prophètes et des psalmistes qui hante les cerveaux. L'internationalisme peut n'être qu'un nationalisme élargi, un véritable impérialisme idéologique qui rêve la mise en tutelle des Nations pliées à l'idéal de justice entêté et exclusif qui fut celui d'Israël depuis les siècles des siècles, qui ruina Israël, et qui travaille le monde depuis deux mille années. Négligeant les limites humaines, les diversités, les imperfections, méprisant les nécessités de la vie et toutes traditions, hormis la sienne, la passion messianique, agitée par l'esprit de révolte comme par des souffles de tempête, passe sur le monde ravageant tout dans sa course. Du fond d'un passé millénaire, clamant vers l'avenir, la voix des prophètes continue à tonner vers un monde de justice, où l'on verrait se réaliser le rêve orgueilleux et impossible d'Israël.

1. Par exemple dans le bolchévisme.

CHAPITRE IV

LE JUDAÏSME ET LE PURITANISME

Pour étudier le problème juif dans son ensemble, pour l'embrasser dans sa plus grande généralité, il ne suffit point de considérer le judaïsme proprement dit et l'action du peuple juif, tel que l'histoire l'a façonné, dans leurs manifestations directes et, pour ainsi dire, personnelles. L'influence du judaïsme s'est exercée, et s'exerce encore, sans que les Juifs eux-mêmes, ni leur exclusive tradition, ni leur religion, faite d'une étroite observance de la Loi, aient à intervenir ouvertement.

Le système idéologique des Juifs, tout pétri de leurs sentiments, de leurs désirs et de leurs pensées, a eu dans le monde un rayonnement immense et des répercussions d'une incalculable importance. Ce n'est pas impunément que ce peuple, éternellement semblable à lui-même et vivace, a traversé vingt-cinq ou trente siècles, attaché comme une ombre à tous les pas de l'histoire dans sa marche millénaire. Je voudrais montrer ici, par un exemple caractéristique et d'une portée historique très large, la puissance et l'étendue de l'influence indirecte du judaïsme, l'action des traditions et de l'idéologie juives, sur certaines catégories de *non-juifs* qui ont à leur tour largement

influé sur l'évolution des sociétés. Pas plus qu'il n'est besoin que des Grecs ou des Romains interviennent, lorsqu'on traite de l'influence des traditions gréco-romaines, il n'est indispensable que des Juifs s'interposent lorsqu'il s'agit de l'influence des traditions juives. A cette différence près pourtant, qu'il n'existe plus, au sens antique, ni Grecs, ni Romains, tandis qu'il existe toujours, au sens éternel du mot, des Juifs. Les traditions grecques et romaines se sont diffusées dans toute l'humanité qui en demeure gardienne, et souvent infidèle, alors que la tradition juive a conservé ses prêtres et ses desservants jaloux, qui en alimentent et en attisent la flamme.

Les rapports étroits qui unissent l'un à l'autre le judaïsme et le puritanisme, — c'est le sujet que je me propose de développer ici, — ont été mis en lumière avec une science et une maîtrise incomparables, bien que de façon un peu trop systématique, par le grand économiste Werner Sombart, dans son livre : *Les Juifs et la Vie économique* [1]. Si je dois beaucoup à l'excellent ouvrage de ce savant, le point de vue auquel je me place est sensiblement différent du sien.

*
* *

Pour arriver à ce qui doit être le nœud de notre démonstration, il est indispensable de prendre un détour.

Tout d'abord, les Juifs ont-ils, comme on l'a souvent prétendu, une affinité ethnique, un génie inné

1. *Die Juden und das Wirtschaftsleben*, 10e et 11e mille, Leipzig, 1920.

pour les entreprises capitalistes et commerciales? Sont-ils par essence raciale des manieurs d'argent et des agioteurs? On a prêté aussi aux Sémites, en général, ce génie de l'or et de la transaction, en soutenant que le don des Juifs n'est qu'un cas particulier et participe tout simplement de ces qualités sémitiques. Toutes ces affirmations, toutes ces thèses absolues sont fortement sujettes à caution et ne peuvent être admises qu'avec de fortes restrictions et sous bénéfice d'un sérieux inventaire.

Sans doute est-il vrai que les Phéniciens[1] qui étaient des Sémites, comme les Carthaginois qui se rattachent étroitement à eux, ont été, à des moments divers, à la tête d'une sorte d'empire économique et maritime. Mais avant eux les Égéens et les Égyptiens aussi, après eux les Ioniens, puis les Athéniens, puis enfin les Romains; et de fait il semble bien que jamais les Sémites n'ont égalé à ce point de vue, qu'on pourrait appeler l'impérialisme économique, leurs rivaux aryens.

Quant aux Hébreux proprement dits, même au point de vue commercial, ils n'ont joué dans l'antiquité orientale qu'un rôle très effacé. L'État Hébreu atteignit son apogée sous le règne de Salomon : « Ce fut le royaume de la Commission ; mais sa fortune, ne reposant que sur le transit et le crédit, se trouvait exposée au moindre caprice du sort[2] ». Effectivement, après la mort de Salomon, et malgré quelques périodes fugitives de renaissance, c'en fut fini de la splendeur commerciale des Hébreux. Encore faut-il

1. E. Cavaignac, *Histoire de l'Antiquité*, t. I, 2e partie, ch. XII, Paris, 1919.

2. J. de Morgan, *les Premières Civilisations*, Paris, 1909, p. 374.

ajouter que si les Hébreux n'étaient pas le peuple de l'Ancien Testament, on ne se souviendrait guère de Salomon ni de son royaume dont l'ère de prospérité fut brève et dont la splendeur fut une petite splendeur à l'échelle d'un petit peuple. Son influence sur le monde et la civilisation resta complètement nulle. A ce point de vue, on ne peut en rien comparer les Hébreux avec les Phéniciens ni même avec les Lydiens dont la puissance économique et commerciale fut prépondérante en Asie Mineure au temps des Mermnades, tout particulièrement sous le règne de Crésus [1].

On ne connaît presque rien de la vie économique des Israélites et des Judaïtes à Babylone durant la période de l'exil ; il ne semble pas qu'ils y aient joué un rôle de quelque importance au point de vue industriel ou commercial [2]. Il faut attendre la conquête macédonienne et le temps des Diadoques pour voir entrer en action des « capitalistes » : banquiers, fermiers d'impôts, armateurs, grands négociants, appartenant à la nationalité juive [3]. Leur centre principal fut dès lors Alexandrie.

Il est indubitable que dans l'Empire romain, leur influence s'accroît en même temps que leur richesse et leur puissance financière [4].

Néanmoins on ne peut guère encore parler de pri-

1. Cf. G. Radet, *la Lydie et le Monde grec*, Paris, 1892.

2. Sayce affirme cependant que dès avant l'exil la plus grande banque de Babylone était une maison judaïque, la maison Egibi frères, qui joua un rôle semblable à celui de la banque Rothschild dans l'Europe contemporaine. Cf. Sayce, *Assyria, its princes, priests and people*, p. 138.

3. Cf. Graëtz, *Histoire des Juifs*, trad. franç., t. II, ch. VI.

4. Cf. J. Juster, *les Juifs dans l'Empire romain*, Paris, 1914, t. II, ch. XVII.

mauté, ni même de prédominance ; ce n'est que très tardivement, en pleine période chrétienne, qu'on commence à citer les Juifs comme se consacrant avec prédilection au commerce d'argent, à la banque et à l'usure [1].

Il est indéniable cependant que le judaïsme proprement dit, tel qu'il était constitué depuis les réformes d'Esdras et de Néhémie [2], n'ait joué un rôle éminemment favorable au développement des tendances et des aptitudes commerciales des Juifs. Le judaïsme en créant un véritable *peuple-religion*, en assimilant la nation à une secte religieuse, en constituant une secte religieuse en nationalité, donnait au peuple juif, dispersé par tout le monde, une cohésion étroite qui contribua grandement à faciliter son développement économique dans la voie du commerce et du capitalisme.

Solidaire en quelque manière par la force même de son exclusivisme religieux, qui lui crée une personnalité unique en la tirant à part de l'humanité, la juiverie s'étend sur le monde romain, et même au delà, comme une immense toile d'araignée dont le centre est à Jérusalem, avant la destruction du Temple, puis plus tard, ici ou là, selon les moments et les circonstances. Cette situation, ce réseau juif posé sur le monde, présente, au point de vue de la spéculation et des transactions commerciales et bancaires, des avantages évidents, tant au point de vue de la facilité et de la rapidité des tractations qu'au point de vue si essentiel des renseignements, qui sont à la base

1. Cf. Juster, *op. cit.*, et Th. Reinach, article *Judæi* dans le *Dictionnaire des Antiquités*, de Darember̈g-Säglio-Pottier.

2. Cf. plus haut, chapitre II.

de tout agiotage. D'autre part, avec leur volonté inébranlable de se tenir à l'écart, de ne point se mêler, avec leurs mœurs et leurs croyances différentes et hostiles, les Juifs étaient partout des étrangers ; indifférents à tout ce qui n'était pas leur intérêt, c'est-à-dire l'intérêt de leurs affaires, considérant toutes choses sous l'angle de l'exploitation et du rendement, ils sentaient et agissaient en tous lieux comme des colons, selon le mot de Sombart [1].

Après la chute de l'Empire romain, ces caractères ne firent que s'accentuer ; la zone de dispersion des Juifs s'élargit encore au sein des nouveaux royaumes barbares qui se christianisaient ; tandis que l'esprit et les tendances de la civilisation religieuse du moyen âge, les dispositions du droit canon et parfois les persécutions, renforçaient la solidarité qui liait les uns aux autres ces êtres insociables, nomades, errants et dispersés tout en les confinant de plus en plus dans le commerce de l'argent, dans la banque et dans l'usure.

*
* *

Il nous faut aujourd'hui un effort d'imagination d'une intensité presque désespérée pour parvenir à nous représenter le moyen âge, avec ses idéaux, son atmosphère et sa civilisation hiératique. La religion régnait alors en maîtresse absolue, et c'est elle qui donne au moyen âge sa physionomie si particulière. Elle embrassait toutes choses, régentait toute l'existence et s'étendait sur tout l'Occident comme

1. Sombart, *op. cit.*, p. 205.

un vaste domaine commun à tous les hommes. Elle n'avait point des allures distantes ni un visage sévère.

« Lorsque l'Église voyait que ni ses dogmes ni son autorité n'étaient contestés, elle laissait aux fidèles des libertés qu'on a peine à comprendre aujourd'hui. Elle ménageait les superstitions anciennes, ouvrait ses temples aux divertissements les plus étranges, s'y associait. Tel usage qui nous semblerait une violation du sanctuaire était alors autorisé. Elle laissait le peuple s'amuser, et ses clercs étaient eux-mêmes peuple sur ce point. La religion d'alors n'était point austère et triste : on ne faisait pas deux parts de la vie, l'une religieuse, l'autre mondaine : il n'y avait alors rien de profane, puisque la religion embrassait toute l'existence de l'homme. On suivait gaiement le chemin du salut : les pèlerinages étaient souvent des parties de plaisir. Les *assemblées*, les *pardons*, comme on les appelle encore en Bretagne, étaient de bruyantes et nombreuses réunions, où les marchands, les chanteurs ambulants, les saltimbanques ouvraient leurs échoppes ou dressaient leurs tréteaux. On ne se composait pas le visage pour entrer dans l'église : car l'église, c'était la continuation de la rue et la vraie maison commune. Le chœur était réservé au culte, mais la nef appartenait au peuple. On y réunissait des conciles, et aussi des conseils de guerre, même des conciliabules d'insurgés communiers. On allait s'y promener, échanger des nouvelles, causer de ses affaires. On y tenait la foire les jours de pluie, ou faute de quelque autre local. La cloche sainte sonnait pour le marché, pour l'assemblée municipale, pour l'émeute, aussi bien que

pour les offices. Un homme d'Église, prêtre ou chanoine, était aussi mondain que les laïques et les laïques étaient aussi religieux que lui. Même parmi les moines, il y avait de joyeux vivants, invités aux noces et aux autres fêtes de famille, s'amusant volontiers des fabliaux composés sur eux, très saints personnages au demeurant, très édifiants malgré tout, puisqu'ils rendaient la religion aimable et qu'ils faisaient pénétrer dans les masses grossières quelques idées chrétiennes [1]. »

En outre, ce qui caractérise peut-être le plus profondément le moyen âge, c'est son idée de l'immutabilité des choses ; le monde paraissait avoir toujours été ce qu'il était et devoir demeurer perpétuellement semblable à lui-même. Comme l'écrit Gaston Paris :

« Le monde matériel apparaît à l'imagination comme aussi stable que limité, avec la voûte tournante et constellée de son ciel, sa terre immobile et son enfer ; il en est de même du monde moral : les rapports des hommes entre eux sont réglés par des prescriptions fixes sur la légitimité desquelles on n'a aucun doute, quitte à les observer plus ou moins exactement. Personne ne songe à protester contre la société où il est, ou n'en rêve une mieux construite ; mais tous voudraient qu'elle fût plus complètement ce qu'elle doit être [2]. »

Au XIIIe siècle le moyen âge avait atteint son apogée, réalisant ses idéaux avec une véritable splendeur

1. A. Rambaud, *Histoire de la Civilisation en France*, Paris, 1885, t. I, p. 328-329.

2. Gaston Paris, *la Littérature française au moyen âge*, 4e édit. Paris, 1909, p. 31.

et faisant sortir de leur gangue les joyaux de sa civilisation, fruits d'une obscure et lente gestation : les cathédrales gothiques, la *Somme* et la *Divine Comédie*.

Au sein même de sa conception de l'immutabilité, le monde médiéval touchait à son point de perfection, ferme comme un roc, semblait-il, au milieu de l'écoulement du temps et des choses. L'univers humain se transformait pourtant, et avec lui les âmes des hommes. Par une harmonieuse et belle évolution le monde éclatant et tumultueux de la Renaissance se substituait au majestueux et calme moyen âge. De toute nécessité les conceptions fondamentales devaient changer ; elles changeaient. Les conditions intellectuelles comme les conditions économiques étaient modifiées à tel point qu'une revision générale des valeurs admises s'imposait. Sous la pression des circonstances on procédait à cette revision, et l'Italie, en tête de toute l'Europe, s'engageait dans cette voie, sous le regard bienveillant, parfois même sous le patronage direct de ces grands papes humanistes de la Renaissance, pour lesquels on est généralement injuste.

En même temps que les conceptions, les sentiments et les mentalités, on voit se transformer le système économique du monde ; une puissance nouvelle fait son apparition : *le capital*.

Au moyen âge il n'est d'industrie que la petite industrie ; le commerce est peu actif et ne peut se développer faute de crédit. Car le crédit ne peut pas exister, puisque l'Église interdit le prêt à intérêt ; seuls peuvent être prêteurs, usuriers, les mécréants, c'est-à-dire les Juifs ; mais leur situation étant par-

tout précaire, puisqu'ils ne sont partout que tolérés et toujours sous le coup d'expropriations et d'expulsion, le commerce ni la finance ne peuvent prendre une véritable expansion. Les Juifs sont bien effectivement les financiers du moyen âge, mais leur puissance est limitée d'une part par les prescriptions du droit canon, d'autre part par l'arbitraire des princes et des villes. La situation changea lorsque au xv[e] siècle on vit se créer, en dehors des Juifs, des banques, comme celles des Médicis à Florence et des San Giorgio à Gênes, comme celles des Fugger et des Welser à Augsbourg. Devant certaines exactions de la Finance, en Allemagne, on se décida bien à expulser les Juifs. « Mais, comme l'écrit Janssen, l'expulsion des Juifs ne parvint pas à extirper « l'esprit juif pratique ». Les usuriers chrétiens semblèrent en avoir hérité, et le propagèrent si bien, qu'il finit par envahir la société tout entière, grandissant toujours à mesure que le commerce prenait une extension plus vaste et que le luxe devenait plus général. Alors on vit s'affirmer des principes qui contredisaient absolument les sévères prescriptions établies par le christianisme, *et qui créèrent bientôt un état d'hostilité déclaré entre les partisans de l'usure et l'Église* [1]. »

L'usure, si l'on enlève à ce mot le sens péjoratif qu'il garde toujours pour nous, c'est tout simplement, dans son acception moderne, le crédit, qui est la pierre angulaire de la Finance ; et la Finance, c'est l'armature de l'économie nouvelle, de ce qui est devenu pour nous l'économie moderne. Sous l'impulsion

1. Jean Janssen, *l'Allemagne à la fin du moyen âge*, trad. franç., Paris, 1887, p. 380.

des circonstances, la Finance va entrer en lutte avec l'Église ; elle portera le combat sur tous les terrains, et toutes les armes lui seront bonnes pour assurer sa victoire.

Tandis que s'épanouissant aux souffles printaniers d'idées nouvelles, la Renaissance tentera de s'adapter à un univers nouveau, par une évolution qui conduirait sans heurts trop rudes et sans secousses trop profondes, du passé défaillant vers l'avenir entrevu, l'âpre Réforme préférera les voies dangereuses de la révolution, avec tout ce qu'elle comporte de hasards et de ruines.

La Renaissance rêvait d'un monde où *le capital* se mettrait au service de la culture intellectuelle et artistique, considérée comme un but [1] ; après la Réforme, et quels que soient les arguments idéaux qu'elle puisse invoquer, *le capital* n'est plus un moyen : il devient à lui tout seul un but et un idéal.

En notant brièvement tous ces faits, je ne veux que rappeler ici quelques notions historiques indispensables à l'intelligence de ce qui va suivre.

*
* *

Aux temps qui précèdent immédiatement la Réforme, l'Allemagne est la plus grande puissance financière du monde grâce à ses grands manieurs

1. Cf. J. Burckhardt, *la Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, trad. franç., Paris, 1906, 33e édit., t. II, p. 105 ; on peut voir dans l'idéal de la Renaissance « un monde où la culture intellectuelle et la richesse sont déjà partout la mesure de la valeur sociale, mais où l'influence de la richesse n'est reconnûe qu'autant qu'elle permet de consacrer la vie à la culture et de la servir en grand ».

d'argent, véritables *trustees* avant la lettre, et parmi ces derniers les plus grands, les vrais rois de l'époque sont les Fugger d'Augsbourg, banquiers, propriétaires de mines et par là producteurs de métaux précieux. Ce sont les Fugger qui ont *fait* l'élection de l'empereur en assurant le triomphe de Charles-Quint contre François Ier [1]. Bien qu'ils fussent les banquiers des Papes et de Sa Majesté Très Catholique, et les fermiers de la vente des indulgences, les Fugger, comme leurs congénères les Welser, les Höchstetter, les Imhof, les Ebner, les Volkamer, les Ruland et autres chefs de banques et de grandes compagnies commerciales se trouvaient en contradiction perpétuelle avec les prescriptions du droit canon, en lutte ouverte avec toutes les traditions économiques du moyen âge. Pour le peuple, qui réclamait contre eux auprès de l'autorité impériale (c'était encore du temps de l'empereur Maximilien), les grands capitalistes étaient purement et simplement des usuriers. Mais, comme le dit Janssen, « la puissance de l'argent fut plus forte que le pouvoir exécutif dont pouvait disposer l'empire[2] ».

L'Allemagne étant, à la fin du xve et au commencement du xvie siècle la plus grande puissance financière du monde, c'est dans ce pays que l'exploitation capitaliste s'exerçait de la façon la plus éhontée et que la lutte entre l'économie nouvelle et l'économie traditionnelle se faisait la plus âpre, la plus aiguë et la plus pressante. C'étaient véritablement deux

1. Cf. Michelet, *Histoire de France*, t. X, *la Réforme*, ch. III et ch. IV. Sur les Fugger l'ouvrage capital est celui d'Ehrenberg, *Das Zeitalter der Fugger*, 2 vol., Leipzig, 1896.

2. Janssen, *op. cit.*, p. 383.

mondes et deux âges du monde qui s'affrontaient. Le capitalisme moderne dans son expansion se heurtait au moyen âge qui se survivait, encore vivace par la puissance de ses traditions centenaires.

Or, tandis que l'antagonisme s'aggravait sur le terrain économique, l'idéal de la Renaissance, ses idées, ses découvertes, les mondes nouveaux, l'antiquité retrouvée, la science et le scepticisme des humanistes, tout cela contribuait à jeter le trouble et l'inquiétude dans les esprits, et à battre en brèche les traditions.

Dans l'Italie de la Renaissance une évolution s'esquissait, en Allemagne ce fut la révolution qui éclata.

Étant donné que tout l'édifice de la civilisation du moyen âge était fondé sur la religion, il devenait fatal que la révolution se portât principalement sur le terrain religieux. Pour ruiner un monde il fallait détruire ses assises.

Il devenait nécessaire, non seulement, selon l'expression consacrée, de secouer le joug de l'Église, mais surtout et avant tout de secouer le joug de traditions centenaires, dont les âmes étaient pétries, pour créer de nouvelles manières de penser et adapter les consciences aux impératifs du capitalisme moderne. Ce fut bien là l'œuvre de la Réforme, et pour l'accomplir et l'imposer, elle alla puiser aux sources où elle pouvait trouver, en plongeant par delà même le christianisme, des traditions d'une haute antiquité qui lui apporteraient une double justification, aux sources juives.

La Réforme allait découvrir dans l'Ancien Testament ce qui s'y trouve effectivement : d'une part un

puissant moteur, l'esprit de révolte et son corollaire le rêve messianique [1], et d'autre part une idéologie adaptée, ou du moins adaptable, aux conditions et aux nécessités de la vie financière et de l'économie capitaliste moderne.

*
* *

Comme nous l'avons vu, du fait de la doctrine de l'Église et des dispositions restrictives ou prohibitives du droit canon, la civilisation économique du moyen âge allait se trouver en absolue contradiction avec l'économie des temps nouveaux. Le trait fondamental de cette civilisation était la stabilité et le traditionalisme [2]; les corporations et les métiers avaient leurs usages et leurs rites, et la société avait coutume de s'y plier. Seuls les Juifs qui, comme nous l'avons dit, étaient partout considérés comme des étrangers, des asiatiques et des mécréants, vivaient en marge du corps social et de ses traditions, farouchement attachés à leurs vieux usages et à leurs mœurs ancestrales et pénétrés d'une mentalité et d'un idéal essentiellement originaux. Depuis des siècles ils se trouvaient investis, sans doute dans des conditions souvent précaires et aléatoires, d'un véritable monopole de fait en ce qui concerne ce qu'on peut appeler dans un langage moderne « *les affaires* » et tout particulièrement les affaires d'argent. Les Juifs seuls avaient des habitudes et une tradition financière, ils possédaient seuls une conception capitaliste de la vie économique. Pour eux, le commerce, le gain, la richesse, n'étaient point

1. Cf. chapitre III.
2. Sombart, *op. cit.*, p. 150.

quelque chose de subordonné à une multiplicité de conditions extérieures, religieuses, sociales ou nationales ; c'était un idéal et un but. Leur tendance dominante était de tout subordonner aux considérations économiques, ou, comme le dit Sombart, de substituer le rationalisme économique au traditionalisme [1].

Les changements survenus dans le monde à la fin du moyen âge, dans un temps où précisément toutes les traditions économiques étaient battues en brèche, allaient faire des Juifs à la fois des précurseurs et des maîtres, des concurrents et des alliés.

Lorsque, au sein de troubles et de révolutions innombrables, la nouvelle internationale capitaliste tendra à se substituer au vaste édifice de l'internationale chrétienne du catholicisme médiéval, les Juifs se trouveront dans une situation extraordinairement privilégiée. Nation dispersée et solidaire, répandue parmi les peuples, mais sachant maintenir le contact entre ses diverses communautés, toutes animées de la même foi et du même esprit, la nation juive représente un organisme mondial solidement constitué au moment où le commerce et la finance prennent un caractère mondial. De plus, et c'est l'inestimable mérite de Werner Sombart de l'avoir scientifiquement établi, il se trouve que la religion des Juifs, par ses tendances maîtresses, présente les caractères d'une véritable philosophie, d'une éthique et d'une métaphysique du capitalisme.

Sombart insiste tout d'abord sur l'importance des croyances religieuses dans leur rapport avec les conceptions économiques des peuples [2]. On pourrait presque

1. *Op. cit.*, p. 205.
2. Cf. tout le chapitre XI de Sombart, *op. cit.*

dire : telle religion, tel système économique ; le moyen âge dont nous venons de parler serait une première preuve de la vérité de cette théorie. Les conceptions économiques y sont inséparables des conceptions religieuses. Il en est de même dans le judaïsme. Dans cette dernière religion, la relation du fidèle à Jahvé, son Dieu, est une relation contractuelle, une véritable relation d'affaire. « Tout le système religieux n'est point autre chose dans son principe qu'un contrat entre Jahvé et son peuple élu : un contrat avec toutes les conséquences obligatoires que comportent les rapports contractuels. Dieu promet quelque chose et donne quelque chose, et en échange de cela les Justes lui doivent une prestation [1]. » Les rapports entre Dieu et le fidèle sont d'un caractère tout à fait commercial, il en est tenu une véritable comptabilité ; on porte en doit et avoir au grand livre les bonnes et les mauvaises actions, et le bilan s'établit. D'autre part, comme le note encore Sombart, l'Ancien Testament ne mentionne guère d'autres récompenses pour les bons, ni d'autres punitions pour les méchants, que le gain ou la perte de biens temporels. La richesse est considérée comme la preuve tangible de la faveur de Dieu, comme la récompense de l'homme pieux, et la pauvreté comme un châtiment.

Le Talmud est plein de préceptes subtils concernant les affaires, et la richesse y est presque partout considérée comme une bénédiction ; sans doute peut-on y découvrir une douzaine de passages qui sont en contradiction avec cette notion, mais contre des centaines et des centaines d'autres qui viennent à son appui.

1. Sombart, *op. cit.*, p. 244-245.

D'ailleurs, dans un article très important consacré à l'ouvrage du professeur Sombart, un savant juif, un talmudiste de renom, le Dr Jacob Fromer, vient confirmer sur ces points les assertions de l'auteur du livre sur *les Juifs et la Vie économique*. « Comme l'observe le Dr Fromer, on ne fait rien pour rien dans la religion juive : tout a sa raison et son objet. Ce trait original de piété froide s'est perpétué depuis les patriarches à travers le mosaïsme et le talmudisme sans interruption jusqu'à notre temps. Il n'y a aucune différence essentielle entre la manière dont Abraham servait Jahvé et la piété des hommes religieux qui sont en majorité dans le ghetto. *L'une et l'autre sont basées sur un système de* do ut des *et sont diamétralement opposées à la doctrine chrétienne de la grâce gratuite* [1] ».

Le passage que je souligne est d'une *importance capitale*, comme on le verra par la suite.

Au milieu de l'universel déséquilibre de ces temps inquiets et chercheurs qui marquent le déclin du moyen âge et l'aube de la Renaissance, les Juifs nous apparaissent en possession d'un double trésor : une expérience séculaire et une organisation héréditaire en matière d'affaires d'argent et de commerce international ; d'autre part : une doctrine éthico-religieuse propre à s'adapter aux conditions des temps nouveaux.

Si la Renaissance, dans son ardent et noble effort pour créer le monde moderne, va chercher ses inspirations et ses matériaux dans l'antiquité classique retrouvée, la Réforme ira chercher les siens dans l'antiquité judaïque.

1. *Die Zukunft* du 28 oct. 1911. Cité par H. W. Steed, *la Monarchie des Habsbourg*, trad. franç., Paris, 1911, p. 250.

A quatorze ou quinze siècles de distance, la lutte va reprendre entre les « valeurs » gréco-romaines et les « valeurs » juives. Car, opposées l'une et l'autre, dans des sens différents, au moyen âge, la Renaissance et la Réforme le sont encore bien davantage entre elles.

La Réforme, et c'est d'elle seule que nous nous occupons ici, est un mouvement infiniment complexe ; complexe dans ses causes, dans son action et dans ses résultats. Tout semble s'y mêler inextricablement, la religion, la vie économique, la philosophie et la politique. Les États d'Allemagne, les premiers, vont s'efforcer de secouer le joug de l'empire et de la papauté, puissances conservatrices, garantes de l'ordre établi, selon la tradition du moyen âge, dans la société catholique du Saint-Empire Romain et Germanique.

Mais un fait essentiel demeure, que nous avons déjà signalé, c'est que l'assise de cette société médiévale, le fondement de cette civilisation, la clef de voûte de cet édifice humain : c'est la religion. Pour libérer la vie économique des entraves, tant morales que matérielles, qui l'enserrent, pour libérer les esprits des croyances qui les attachent aux formes traditionnelles, pour libérer la politique de contraintes qui lui pèsent, il faut avant tout briser l'armature qui supporte et maintient en ce temps tout l'univers humain.

Ce sera l'œuvre essentielle de la Réforme.

*
* *

On convient ordinairement que le mouvement de la Réforme prend sa source dans la querelle dite de

Reuchlin. Ce savant humaniste nous offre un des types les plus parfaits de l'humaniste hébraïsant, qui préconisera, concurremment au retour vers les sources antiques, le retour aux sources juives. Comme certain moine, lui-même juif converti, du nom de Pfefferkorn, demandait la destruction et l'interdiction du Talmud, Reuchlin prit la défense des Juifs et de leurs livres. Comme le note l'historien des Juifs Graëtz : « ... chose curieuse, l'esprit nouveau qui allait révolutionner l'Europe tout entière, se manifesta à propos des Juifs et du Talmud [1] ».

Cette querelle de Reuchlin, qui eut un retentissement énorme, est importante à maints égards, elle est l'étincelle qui mit le feu aux poudres, mais surtout elle contribua à déterminer la constitution des groupes adverses qui allaient se trouver en présence. Lorsque, après des alternatives diverses, Reuchlin fut finalement condamné par Rome, il fit sa soumission, mais c'est dans son parti, ce parti des mécontents qui demeurait fort et uni, que Luther allait recruter ses premiers adhérents et ses plus fermes soutiens. Je n'ai nullement l'intention de tenter l'impossible tâche de retracer en quelques lignes, ou en quelques pages, un aperçu de l'histoire de la Réforme. Je me bornerai à indiquer quelques traits qui me paraissent essentiels.

Au moyen âge, « le monde apparaissait à tous comme divisé en trois étages superposés : au centre, la terre, où se livre le combat de la vie, où l'homme, déchu mais racheté, libre de choisir entre le bien et le mal, est perpétuellement en butte aux pièges du diable,

1. Graëtz, *op. cit.*, t. IV, p. 464.

mais est soutenu, s'il sait les obtenir, par la grâce de Dieu, la protection de la Vierge et des saints : de son succès dans cette lutte dépendra son sort éternel... [1] » A cette doctrine de la grâce qui a pour corollaire celle de l'efficacité des œuvres, Luther oppose la doctrine de la prédestination et de l'absolue inutilité des œuvres ; la doctrine de la justification par la foi. A vrai dire, c'est Calvin qui portera à son point de perfection cette désolante doctrine de la prédestination arbitraire et absolue ; Luther lui-même et surtout certains de ses disciples, comme Mélanchton, tenteront parfois d'en atténuer la terrible rigueur.

Néanmoins, en portant le combat directement sur ce terrain Luther se met en contradiction absolue avec le moyen âge et frappe au cœur toute la civilisation, tout le système social et politique qui en étaient la marque. Comme on l'a écrit : « La réforme ne resta pas longtemps dans les limites de la spéculation dogmatique. On n'ébranle pas impunément la base sur laquelle repose la société depuis quinze siècles. La question devint politique, quand les princes s'en mêlèrent, et sociale, quand le peuple lui-même se leva. Les luthériens, écrit Erasme, voient accourir à eux beaucoup de seigneurs, surtout de la petite noblesse, qui convoitent les richesses des ecclésiastiques ; et ainsi il y aura peut-être des princes qui tourneront à leur avantage ces malheurs publics, comme d'autres grossissent leur patrimoine grâce aux naufrages et aux incendies. » (Ep. 843.) On sait que Mélanchton n'a pas parlé en termes moins sévères de ces seigneurs que

1. Gaston Paris, *op. cit.*, p. 15.

Hutten au contraire cherchait à soulever par ses pamphlets. Mécontents des progrès du pouvoir impérial, repoussés même des armées depuis l'institution des lansquenets et des reîtres, la plupart ne virent en effet dans la Réforme que l'occasion de ressaisir leur indépendance, ou du moins d'arracher quelques dépouilles aux domaines ecclésiastiques dont les richesses irritaient leurs convoitises. Mais ce qui épouvanta Érasme bien plus encore, ce fut la subite apparition sur la scène de ce personnage si nouveau pour lui, le paysan[1]... »

La réforme de Luther, j'allais écrire sa révolte, en s'étendant du domaine théologique au domaine politique, puis au domaine social, apportait un corps de doctrine et une justification à tous les mécontents qui se levaient contre l'ordre établi. Luther lui-même finit par s'en effrayer et se manifesta comme l'ami des princes et comme l'ennemi du peuple. Sous l'impulsion réactionnaire de Luther, la Réforme se germanise et « s'étatise » pour devenir le luthéranisme, sorte de religion officielle à l'usage des princes et des despotes d'Allemagne. Mais un mouvement d'une pareille puissance ne se laisse pas aisément endiguer ; il renverse les obstacles et suit son cours. L'œuvre de la Réforme, que Luther tentait d'arrêter au point qui lui convenait, allait être reprise et poussée jusqu'à ses dernières conséquences dans des voies diverses, d'une part dans le mouvement de révolution sociale qui se résume dans l'anabaptisme, d'autre part dans le calvinisme. Du confluent de ces deux doctrines en naîtra plus tard une troisième : le puritanisme.

1. G. Feugère, *Érasme*, Paris, 1874, p. 283-284.

*
* *

Une des armes les plus puissantes que la Réforme ait forgées pour lutter contre la dogmatique romaine et contre la tradition catholique, c'est le principe du libre examen ; le principe de la libre interprétation des Écritures. Pour le catholicisme la Bible est un livre qu'on ne peut lire sans des directions et dont on ne peut comprendre le sens vrai qu'en tenant compte des interprétations que la tradition vient justifier. Pour Luther, et par la suite pour tous les réformateurs, l'interprétation individuelle est un droit qui est dévolu à chacun. Le résultat de cette méthode fut qu'on en vint à s'attacher uniquement au sens littéral des textes, de telle façon qu'on finit par retrouver dans l'Ancien Testament ce qui s'y trouve effectivement : l'esprit juif et les idées fondamentales du judaïsme. Le fait est particulièrement visible dans le calvinisme qui, en dernière analyse, n'est point autre chose qu'un judaïsme élargi, dégagé de ses étroites attaches nationales ou ethniques. La doctrine de la prédestination, c'est celle même que défendaient les Pharisiens[1]. Comme on l'a souvent noté, « Calvin avait dégagé de l'Ancien Testament presque seul sa construction du *royaume de Dieu* [2] ». Pour lui, tant en matière civile qu'en matière religieuse, le Décalogue est l'expression de la loi : de *la Loi* qui s'identifie avec

1. Cf. Graëtz, *op. cit.*, II, p. 166, et Guignebert, *Manuel d'histoire ancienne du christianisme*, Paris, 1900, p. 64.
2. Cf. dans *Études sur la Réforme*, ouvrage collectif, numéro spécial de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1919. C. A. Bernoulli, p. 560, et J. Chevalier, p. 866.

la loi naturelle. Dérivant de cette source, les lois doivent être obéies, « car elles sont utiles et nécessaires pour maintenir l'ordre social, pour soumettre violemment par le glaive la masse des réprouvés au joug du vrai, enfin pour protéger, défendre et bien ordonner la vraie religion contenue en la Loi de Dieu. Les magistrats doivent être révérés, parce « qu'ils ont mandement de Dieu, qu'ils sont autorisés de lui, et que de tout ils représentent sa personne, étant aucunement ses vicaires [1] ». Toutes notions en droite ligne issues du prophétisme hébreu et de la dogmatique pharisienne. Tandis que Luther, voulant arrêter sa révolution en chemin, et si l'on peut dire l'engager sur des voies nationalistes, finit par soumettre l'Église à l'État, Calvin soumet l'État à l'Église, « sous l'autorité suprême de Dieu, son idéal politique, c'est donc, en dernier ressort, l'État-Église, ou la théocratie pure ». C'est très exactement l'idéal même du judaïsme, fondé sur les mêmes principes, dérivé des mêmes textes et des mêmes traditions. Comme l'écrit M. J. Chevalier : « Maître de ses destinées et maître des hommes, le Calvinisme eût institué partout des théocraties semblables; il eût mis l'État au service des intérêts religieux ; il lui eût assigné comme fin suprême, non pas tant de gouverner, que de maintenir la pureté de la doctrine; il eût érigé l'intolérance en dogme [2]. » Calvin l'avait effectivement érigée en dogme et pour la défendre, par exemple dans son libelle « Contre les erreurs de Michel Servet [3] », il se couvrait de la loi

1. Chevalier, *loc. cit.* (v. note précédente), p. 868.
2. *Ibid.*, p. 869.
3. Le titre complet est le suivant : *Déclaration pour maintenir la vraie foi que tiennent tous les chrétiens de la Trinité des personnes, en un seul*

mosaïque et des textes du Deutéronome. Si bien que dans sa réplique à Calvin, Sébastien Castellion finit par s'écrier : « ... alors même que la Loi exigerait la mort de l'hérétique, quel est l'homme de bon sens qui concéderait à Calvin *que cette Loi persiste encore* sous le règne du Christ? *Qui donc consentirait à se laisser arracher le Christ pour revenir à Moïse ? Que Calvin se rattache à Moïse et se fasse juif s'il le veut*[1]. » Si la tentative théocratique de Calvin a échoué devant tout essai de réalisation pratique, c'est pour la raison même qui avait fait échouer le judaïsme dans toutes tentatives analogues : l'incompatibilité absolue de ce système avec les nécessités sociales et politiques, sa contradiction avec les plus puissantes aspirations de la nature humaine.

Si le rêve théocratique du calvinisme est demeuré irréalisé, il est d'autres parties de la doctrine qui ont eu une destinée plus fortunée, et ce sont celles qui précisément, à travers les âges, ont fait la force du judaïsme, à savoir : un principe de révolte et une philosophie économique, adaptée aux temps nouveaux.

« C'est ainsi, dit Mignet, que Calvin fit une doctrine exagérée de logiciens, un culte et une morale de puritains, et un gouvernement de démocrates... Il prépara dans Genève une croyance et un gouvernement à tous ceux qui en Europe rejetteraient la croyance, et s'insurgeraient contre le gouvernement de leurs pays. C'est ce qui arriva en France, sous la

Dieu, par Jean Calvin ; avec comme sous-titre : *Contre les erreurs détestables de Michel Servet, Espagnol. Où il est aussi montré qu'il est licite de punir les hérétiques et qu'à bon droit ce méchant a été exécuté, par justice, en la ville de Genève.*

1. E. Giran, *Sébastien Castellion*, etc., Paris, 1914, p. 286.

minorité de Charles IX ; en Écosse, sous le règne si troublé de Marie Stuart ; dans les Pays-Bas, lors de la révolte des Provinces-Unies, et en Angleterre, sous Charles Ier. Le calvinisme, *religion des insurgés*, fut adopté par les huguenots de France, les gueux des Pays-Bas, les presbytériens d'Écosse, les puritains et les indépendants d'Angleterre [1]. »

Comme tous les révolutionnaires, « le calviniste n'accepte pas le monde tel qu'il est [2] », il se croit ou se sent investi d'une mission, « il est l'instrument de la « christianisation » du monde... C'est en travaillant pour Dieu, c'est en agissant sur l'ordre social pour y réaliser la volonté divine que l'élu s'unit à Dieu et prend conscience de son salut [3]. » Tout cela, toute cette métaphysique utilitaire de la révolte perpétuelle, au service d'un idéal inaccessible, est encore commun au calvinisme et au judaïsme [4].

Quant à la valeur *économique* du calvinisme, me contentant de rappeler ce que j'ai dit précédemment de la valeur *économique* du judaïsme à la fin du moyen âge, j'en emprunterai la définition et la détermination à des auteurs protestants.

« Calvin a compris que l'idéal chrétien pouvait et devait se réaliser dans une société économiquement active. Il a entrevu la valeur du commerce et de l'industrie. Il a brisé le cadre étriqué des institutions médiévales et rompu avec la théorie scolastique de l'argent. Il a saisi le lien entre le progrès moral et le pro-

1. Mignet, *Mémoire sur l'établissement du Calvinisme de Genève* ; cité par Nisard, *Histoire de la Littérature française*, 10e édit., p. 321.
2. E. Vermeil, in *Études sur la Réforme*, p. 903.
3. *Ibid.*, p. 902-903.
4. Pour ce qui concerne le judaïsme, cf. plus haut chapitre III.

grès économique. N'est-ce pas favoriser le capitalisme que de prêcher le travail et de prescrire en même temps le luxe ? Le calvinisme a glorifié le travail comme instrument de réalisation du plan divin. C'est par là qu'il a favorisé l'évolution économique du monde moderne... Le calvinisme a un esprit international, des vues internationales. Faisant appel, pour propager la foi, aux moyens diplomatiques et séculiers, il est allé jusqu'à l'idée de l'intervention armée. Doctrine de volontarisme, il favorise l'esprit d'active organisation, les tendances républicaines, le capitalisme, l'action diplomatique et belliqueuse [1] ».

Ces lignes d'un apologiste de Calvin et du calvinisme viennent directement à l'appui de nos affirmations ; mais que dire des suivantes, dues à la plume érudite de M. C. A. Bernoulli : « On sait que le Christianisme primitif, dans son manifeste le plus décisif et le plus grand, le Sermon sur la Montagne, avait répudié fermement et inexorablement tout mammonisme. On sait aussi que le calvinisme, par son dogme de la prédestination, est devenu le tuteur écouté d'un capitalisme sans scrupule [2] ». On songe alors invinciblement à la phrase de Castellion que j'ai citée plus haut : « Qui consentirait à se laisser arracher le Christ pour revenir à Moïse ? Que Calvin se rattache à Moïse s'il le veut. »

A la suite des deux phrases de lui que je viens de transcrire, M. Bernoulli fait la citation suivante :

« Le calvinisme a découvert de bonne heure que ce n'est pas la couronne royale, ravie à d'antiques

1. E. Vermeil, *loc. cit.*, p. 905.
2. C. A. Bernoulli, *loc. cit.*, p. 567.

dynasties chassées du trône, mais le sac d'écus grossi par toutes les astuces et toutes les habiletés de l'exploitation et de la concurrence, voire par la traite des esclaves et par la piraterie coloniale, qui est le témoignage de la grâce divine. Les familles d'Angleterre et de Hollande qui se sont le plus enrichies des profits tirés du massacre et de l'esclavage aux Indes Orientales et Occidentales sont, depuis leur prospérité économique, parmi les plus solides piliers du calvinisme. La secte calviniste (c'est un de ses traits connus) a toujours vu la preuve de l'élection divine dans l'abondance des profits d'affaires ; en sorte que le concurrent empêché par un scrupule de conscience plus grand d'atteindre au même succès commercial, passait par-dessus le marché pour un athée abandonné de Dieu [1]. »

L'expression la plus haute et la plus parfaite du calvinisme en action, c'est le puritanisme ; tel il était dans ses origines, tel il demeure de nos jours : composé étrange de fanatisme et de mercantilisme, de dévotion et d'esprit de révolte, d'utilitarisme et d'utopie.

*
* *

Le mouvement de la Réforme en Angleterre prit deux formes essentiellement contradictoires et opposées qui ne tardèrent pas à entrer en lutte ouverte, en lutte à main armée.

Séparée violemment de Rome par le roi, l'Église d'Angleterre, l'Église anglicane, était « une Église

1. H. Kurella, cité par Bernoulli, *loc. cit.*, p. 568.

nationale, séparée de Rome, mais de *type catholique*[1] » ; elle est issue d'un mouvement de séparatisme nettement nationaliste, et l'on a pu dire justement que l'anglicanisme était « un nouveau catholicisme sans pape[2] ». L'esprit anglican était avant tout patriote, chevaleresque, littéraire et artistique [3], et participait beaucoup plus de la Renaissance que de la Réforme, telle que l'avaient conçue Luther et à plus forte raison Calvin. L'anglicanisme est à la base de la civilisation anglaise dans ses manifestations les plus hautes ; non point peut-être dans le domaine de l'action et des affaires, mais certainement dans le domaine intellectuel et artistique.

En face de lui se dresse, adversaire irréductible : le puritanisme.

Le père du puritanisme est le disciple intransigeant de Calvin, l'Écossais John Knox [4] ; cependant, pour se parfaire, la doctrine empruntera beaucoup aux anabaptistes de Hollande : « Puritains, Séparatistes, Brownistes, Indépendants, Ranters, Quakers, tous s'assirent à la table servie par les anabaptistes et mangèrent, ceux-ci d'un plat, ceux-là d'un autre. Les plus voraces furent les disciples de Robert Browne, appelés plus tard « Indépendants » ou Congrégationalistes[5] ».

1. J. Chevalier, *loc. cit.*, p. 877, note 1.
2. E. W. Watson, *Études sur la Réforme*, p. 723.
3. E. Sayous, *les Deux Révolutions d'Angleterre*, Paris, s. d., p. 19.
4. Carlyle, dans son livre sur *les Héros* (trad. franç.), dit à propos de John Knox : « Il ressemble, plus qu'aucun moderne, à un Prophète Vieil-Hébreu. La même inflexibilité, intolérance, adhésion rigide et étroite, semble-t-il, à la vérité de Dieu, réprimande austère au nom de Dieu à tous ceux qui désertent la vérité : un Prophète Vieil-Hébreu sous la forme d'un Ministre d'Édimbourg au XVIe siècle » (p. 234).
5. F. Palmer, in *Études sur la Réforme*, p. 794.

C'est à la secte des Indépendants que se rattachait Cromwell, le chef et le héros de la Révolution d'Angleterre, la plus complète incarnation du puritanisme fait homme.

Les puritains étaient des judaïsants fanatiques, ils s'enfermaient dans les doctrines et les pratiques de l'Ancien Testament, devenu pour eux la source unique de la vie religieuse, civile et politique, comme l'écrit Macaulay : « Ils baptisaient leurs enfants des noms des patriarches et des guerriers hébreux. Ils transformèrent la fête hebdomadaire que l'Église a consacrée au souvenir de la résurrection du Sauveur en un sabbat judaïque. Ils cherchèrent des principes de jurisprudence dans la loi mosaïque, et des précédents pour guider leur vie habituelle dans les livres des *Juges* et des *Rois*. Le vêtement, l'allure, le langage, les études, les amusements de cette secte rigide furent réglés sur des principes pareils à ceux des Pharisiens..... Le Puritain accompli était immédiatement reconnaissable au milieu des autres hommes par sa démarche, son costume, ses cheveux plats, l'aigreur solennelle de son visage, ses yeux levés en haut, son accent nasillard et, avant tout, par son jargon particulier. Il employait en toute occasion les images et le style de l'Écriture [1]. »

Guizot à son tour dit de ces Puritains qu'ils étaient « âpres et tenaces, *nourris des passions comme des souvenirs du peuple hébreu*, qui défendait et vengeait son Dieu en frappant ses ennemis. Aux uns et aux

1. Macaulay, *Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques II* (trad. Montégut), ch. I. On peut rapprocher de ce portrait celui que fait Taine dans son *Histoire de la Littérature anglaise*, II, p. 7.

autres le sacrifice de la vie était familier, et le sang versé ne faisait point horreur [1] ».

Taine, qui pourtant admire la sombre et rude énergie, souvent si voisine de la barbarie, qui anime les Puritains, est extrêmement frappé du caractère biblique et nettement judaïque de leur doctrine. « Considérez-les à leur lecture (des traductions de la Bible) ; ils prennent pour eux les prescriptions imposées aux Juifs, et les préfaces les y invitent [2]. » Comme les Juifs, les Puritains se considèrent comme le peuple de Dieu, le peuple élu par Dieu pour exécuter ses volontés ; ils ont tout pris des Juifs, aussi bien l'exclusivisme que l'esprit d'inlassable révolte. Il y eut même des sectes de « millénaristes » qui attendaient la venue des temps messianiques. L'analogie est complète, absolue. Pour les Puritains, comme le dit Taine, la religion « est un *covenant*, c'est-à-dire un traité fait avec Dieu qu'il faut observer en dépit de tout, comme un engagement écrit, à la lettre et jusqu'à la dernière syllabe. Admirable et déplorable rigidité de la conscience méticuleuse, qui fait des ergoteurs en même temps que des fidèles, et qui fera des tyrans après avoir fait des martyrs [3]. »

En dehors de sa valeur humaine et civilisatrice, qui m'apparaît essentiellement discutable, cette âpre doctrine judaïsante avait des vertus positives qui expliquent son influence et son succès. Doctrine de révolte dressée contre tout ordre établi, elle était un instrument admirable de destruction à la fois et de justification pour ceux qui voulaient jeter bas l'édifice du

1. Guizot, *Discours sur la Révolution d'Angleterre*, p. 15.
2. Taine, *op. cit.*, II, p. 365.
3. *Ibid.*, p. 368.

moyen âge ; comme elle sera toujours entre les mains des mécontents. De plus, et pour les raisons mêmes qui allaient montrer la parfaite adaptation des Juifs aux conditions créées par la révolution économique à la fin du moyen âge et au début de l'ère capitaliste moderne, le puritanisme s'harmonise admirablement avec l'ordre économique nouveau et en favorise l'établissement et le développement.

« Le puritanisme, comme on l'a écrit, sera créateur de grandes œuvres. Il construira le monde moderne... A côté du méthodisme se formeront d'autres sectes, sectes agressives et conquérantes, sectes qui, mieux encore que le calvinisme primitif, favoriseront l'évolution économique et politique du monde moderne. Qu'est-ce que le travail pour le puritanisme méthodiste, sinon une discipline active ? Il pousse à la production tout en enseignant le mépris du luxe. De là le capitalisme, la division du travail, la spécialisation, l'utilitarisme. *Les biens matériels sont un don de Dieu. L'esprit d'entreprise est encouragé par la religion elle-même.* Et le non-conformisme des sectes jettera la classe moyenne en pleine lutte pour la vie, pour la production économique. Tous les germes contenus dans le calvinisme primitif trouveront ici leur plein développement [1]. »

Quant à l'étroite filiation et même à l'absolue identité qui existent entre le puritanisme et le judaïsme au point de vue des conceptions et des méthodes économiques, on peut dire que la question a été épuisée et définitivement tranchée par les savants travaux de Werner Sombart. Cette filiation et cette

1. E. Vermeil, *loc. cit.*, p. 907. — Cf. aussi Guizot, *op. cit.*, p. 16.

identité ne font plus aucun doute, et l'on est en droit de conclure, comme le fait crûment l'éminent économiste, que *le puritanisme, c'est le judaïsme* [1].

C'est en partant des travaux de Max Weber, où ce dernier montrait que le développement capitaliste moderne était issu pour la plus grande partie des idées et des conceptions puritaines, ce qui n'est plus aujourd'hui contesté par personne, que Sombart eut l'idée de rechercher si ces idées et ces conceptions n'avaient pas été élaborées bien antérieurement par le judaïsme, si elles n'avaient pas leur origine dans la religion juive elle-même.

Il est utile d'insister sur le fait que notre civilisation moderne, tout entière subordonnée à des considérations économiques, quelle que soit la part qu'aient prise les Juifs personnellement à son élaboration, est due bien moins à leur influence directe qu'à celle, tout à fait prééminente, de l'idéal juif. Dans le conflit millénaire entre les *valeurs* juives et les *valeurs*, qu'on peut appeler gréco-latines, l'âge moderne, à dater de la Réforme, a vu triompher les premières. Du fait sans doute de leur adaptation plus parfaite à certaines conditions et à certaines circonstances matérielles, mais du fait aussi de la domination de certaines conceptions morales, religieuses ou métaphysiques. S'il est indéniable que les puissances économiques et matérielles réagissent puissamment sur « l'intellectuel » et « le moral », il serait faux de prétendre que ces puissances immatérielles ne puissent à leur tour réagir puissamment sur le domaine du « matériel » et de l'« économique ». On a fait, et

1. Sombart, *op. cit.*, ch. XI, VII, p. 292-295.

l'on fait aujourd'hui encore, un immense effort pour adapter plus étroitement l'intellectuel et le moral au matériel et à l'économique ; et pourtant l'effort inverse seul est susceptible de créer une civilisation digne de ce nom. Car c'est la matière qui doit être subordonnée à l'idée et à l'idéal, et non point l'idée et l'idéal à la matière.

Or l'idéologie juive et son succédané, l'idéologie puritaine, profondément engagées dans la matière et prêtes à se plier aux exigences de l'évolution économique, se sont toujours montrées incapables de donner naissance à ce qu'on peut appeler une grande civilisation. L'idéal judéo-puritain ne peut donner naissance qu'à une civilisation de financiers, de marchands et de « talmudistes » raisonneurs, quels que soient du reste les textes sur lesquels on ratiocine, que ce soient la Bible ou le Talmud, les œuvres de Ricardo, de Karl Marx ou de tel autre.

Mais, laissons là la suite de ces réflexions qui trouveront normalement leur place plus loin, et revenons un peu en arrière.

A la fin du moyen âge, les Juifs n'ont été, à proprement parler, ni les agents ni les pionniers de la révolution économique ; en Hollande [1], comme en Amérique, ils ne sont intervenus qu'après qu'elle était commencée ou accomplie. S'ils n'en ont pas été directement les auteurs, ils en ont du moins été les bénéficiaires, mais c'est bien l'idéal juif, retrouvé aux

1. Alors que le luthéranisme s'introduit aux Pays-Bas dès 1518, que l'anabaptisme s'y répand à partir de 1529 et que le grand soulèvement calviniste est de 1572, les premiers Juifs n'apparaissent en Hollande qu'en 1591. L'esprit juif qui pénètre la Réforme a travaillé pour les Juifs, il leur a préparé les voies.

sources antiques et relancé dans l'action par les Réformateurs, qui leur a ouvert les voies.

Parmi les pays qui allaient prendre la tête du mouvement économique moderne, la Hollande, refuge de l'anabaptisme et berceau du congrégationalisme, devait la première leur ouvrir ses portes ; puis le plus grand des puritains, Cromwell, allait s'instituer leur protecteur en Angleterre.

Nul homme au monde, parmi les non-juifs, n'a été plus imbu de judaïsme que Cromwell; nul peut-être n'a contribué davantage à la «judaïsation» de la civilisation moderne dans le monde entier. Cromwell, c'est le prophète, au sens hébraïque du mot, le prophète qui n'hésite pas à se mettre à la tête des mécontents et à diriger la révolution, puisant ses inspirations et ses justifications dans la Bible, et profondément convaincu qu'il est l'élu de Dieu, un instrument de la divine Providence [1]. « Seigneur, disait-il dans une prière, quoique je sois une pauvre et misérable créature, je suis en alliance avec toi par la grâce, et je puis, je dois venir à toi pour ton peuple. Tu as fait de moi, quoique très indigne, un humble instrument pour ton service... »

L'idéal politique de Cromwell, selon son apologiste Carlyle, c'était celui des pharisiens, celui de Calvin et de John Knox : la Théocratie. « La Théocratie dont John Knox pouvait rêver comme d'une pieuse imagination, cet homme pratique, qui s'était instruit par l'expérience dans tout le chaos d'une fort rude pratique, osa la considérer comme pouvant être réalisée [2].»

1. Cf. Guizot, *op. cit.*, p. 64.
2. Carlyle, *op. cit.*, p. 355.

Semblable à un Scribe, à un Pharisien, à un Talmudiste, le grand Protecteur prétend à trouver dans la Bible « des prédictions, des conseils pour le temps présent, des justifications positives de sa politique », il cherche toujours des textes sur quoi fonder ses actes, des textes pour couvrir ses déterminations. « Je crois vraiment que le Seigneur a dessein de délivrer son peuple de tout fardeau, et qu'il est près d'accomplir tout ce qui a été prédit au psaume 113. C'est ce psaume qui m'encourage. » Élu lui-même d'un Dieu, qui n'était autre, à tout prendre, que le Jahvé de l'Ancien Testament, le dieu des Juifs, Cromwell ne pouvait avoir que des sympathies pour le peuple élu, qui possédait, en outre, ce qui ne gâtait rien, d'incontestables qualités commerciales et de l'argent en abondance, ce qui n'est point inutile à un chef de parti.

L'historien Graëtz a consacré aux rapports qui existaient entre les Juifs et les Puritains quelques pages de sa grande histoire ; les travaux plus récents [1] n'ont fait que confirmer ses vues et ses conclusions en apportant de nouvelles précisions.

« C'était surtout en Angleterre qu'on professait un profond respect pour « le peuple de Dieu », principalement parmi ceux qui avaient toute action sur la direction des affaires de l'État. A côté des épiscopaux, des presbytériens et des catholiques, il s'était, en effet, formé dans ce pays un quatrième parti, qui avait inscrit sur son drapeau : liberté religieuse pour tous. Ce

1. Parmi ces travaux, on peut citer ceux de John. G. Dow (*Hebrew and Puritan*), de Lucien Wolff (*Manesseh ben Israëls, Manasseh ben Israëls, mission to Oliver Cromwell, Cromwal jewish intelligences*), et de Albert Hyamson (*History of. the Jews in England*, 1908).

parti énergique et intelligent, appelé les *Puritains*, arriva au pouvoir grâce au despotisme aveugle de Charles I[er] et à l'égoïsme du Long-Parlement [1]. Le chef de ce parti était Olivier Cromwell, qui conquit la liberté religieuse non seulement pour lui et les siens, mais aussi pour les autres. Cromwell et ses officiers étaient de vrais « soldats de Dieu » qui avaient tiré l'épée pour une cause juste et élevée, et qui rêvaient d'organiser un État fondé sur la religion et la morale. Comme autrefois les Macchabées, les guerriers puritains avaient « le glaive à la main et les louanges de Dieu dans la bouche ». Avant et après le combat, ils lisaient la Bible. C'est, en effet, dans l'Ancien Testament que ces vaillants soldats puisaient leur foi et leur énergie, c'est là qu'ils trouvaient des modèles qui les encourageaient à lutter contre un roi parjure, une aristocratie hypocrite et un clergé indigne : les Juges, délivrant le peuple du joug étranger ; Saül, David, Joab, chassant l'ennemi de leur pays ; Jéhu, exterminant une famille royale qui était idolâtre et débauchée. Dans chaque verset des livres de Josué, des Juges, de Samuel et des Rois, ils trouvaient des allusions à leur propre situation, chaque psaume répondait à leurs propres pensées. Cromwell se comparait à Gédéon qui, au début, n'obéit à la voix divine qu'en tremblant et qui dispersa ensuite vigoureusement les légions païennes.

« Ainsi familiarisés avec l'histoire, les prophètes et la poésie de l'Ancien Testament et pénétrés de l'esprit

1. Inutile de dire que je ne fais pas miennes les appréciations de Graëtz ; par exemple, en ce qui concerne l'esprit de tolérance (liberté religieuse? oui pour eux, non pour les autres) des Puritains, qui étaient exclusifs et intolérants comme d'authentiques Juifs.

de la Bible, les Puritains reportaient le respect que leur inspiraient les Livres saints sur le peuple qui en est le héros. Pour eux, c'était un vrai miracle que ce peuple, comblé de faveurs si extraordinaires et châtié avec une si rigoureuse sévérité, n'eût pas encore complètement disparu. Ils conçurent donc le désir de voir de leurs propres yeux cette antique race, de l'attirer dans la communauté de Dieu qu'ils voulaient créer en Angleterre. Ceux qui, dans l'armée de Cromwell ou le Parlement, rêvaient du prochain avènement du règne millénaire réservaient aux Juifs un rôle particulièrement brillant dans l'empire des saints. Prenant à la lettre certaines expressions des Prophètes, un prédicateur puritain, Nathanel Holmès (Homesius), exprima le désir de devenir le serviteur d'Israël et de servir ce peuple à genoux. La vie publique, comme les sermons, reçut en quelque sorte une empreinte israélite. Si les membres du Parlement avaient parlé hébreu, on aurait pu se croire en Judée. Un écrivain émit même le vœu de célébrer le samedi, et non pas le dimanche, comme jour de repos. D'autres formulèrent le souhait que l'Angleterre adoptât les lois politiques de la Thora [1]. »

C'est dans ce moment historique qu'on voit intervenir l'étrange figure d'un juif originaire du Portugal et rabbin à Amsterdam, du nom de Manassé ben Israël.

« Manassé ben Israël suivait avec émotion ce qui se passait en Angleterre, il y voyait l'annonce de l'arrivée prochaine du Messie et il déploya une activité fiévreuse pour hâter la réalisation de ses espérances. A sa pro-

1. Graëtz. *op. cit.*, V, p. 164-165.

fonde joie, un chrétien anglais, Edouard Nicolas, publia un plaidoyer chaleureux « en faveur de la noble nation juive et des enfants d'Israël ». Dans cet écrit, dédié au Long Parlement, les Juifs, qualifiés de peuple élu, étaient traités avec une bienveillance à laquelle ils n'étaient pas accoutumés. A la fin, l'auteur y déclarait qu'il n'avait pas composé ce mémoire à l'instigation des Juifs, mais par amour pour son pays. Selon lui, les maux amenés par les guerres civiles et religieuses étaient un châtiment divin, parce que les Anglais avaient persécuté les Juifs [1], ces favoris de Dieu ; on devait donc tenir compte de cet avertissement, traiter les Juifs avec bonté et les accueillir en Angleterre. Après avoir démontré par de nombreux versets bibliques la prédilection de Dieu pour Israël, il rappelait les paroles d'un prédicateur qui avait cité dans le Parlement ce passage des Psaumes : « Ne touchez pas à mes oints et ne maltraitez pas mes prophètes, » et qui avait affirmé que les nations étaient heureuses ou malheureuses selon qu'elles se montraient justes ou malveillantes à l'égard des Juifs. « Il est donc de notre devoir, continuait-il, de favoriser les Juifs, de les consoler, de nous faire pardonner le sang innocent répandu dans notre pays et de les unir à nous par des relations amicales [2]. »

Connaissant les dispositions si favorables de Cromwell et des Puritains à l'égard des Juifs, Manassé ben Israël se mit en campagne afin d'obtenir pour ses compatriotes l'autorisation officielle de venir se fixer en Angleterre, où il n'y avait à ce moment que

1. En 1290, par un décret d'Edouard Ier, 15.000 Juifs furent chassés d'Angleterre.
2. Graëtz, *op. cit.*, V, 165-166.

quelques négociants et financiers juifs qui avaient réussi à s'y glisser subrepticement, mais qui vivaient sous un masque chrétien ; ceux qu'on appelle les Crypto-Juifs, les Juifs cachés. Depuis les débuts de la révolution ces Crypto-Juifs s'étaient montrés pour Cromwell des amis empressés, des agents précieux, ingénieux et dévoués. « Fixés au bord de la Tamise, ils ont des amis, des parents, des espions, dans toutes les communautés juives du continent. Et puis il y a les colonies, ils sont partout... Par ces mille intelligences, c'est la diaspora tout entière au service de Cromwell. Et puis, il y a la puissance monétaire [1]. »

Dans ces conditions, Cromwell, qui avait besoin d'argent et qui estimait à sa juste valeur le précieux concours que lui apportaient les Juifs, ne pouvait rester sourd à l'appel de Manassé ben Israël ; il lui réserva donc un accueil favorable, mais se heurta à l'opposition du Parlement. Quand Cromwell eut dissous le Long Parlement pour s'emparer du pouvoir (avril 1653), Manassé revint à la charge.

« Le nouveau Parlement convoqué par Cromwell était composé de prédicateurs puritains, d'officiers imprégnés de l'esprit biblique, d'illuminés qui attendaient le règne millénaire du Messie, et tous professaient le plus grand respect pour les antiques institutions du judaïsme. Ainsi, ils proposèrent très sérieusement de composer le conseil d'État de soixante-dix membres, sur le modèle du Sanhédrin de Jérusalem, et le général Thomas Harrison, un anabaptiste, voulut faire adopter pour l'Angleterre les lois mosaïques.

1. L. Hennebicq, *Genèse de l'Impérialisme anglais*, Paris, 1913, p. 119.

Le Parlement accueillit donc avec la plus grande bienveillance la requête de Manassé ben Israël, à qui il envoya un passeport pour venir discuter la question du retour des Juifs en Angleterre [1]. »

Pour s'assurer le concours de l'opinion publique, Manassé fit imprimer et répandre une *Déclaration* où il développe des arguments qui peuvent se ramener à deux principaux à l'appui de sa requête. L'un, d'un caractère mystico-messianique, très adapté à l'esprit du temps; l'autre, d'un caractère essentiellement pratique: « Mon troisième motif est fondé sur le profit qui résultera pour la République, si elle daigne nous recevoir, car j'espère qu'il en résultera pour elle une grande bénédiction de Dieu et un commerce très abondant avec toutes les parties du monde, tant en exportation qu'en importation, sans que cela cause le moindre préjudice à la nation anglaise, mais au contraire pour son plus grand bénéfice. »

Les sentiments antisémites étaient si tenaces chez beaucoup d'Anglais, que la commission désignée pour examiner la requête du rabbin d'Amsterdam fit un rapport défavorable, malgré Cromwell qui finit par résoudre lui-même la question par une cotte mal taillée. Les Juifs furent autorisés en fait à venir s'établir en Angleterre, mais non en droit. La situation fut régularisée quelques années plus tard, lors de l'accession de Charles II au trône.

Quant à Manassé ben Israël, il était reparti pour la Hollande comblé d'honneurs et pensionné par Cromwell.

Après ce rapide exposé, il ne me paraît pas qu'on

1. Graëtz, *op. cit.*, V, p. 167, 168.

puisse contester l'étroite parenté, tant idéologique que pratique, tant directe qu'indirecte, qui lie l'un à l'autre le judaïsme et le puritanisme [1].

*
* *

Si énorme, si paradoxale que puisse paraître cette assertion, il n'en reste pas moins vrai que la plus grande création du génie judéo-puritain, ce sont les États-Unis d'Amérique.

S'il est inexact et exagéré de soutenir que ce sont les puritains qui ont les premiers peuplé et colonisé l'Amérique du Nord [2], il n'en reste pas moins indéniable qu'ils ont exercé sur l'organisation et la constitution du pays une influence absolument prépondérante, ils sont les authentiques créateurs de l'idéal américain.

Ce fut le puritain-anabaptiste John Smyth qui rédigea les principes de gouvernement ecclésiastique que les Pèlerins emportèrent avec eux sur le *Mayflower*, d'Amsterdam en Amérique, en 1620 [3].

Le fameux *covenant* du *Mayflower* est directement inspiré des idées de Smyth ; il représente un acte essentiellement puritain, de ces Puritains qui, comme on l'a dit, avaient « l'esprit façonné par la théocratie démocratique de l'Ancien Testament, les mœurs façonnées par

1. Comme je l'ai indiqué (ch. 1, p. 44 et suiv.) l'esprit judéo-puritain tel qu'il se manifeste chez Lloyd George ou chez Wilson a sérieusement influé sur la rédaction du traité de paix, où l'on en retrouve partout la marque.

2. Cf. E. Bourgeois, *Manuel historique de Politique étrangère*, 5e édit., Paris, 1911, t. I, p. 292.

3. F. Palmer, *loc. cit.*, p. 801-802.

la république démocratique de leurs Églises [1] ». Ces Puritains de la Nouvelle-Angleterre n'étaient ni moins « bibliques » ni moins judaïsants que ceux de la Vieille-Angleterre, tout au contraire, les émigrants se recrutaient parmi les purs d'entre les purs, parmi les plus fanatiques et les plus radicaux ; et, comme un pays vierge s'ouvrait devant eux, ils purent passer à des essais de réalisation de leurs idées et de leurs théories. Bien qu'ils fussent nominalement sujets du roi d'Angleterre, les Pèlerins, les colons du Nouveau Monde, considérant qu'ils ne relevaient que de Dieu seuls se donnèrent librement des lois nouvelles.

« Rien de plus singulier et de plus instructif, écrit Tocqueville, que la législation de cette époque ; c'est là surtout que se trouve le mot de la grande énigme sociale que les États-Unis présentent au monde de nos jours. Parmi ces monuments, nous distinguerons particulièrement, comme l'un des plus caractéristiques, le code de lois que le petit État de Connecticut se donna en 1650. Les législateurs du Connecticut s'occupent d'abord des lois pénales ; et pour les composer, ils conçoivent l'idée étrange de puiser dans les textes sacrés : « Quiconque adorera un autre Dieu que le Seigneur, disent-ils en commençant, sera mis à mort. » Suivent dix ou douze dispositions de même nature, empruntées *textuellement* au Deutéronome, à l'Exode et au Lévitique [2]. »

Si les émigrants puritains s'étaient fait des âmes de Juifs, s'ils modelaient leurs institutions sur celles des

1. E. Doumergue, in *Etudes sur la Réforme*, p. 817.
2. Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, 13e édit, t. I, p. 45 ; cf. aussi E. Doumergue, *loc. cit.*, p. 829-830.

anciens Juifs, cette Terre promise que constituaient les États nouveaux offrait un terrain particulièrement favorable à l'action des Juifs proprement dits, qui ne tardèrent pas à y affluer.

Comme l'affirme Sombart, en apportant d'irrécusables preuves à l'appui de son dire, « l'Amérique, dans toutes ses parties, est une *Judée* [1] ». Au moment où il entreprend l'étude « de l'influence des Juifs sur le développement de l'économie nationale de l'Amérique du Nord », l'éminent économiste ajoute : « ce qui signifie, pour le dire immédiatement de façon explicite, sur la formation des Etats-Unis d'Amérique [2]. » Le rôle des Juifs et celui des Puritains est souvent si étroitement lié, si parfaitement semblable, qu'aucune distinction n'est possible. A quelques nuances près, c'est le même idéal religieux qui les anime, c'est une même conception du monde, de la vie et des intérêts économiques qui les inspire et les dirige. Comme l'a dit le président Roosevelt, lors des fêtes du 250e anniversaire de l'arrivée des Juifs aux États-Unis, « les Juifs ont participé à la construction de ce pays [3] ».

Il n'est pas douteux que, grâce à l'affinité intime du puritanisme et du judaïsme, les Juifs n'aient joué un rôle d'une importance capitale, dans l'histoire des États-Unis, et pourtant il ne manquerait pas de distinctions à faire [4]...

1. Sombart, *op. cit.*, p. 31.
2. *Ibid.*, p. 38 ; cf. aussi p. 38 et suivantes.
3. Cité par Sombart, *op. cit.*, p. 39. Voir aussi (*ibid.*) dans le même sens la citation empruntée à un discours du président Cleveland.
4. A l'heure actuelle précisément les États-Unis semblent emportés par un mouvement de réaction nationaliste qui, s'il déploie ses conséquences, ira très certainement à l'encontre de certaines des tendances judéo-puritaines.

Sous l'influence des conceptions et de l'esprit judéo-puritains, les États-Unis sont devenus, de nos jours, la plus formidable puissance économique qui soit au monde, ils s'offrent à nos yeux comme l'incarnation vivante de la plus grande civilisation *matérielle* qui se soit jamais vue sur la terre. Et cette civilisation est l'aboutissement logique des lointains principes historiques qui sont à son origine, elle est ce qu'elle devait être et tout ce qu'elle pouvait être. Cela peut-il nous satisfaire pleinement? Taine notait, à propos des Puritains d'Amérique : « Ils poussent jusqu'au bout de ce grand esprit religieux et stoïque avec ses faiblesses et ses forces, avec ses vices et ses vertus. Leur volonté tendue par une foi fervente, *tout employée à la vie politique et pratique*, invente l'émigration, supporte l'exil, repousse les Indiens, fertilise le désert, érige la morale, rigide en loi civile, institue et arme l'Église, *et sur la Bible fonde l'État.* » Et Taine ajoute :

« Ce n'est pas d'une pareille conception de la vie qu'une littérature peut sortir. L'idée du beau y manque, et qu'est-ce qu'une littérature sans l'idée du beau? (On peut étendre ces considérations à tous les arts et à toutes les disciplines ; ce sont *deux mondes* qui sont en présence.) L'expression naturelle des mouvements du cœur y est proscrite, et qu'est-ce qu'une littérature sans l'expression naturelle des mouvements du cœur? Ils ont aboli comme impies le libre drame et la riche poésie que la Renaissance avait portés jusqu'à eux. Ils rejettent comme profanes le style orné et l'ample éloquence que l'imitation de l'antiquité et de l'Italie avait établis autour d'eux. Ils se défient de la raison et sont incapables de philosophie. Ils ignorent les divines langueurs de l'Imitation et les tendresses

touchantes de l'Évangile. On ne trouve dans leur caractère que virilité, dans leur conduite qu'austérité, dans leur esprit qu'exactitude. On ne voit parmi eux que des théologiens échauffés, des controversistes minutieux, des hommes d'action énergiques, des cerveaux bornés et patients, tous préoccupés de preuves positives et d'œuvres effectives, dépourvus d'idées générales et de goûts délicats, appesantis sur les textes, raisonneurs secs et obstinés qui tourmentent l'Écriture pour en extraire une forme de gouvernement ou un code de doctrine. (C'est exactement l'esprit talmudiste.) Rien de plus étroit et de plus laid que ces recherches et ces disputes [1]. »

Dans ses grands traits cette page de profonde psychologie garde toute sa signification pour notre temps. L'esprit judéo-puritain, fidèle à ses origines, est resté semblable à lui-même, mais son influence s'est étendue sur le monde.

A un point de vue élevé, c'est à juste titre qu'on peut parler d'une judaïsation des sociétés contemporaines et de la culture moderne. Nous sommes dominés par les principes éthico-économiques issus du judaïsme, et l'esprit de révolte qui travaille le monde l'inclinerait encore à s'enfoncer plus avant dans cette voie.

Car c'est au nom d'un idéal éthico-économique renforcé que le socialisme et la révolution mènent leurs batailles.

A-t-on le droit, sans encourir la ridicule accusation de pousser aux « pogroms », de signaler en tentant de la combattre cette prépondérance des *valeurs*

1. Taine, *op. cit.*, I, p. 380-381.

juives, dont les Juifs exclusifs ou révoltés sont les défenseurs fervents et les gardiens vigilants ?

A-t-on le droit de se dresser contre un idéal qu'on réprouve ?

Je le crois.

La civilisation moderne avec ses tendances dominantes me paraît inacceptable, non point tant à cause de ses imperfections et de ses tares, qu'à cause de ses perfections et de ses aspirations même.

Sans chercher à approfondir davantage pour l'instant, je me rallierai à ce qu'écrivait un jour Renan, dans une belle page de son étude sur le réformateur religieux Channing, si proche parent des puritains :

« L'homme n'est pas ici-bas seulement pour être heureux ; il n'y est même pas pour être simplement honnête : il y est pour réaliser de grandes choses par la société, pour arriver à la noblesse (à la sainteté, comme disait le christianisme) et dépasser la vulgarité où se traîne l'existence de presque tous les individus. Le moindre inconvénient du monde de Channing serait qu'on y mourrait d'ennui ; le génie y serait inutile, le grand art impossible. L'Écosse puritaine, au XVIIe siècle, nous représente à peu près le rêve des unitaires, une espèce d'idéal à la manière d'Israël, où tout le monde connaissait la Bible, raisonnait sa foi, discutait des affaires publiques, où l'ivresse était inconnue, où l'on n'entendait pas un seul jurement. Mais de quel don si précieux l'Écosse du XVIIe siècle a-t-elle enrichi le monde ? Dieu n'eût-il pas été mieux adoré si, au risque de quelques paroles dissonantes, plus de grandes et belles choses s'y fussent produites ? L'Italie, au contraire, est certainement le pays où l'idéal de Channing a été le moins réalisé :

au xve et au xvie siècle, païenne, sans morale, livrée à tous les emportements de la passion et du génie ; puis abattue, superstitieuse, sans ressort ; dans le présent sombre, irritée, privée de sagesse. Et pourtant, s'il fallait voir s'abîmer l'Italie avec son passé ou l'Amérique avec son avenir, laquelle laisserait le plus grand vide au cœur de l'humanité ? Qu'est-ce que l'Amérique tout entière auprès d'un rayon de cette gloire infinie dont brille en Italie une ville de second ordre, Florence, Pise, Sienne, Perugia ? Avant de tenir dans l'échelle de la grandeur humaine un rang comparable à ces villes-là, New-York et Boston ont bien à faire, et je doute que ce soit par les sociétés légumistes et la propagation de la pure doctrine unitaire qu'elles arrivent à s'en approcher [1]. »

Les *valeurs* juives et les *valeurs* gréco-romaines coexistent dans le monde contemporain, elles s'opposent les unes aux autres et se combattent, elles ne se mêlent pas ; pour l'instant ce sont les premières qui dominent nettement l'évolution des sociétés.

Tandis que la Renaissance se fondait sur les traditions gréco-romaines, la Réforme remontait aux traditions judaïques qu'elle a fait triompher. Mais l'histoire est mouvante et les destinées sont changeantes ; triomphant aujourd'hui avec sa conception toute matérielle, toute économique du monde, avec sa morale utilitaire et ses conceptions humanitaires, l'idéal judéo-puritain n'est point assuré du lendemain.

Une autre civilisation reste possible.

1. Renan, *Études d'Histoire religieuse*, 5e édit., Paris, 1862, p. 393-394.

CHAPITRE V

LES SOLUTIONS DU PROBLÈME JUIF : NATIONALISME OU ASSIMILATION

Vieux mystère insoluble qui semble défier l'histoire, le problème juif demeure aujourd'hui encore l'un des plus graves qui se pose au monde contemporain. Comme je l'ai montré en commençant, il n'est presque pas de pays où, avec des acuités diverses, la question juive ne soit un objet d'angoissante préoccupation au point de vue intérieur; c'est de plus un des grands problèmes actuels de la politique internationale.

La renaissance générale de l'antisémitisme dans les temps que nous vivons est un phénomène dont il serait aussi sot que vain de vouloir nier la réalité et la gravité.

J'ai cherché précédemment à déterminer les causes actuelles du mouvement antisémite, puis à montrer ses principales sources historiques. L'attitude que prennent quantité de Juifs et qui consiste à attribuer le phénomène séculaire de l'antisémitisme uniquement aux sentiments les plus bas et à la plus crasse ignorance est absolument insoutenable. Il est parfaitement enfantin de vouloir perpétuellement opposer le bon mouton juif, tout bêlant et confit en dévote douceur, au méchant loup non-juif, altéré de

sang et hurlant de jalousie féroce. Il faudrait vraiment qu'on renonçât à cette philosophie de l'histoire pour images d'Épinal de même qu'au procédé qui consiste à qualifier tout uniment de *pogromistes* ceux qui se risquent à traiter du problème juif dans un esprit qui n'est pas celui de l'apologie délirante.

Quant à moi, je signerais, des deux mains, selon l'expression consacrée, ces lignes qu'écrivait Bernard Lazare dans la préface de son ouvrage sur l'*Antisémitisme* :

« Je n'approuve pas l'antisémitisme, c'est une conception étroite, médiocre et incomplète, mais j'ai tenté de l'expliquer. Il n'était pas né sans cause, j'ai cherché ces causes. Ai-je réussi à les déterminer, c'est à ceux qui liront ces pages d'en décider.

« Il m'a semblé qu'une opinion aussi universelle que l'antisémitisme, ayant fleuri dans tous les lieux et dans tous les temps, avant l'ère chrétienne et après, à Alexandrie, à Rome et à Antioche, en Arabie et en Perse, dans l'Europe du moyen âge et dans l'Europe moderne, en un mot dans toutes les parties du monde où il y a eu et où il y a des Juifs, il m'a semblé qu'une telle opinion ne pouvait être le résultat d'une fantaisie et d'un caprice perpétuel, et qu'il devait y avoir à son éclosion des raisons profondes et sérieuses [1]. »

Puisque je cite Bernard Lazare, on me permettra de continuer un instant, en rapportant encore ces lignes que liront avec profit un certain nombre de ses coreligionnaires, qui s'entêtent à réciter invariablement la parabole du bon mouton et du méchant loup.

« Si cette hostilité, cette répugnance même, ne

1. Bernard Lazare, *l'Antisémitisme*, Paris, 1894, préface, p. VI.

s'étaient exercées vis-à-vis des Juifs qu'en un temps et en un pays, il serait facile de démêler les causes restreintes de ces colères ; mais cette race a été, au contraire, en butte à la haine de tous les peuples au milieu desquels elle s'est établie. Il faut donc, puisque les ennemis des Juifs appartenaient aux races les plus diverses, qu'ils vivaient dans des contrées fort éloignées les unes des autres, qu'ils étaient régis par des lois différentes, gouvernés par des principes opposés, qu'ils n'avaient ni les mêmes mœurs ni les mêmes coutumes, qu'ils étaient animés d'esprits dissemblables ne leur permettant pas de juger également de toutes choses, il faut donc que les causes générales de l'antisémitisme aient toujours résidé en Israël même et non chez ceux qui le combattirent [1]. »

J'ai tenté de classer les éléments distinctifs du judaïsme, ceux par lesquels il s'oppose perpétuellement à toute l'humanité non-juive sous deux chefs : l'exclusivisme et l'esprit de révolte qui se commandent mutuellement et découlent logiquement l'un de l'autre ; je n'y reviendrai pas.

J'ai indiqué aussi l'opposition foncière qui existait entre la conception hellénique et la conception judaïque du monde, et je n'ai pas caché que mes sympathies les plus profondes me portaient vers la première, qui me paraît en tous points supérieure ; mais ceci est question de sentiment, d'opinion et d'idéal.

On peut soutenir qu'au point de vue idéologique,

1. *Op. cit.*, p. 2, l'auteur ajoute : « Ceci n'est pas pour affirmer que les persécuteurs des Israélites eurent toujours le droit de leur côté, ni qu'ils ne se livrèrent pas à tous les excès que comportent les haines vives, mais pour poser en principe que les Juifs causèrent — en partie du moins — leurs maux. »

toute l'histoire depuis deux mille ans est dominée par la lutte de ces deux conceptions qui tour à tour s'affrontent et se mêlent, s'empoignent corps à corps ou rusent l'une contre l'autre, dans une guerre éternelle et sans merci pour la domination. Il me paraît incontestable qu'aujourd'hui, en dehors même des Juifs, qui en sont les « mainteneurs » attentifs, la conception judaïque a pris le dessus sur sa rivale.

Mais ce sont là questions philosophiques, et le problème juif se pose toujours à nous et réclame impérieusement une solution, dans le domaine pratique, au point de vue social et politique.

*
* *

Des solutions innombrables ont été proposées qui vont de l'assimilation totale à la séparation complète en passant par une infinité de degrés et de nuances.

Pendant longtemps l'assimilation totale a été envisagée sous l'angle d'une conversion générale de tous les Juifs à la religion chrétienne, au temps où il existait une chrétienté une et indivisible qui dominait les nations. Cette conversion générale ne s'est jamais produite ; il y a eu des cas isolés, parfois, sous la pression de certaines nécessités, des groupes entiers se sont convertis, mais non sans restriction et sans espoir de retour, non sans regrets et sans nostalgie. Quand la contrainte cessait, on retournait à la religion des ancêtres, comme c'est constamment le cas pour les Marranes d'Espagne et de Portugal, qui redevenaient Juifs en émigrant, qui de fait étaient toujours restés Juifs secrètement. L'assimilation totale par la

conversion au christianisme a dès longtemps et complètement échoué. Sans doute est-il juste d'ajouter qu'en tous temps, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, un certain nombre d'individus, convertis par conviction profonde, sont devenus chrétiens et se sont si bien assimilés qu'au cours des générations ils se sont noyés dans les masses humaines ambiantes au point de s'y confondre et d'y disparaître absolument. Mais ce ne sont là que de très rares exceptions.

Lorsque le mouvement de la Réforme eut disloqué l'unité religieuse de l'Europe, on vit triompher en matière de religion les principes qui se résument dans le fameux adage du Traité de Westphalie *cujus regio ejus religio*, d'après lequel les habitants d'un pays sont tenus d'embrasser la religion du prince, la religion de l'État. L'illustre philosophe juif Spinoza a soutenu dans son *Traité Théologico-Politique* le bien-fondé de cette manière de voir :

« Comme c'est l'office du souverain seul de déterminer ce qu'exigent le salut de tout le peuple et la sécurité de l'État, et de commander ce qu'il a jugé nécessaire, c'est par conséquent aussi l'office du souverain de déterminer à quelles obligations pieuses chacun est tenu à l'égard du prochain, c'est-à-dire suivant quelle règle chacun est tenu d'obéir à Dieu. Par là nous connaissons clairement d'abord en quel sens le souverain est l'interprète de la Religion ; en second lieu que personne ne peut obéir à Dieu droitement s'il ne règle la pratique obligatoire de la piété sur l'utilité publique et si, en conséquence, il n'obéit à tous les décrets du souverain [1]. »

1. Spinoza, *Traité Théologico-Politique* (trad. Appuhn), ch. xix, p. 366. Spinoza ajoute encore un peu loin, p. 372 : « Que nous ayons donc

Il y avait là l'indication d'une voie ouverte à l'assimilation, c'est-à-dire à la dénationalisation des Juifs ; inutile d'ajouter qu'ils se refusèrent énergiquement à y entrer, et qu'après tout Spinoza fut excommunié par la Synagogue. Tant que ce principe prévalut dans le monde, les Juifs vécurent en marge de la société ; ce n'est que lorsqu'il fut devenu caduc, après la Révolution française, qu'on les vit entrer dans la société comme citoyens ou comme sujets, professant une religion particulière.

Néanmoins, et ici encore jusqu'à nos jours, il est des Juifs qui, dégagés de toutes croyances religieuses et rompant tous les liens de solidarité ethnique traditionnelle et ancestrale, deviennent purement et simplement des patriotes dans les pays dont ils sont citoyens, persuadés, selon les paroles de Spinoza, que « la piété envers la Patrie est la plus haute sorte de piété qu'un homme puisse montrer ». Dans ce cas aussi l'assimilation est complète, mais ici aussi nous sommes dans le domaine de l'exception.

Il est une catégorie très nombreuse de Juifs, surtout dans les pays de l'Europe occidentale et en Amérique, qui se considèrent comme de fidèles et loyaux citoyens des divers pays dont ils sont les ressortissants, et qui ne se distinguent des autres que par la pratique d'un culte différent. Sous un régime de liberté

égard à la vérité ou à la sécurité de l'État, ou enfin à l'intérêt de la Religion, nous sommes obligés d'admettre que le droit même divin, c'est-à-dire relatif aux choses sacrées, dépend absolument du décret du souverain et qu'il en est l'interprète et le défenseur. D'où suit que les vrais ministres de la parole de Dieu sont ceux qui enseignent la piété en reconnaissant l'autorité du souverain et en se conformant au décret par lequel il l'a réglée sur l'utilité publique. »

de pensée il en est du Juif comme du catholique, du protestant ou de l'incroyant, chacun est libre de croire ou de ne pas croire ce qui lui plaît, de pratiquer la religion de son choix ou de n'en pratiquer aucune. Mais le judaïsme, qui détient cette puissance extraordinaire qui a maintenu l'intégrité d'un peuple dispersé sur toute la surface de la terre, en dépit des plus rudes tempêtes et des plus terribles catastrophes, pendant près de deux mille ans, n'est pas une religion comme les autres.

Dans le judaïsme, et c'est ce qui fait son originalité unique comme je me suis efforcé de le démontrer dans le chapitre sur *l'Exclusivisme juif*, la nation et la religion ne sont qu'une seule et même chose, il est impossible de les concevoir séparément. Il n'y a pas plus de judaïsme sans peuple juif qu'il n'existe de peuple juif sans judaïsme. Le judaïsme dans son existence plus de deux fois millénaire n'a jamais été seulement une religion, il a été surtout et avant tout une patrie. Comme l'écrit Bernard Lazare :

« Le Juif a été pétri par les lois politiques des nations et par la religion, religion puissante et terrible, comme toutes les religions rituelles qui remplacent la métaphysique par une somme législative. Ces lois et cette religion ont été toujours les mêmes pour le Juif, en tous lieux et en tous temps, elles ont été pour lui des constantes intérieures [1]. »

Les fondateurs du judaïsme ont créé une tradition rigide, étroite, minutieuse et chicanière, mais cette tradition à son tour a créé et maintenu dans son intégrité morale le peuple juif de la dispersion. Tandis

1. Bernard Lazare, *op. cit.*, p. 399.

que M. Théodore Reinach — que je choisis ici comme un représentant particulièrement qualifié d'une tendance qui a beaucoup de partisans parmi ceux des Juifs qu'on appelle les « assimilateurs » — croit à la possibilité d'une discrimination dans le judaïsme, entre la religion et la nationalité, et considère qu'il y a pour Israël affranchi « une véritable nécessité, en même temps qu'un devoir, de concilier la fidélité à sa tradition religieuse — son honneur devant l'histoire — avec l'assimilation morale et extérieure la plus complète à ses concitoyens d'autres cultes »[1], Bernard Lazare, représentant d'une autre tendance, soutient qu'il n'y aura d'assimilation réelle et totale que lorsque la religion juive elle-même aura disparu. Ceci du reste peut sembler juste, car la religion juive résume en elle toutes les traditions nationales des Juifs ; elle est avant tout l'incarnation du passé historique de la nation.

Prétendre dans le judaïsme séparer radicalement les idées de religion et de nationalité, c'est proprement vouloir créer une nouvelle religion universelle.

La position des assimilateurs religieux me paraît absolument intenable, car la séparation dans le ju-

1. Théodore Reinach, *Textes relatifs*, etc... Préface, p. 10. Dans l'article *Judæi du Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg-Saglio-Pottier, M. Théodore Reinach écrit : « En réalité, si le judaïsme a vécu dans un état d'antagonisme continuel avec les champions de l'hellénisme exclusif, comme du « romanisme » de vieille roche, il a rencontré dans la foule comme dans l'élite *dégagée des préjugés nationaux* de nombreuses sympathies ; il en aurait rencontré davantage s'il avait su lui-même se dégager plus complètement de l'esprit étroitement éthnique, sacrifier au principal (l'enseignement religieux et moral) l'accessoire (les pratiques multiples et gênantes), achever en temps utile cette transformation d'une nation en une religion qui est à la fois le programme de son histoire et le problème de ses destinées. »

daïsme de ce qui est religieux et de ce qui est national est purement artificielle et contraire à l'essence et au génie même du judaïsme.

Il faut ajouter, en outre, que de l'avis des auteurs juifs unanimes cette révolution du judaïsme qui consisterait en la « transformation d'une nation en religion » non seulement est loin d'être accomplie, mais qu'elle n'est pour ainsi dire même pas commencée.

« Aujourd'hui encore, écrit M. Salomon Reinach, la plupart des onze millions d'Israélites sont, à cet égard, plus arriérés que les chrétiens parce qu'ils observent avec rigueur le sabbat et d'absurdes interdictions alimentaires. La religion juive n'est vraiment peu gênante que pour ceux qui se réclament d'elle sans la pratiquer. L'émancipation intérieure du judaïsme sera pour lui le plus pressant des devoirs dès que son émancipation politique et sociale, encore imparfaite, aura été complétée par l'opinion et les lois [1] .»

En général, les assimilateurs subordonnent l'assimilation totale de leurs coreligionnaires à des conditions extérieures indépendantes des Juifs eux-mêmes, ils réclament la modification des lois et des mœurs, la transformation de l'opinion, quand ce n'est pas une subversion totale de la société.

Dans ce dernier cas, c'est l'esprit de révolte qui prend le pas sur l'exclusivisme.

*
* *

1. S. Reinach, *Orpheus*, p. 303. — On se demande, en se plaçant dans l'hypothèse de l'auteur, pourquoi l'émancipation politique et sociale, c'est-à-dire l'effort qu'on demande aux non-juifs, doit nécessairement précéder l'émancipation intérieure du judaïsme, c'est-à-dire l'effort qu'on demande aux Juifs. Il peut paraître que le contraire serait plus logique.

Bruno Bauer avait publié, en 1843, une brochure intitulée *la Question Juive* et un article *Sur la faculté des Juifs et des Chrétiens d'aujourd'hui de devenir libres*. Karl Marx en publia, dans les *Annales franco-allemandes*, une critique où il expose son point de vue sur le problème juif.[1]. Nous ne saurions entrer ici dans le détail de son argumentation tout encombrée de ce langage hégélien qu'il affectionnait.

Le point capital est celui-ci : Karl Marx, selon son habitude, transporte le débat sur le terrain économique. « Ne cherchons pas, dit-il, le mystère du Juif dans sa religion, mais cherchons le mystère de sa religion dans le Juif réel. » Or, pour lui, contre toute vraisemblance, le Juif réel, c'est uniquement le Juif capitaliste, le Juif trafiquant ; le judaïsme pratique et réel, c'est le trafic et l'argent. S'étant ainsi débarrassé en un tour de main de ce nationalisme religieux, qui est à la base du judaïsme et qui constitue l'essentiel de sa puissance dans l'histoire, réduisant le Juif à n'être plus qu'une personne économique, Karl Marx conclut que la cause de l'émancipation des Juifs se confond avec celle de l'émancipation de l'humanité tout entière, qui doit se produire, comme chacun sait, par la chute du régime capitaliste et la révolution sociale.

Pour la facilité de sa démonstration, Karl Marx ne considère comme Juif véritable que le Juif riche, le

1. Ewerbeck, dans son ouvrage intitulé : *Qu'est-ce que la Bible ?* Paris, 1850, donne la traduction des principaux passages de la première partie de l'article de Karl Marx concernant la brochure de Bruno Bauer intitulée *la Question Juive*, et la traduction intégrale de la seconde partie de l'article de Marx, celle concernant l'article de B. Bauer intitulé *Sur la faculté des Juifs et des Chrétiens de devenir libres*. C'est aux extraits et à la traduction d'Ewerbeck que je me réfère ici (p. 628-660).

Juif capitaliste ; c'est-à-dire une infime minorité parmi les Israélites répandus sur toute la surface de la terre.

« Eh bien, s'émanciper du trafic et de l'argent, c'est-à-dire du judaïsme pratique et réel, serait donc la grande émancipation si nécessaire à notre époque. Une organisation de la société, qui effacerait les suppositions, les bases du trafic et par conséquent le trafic lui-même, rendrait le Juif impossible ; sa conscience religieuse de Juif disparaîtrait comme un léger brouillard dans la véritable atmosphère vitale de la société. D'un autre côté, si le Juif reconnaît comme nulle et détruite cette essence *pratique* juive (égoïsme-trafic-argent), alors le Juif s'élève tout à coup de son marais actuel, alors le Juif travaille au service de l'idée émancipatrice universelle, alors le juif se tourne en vaillant lutteur contre l'expression extrême de l'aliénation humaine...

« L'émancipation juive, dans sa signification extrême, c'est l'émancipation de l'humanité des liens que le judaïsme lui impose. »

Toute la critique que fait Karl Marx du capitalisme juif, tout ce qu'il dit des influences juives qui ont agi d'une manière si importante sur la civilisation économique du monde moderne, est extrêmement pénétrant et juste. Mais le judaïsme économique n'est point, à beaucoup près, tout le judaïsme, il ne suffit en aucune manière à expliquer la question juive, et bien moins encore à la résoudre.

Comme j'ai cherché à le montrer plus haut, l'esprit de révolte et le messianisme social, dont l'œuvre tout entière d'un Karl Marx est animée, sont des éléments purement judaïques dans leur essence et dans leur origine, et l'auteur du *Capital* tonnant contre l'ini-

quité de l'ordre établi et rêvant à l'âge d'or et aux temps messianiques est un authentique descendant des Prophètes et des Psalmistes, qui sont les ancêtres et les créateurs du judaïsme.

En un mot, selon Karl Marx, l'assimilation des Juifs, qui doit apporter la solution du problème juif, est conditionnelle ; elle est subordonnée à la révolution sociale. La conclusion pratique qui découle de ce point de vue, c'est que le *bon Juif*, celui qu'on appelait *le Pauvre* dans la Bible et qu'on appelle *le Prolétaire* dans la religion nouvelle qu'est le socialisme « scientifique », doit œuvrer de toutes ses forces pour provoquer l'avènement des Temps Nouveaux.

La plupart des Juifs, qu'on rencontre si nombreux dans les sphères dirigeantes du socialisme international, sont des assimilateurs au sens marxiste, tel que nous venons de le définir ; leur patrie, c'est la Révolution, l'Avenir, l'Utopie.

Ceux-là, en définitive, cherchent moins à s'assimiler au monde tel qu'il existe, qu'à assimiler le monde.

*
* *

La solution du problème juif par l'assimilation apparaît, dès l'abord, toute hérissée de difficultés et de contradictions, elle ne peut se prévaloir que de quelques exemples et de quelques résultats *tout à fait exceptionnels* ; et ici plus que jamais l'exception confirme la règle générale qui est que les Juifs pris dans leur ensemble ne s'assimilent pas ; ou, ce qui revient au même, qu'ils ne pourront s'assimiler réellement que moyennant des changements plus ou moins impor-

tants qu'il faudrait apporter au régime politique et à l'organisation sociale des pays où ils vivent.

Et puis, une question préjudicielle fort importante se pose : tous les Juifs, ou du moins la majorité d'entre eux, désirent-ils s'assimiler ?

A cette question on peut répondre sans hésiter : non. L'assimilation, même conditionnelle, n'est un idéal que pour une infime minorité d'entre les Juifs.

Tandis que les assimilateurs considèrent les Juifs conservateurs et pieux comme des êtres arriérés et ignorants, ces derniers les regardent à leur tour comme des antipatriotes.

Écoutons plutôt comment s'exprime un savant talmudiste comme le Dr Jacob Fromer :

« Les Juifs modernes, dont le prototype fut Moïse Mendelssohn, ont rompu avec la tradition de leurs pères et ont franchement déclaré qu'ils désirent rester d'une manière permanente au milieu des gentils et être absorbés par la civilisation des gentils. Forts de cette déclaration, ils ont demandé et obtenu l'égalité des droits. Mais au lieu de constater simplement que certains traits, usages et manières de voir restaient attachés aux Juifs et persistaient pendant des générations, les écrivains juifs modernes se sont systématiquement efforcés d'obscurcir la vérité et de rendre plus ténébreuses encore et plus difficiles les voies qui conduisent à la connaissance de la juiverie. Ils ont déclaré que le talmudisme — l'organe central dans lequel la sève de la juiverie a coulé depuis les temps bibliques, l'organe qui a nourri toute la juiverie, la moderne non moins que l'orthodoxe, et qui a réalisé le miracle sans précédent de conserver au cours des siècles l'intégrité mentale et physique à un peuple

déraciné — était une excroissance que de fâcheuses circonstances avaient fait pousser sur le corps de la juiverie. Ils ont minutieusement démontré que les Juifs qui sont restés fidèles à la tradition, c'est-à-dire une écrasante majorité de la nation, représentent la dégénérescence du type et que le ghetto, qui est la séparation nécessaire pour le maintien du type, le ghetto, où les juifs ont toujours vécu depuis leur entrée dans l'histoire, dans la terre de Goshen et dans la terre de Canaan, à Alexandrie, à Rome, en Espagne, en Portugal et ailleurs, est une invention des peuples au milieu desquels ils ont résidé ; et que le martyre juif, l'inévitable conséquence de la séparation volontaire, a en tous temps et en tous lieux été dû à la brutalité des gentils. Finalement ces modernes historiens juifs ont retiré le nom de la juiverie de la liste des nations et ont représenté celle-ci comme un groupe d'êtres humains sans autre lien entre eux que celui d'une dénomination religieuse. Cela a été proclamé au nom de la Science, de la Vérité et de la stricte « objectivité [1] ».

Une étude un peu attentive de l'histoire des Juifs et de ce qu'on pourrait appeler la philosophie du judaïsme, permet d'affirmer que le Dr Fromer a raison contre les assimilateurs qui se sont évertués à tromper les gentils, parfois en se leurrant eux-mêmes. Une assimilation véritable n'est possible et n'est réelle que dans certains cas individuels tout à fait exceptionnels. Par la puissance de traditions millénaires dont leur exclusivisme religieux a été l'indéfectible gardien, les Juifs

1. Cité par H. W. Steed, *la Monarchie des Habsbourg*, trad. franç., p. 251-252.

sont restés ce qu'ils ont toujours été : une nation. Comme cette nation est la plus jalousement traditionaliste et la plus conservatrice qui ait jamais été, elle a réussi à se maintenir malgré les circonstances contraires, en dépit de la dispersion et des persécutions, donnant au monde un exemple d'une valeur unique de la force que représentent des traditions suivies et respectées.

L'exclusivisme des Juifs est l'expression de leur patriotisme ombrageux ; l'esprit de révolte qui les anime et qui travaille à la dissolution des sociétés qui nécessairement les oppriment est à la fois une arme de défense, au service de l'intégrité du patrimoine des traditions nationales et religieuses, et une arme d'offense au service du messianisme qui, sous toutes ses formes, est l'expression de l'impérialisme judaïque.

Il est absolument impossible qu'aucune nation non juive assimile jamais ni l'exclusivisme ni l'esprit de révolte qui sont inhérents au judaïsme.

Dès lors que l'on admet que l'assimilation, sous toutes les formes qu'elle a pu revêtir, — et en dehors de cas exceptionnels — est une solution impossible du problème juif, il n'en reste plus qu'une seule autre à examiner : le sionisme.

On a contre cette solution des préventions qui, dans certaines limites, comme je le montrerai tout à l'heure, sont justifiées, mais par ailleurs elle présente bien des côtés séduisants, tant pour les Juifs que pour les non-Juifs.

Considérée théoriquement et dans sa pureté, l'idée sioniste me paraît seule susceptible de fournir, non seulement une solution acceptable, mais une solution équitable et satisfaisante du problème juif.

*
* *

Je ne tenterai pas de faire ici, même rapidement, l'histoire du mouvement sioniste, ni celle de ses origines, ni celle de Théodore Herzl, son vrai fondateur, il existe sur ces questions de bons ouvrages auxquels je ne puis que renvoyer ceux qui désireraient plus de détails [1].

Le programme du sionisme se résume très exactement dans la formule officielle adoptée au premier Congrès de Bâle en 1897 et qui est libellée comme suit :

Le sionisme tend à la création en Palestine, pour le peuple juif, d'une patrie garantie par le droit public.

M. Marcel Bernfeld, dans son important ouvrage sur le *Sionisme*, en donne une autre formule plus complète et de forme plus juridique :

Le sionisme tend à la restauration de la nation juive comme personne du droit des gens en Palestine, au moyen de garanties de droit international public.

Dans l'état de stabilité relative qui était celui du monde durant les années qui précédèrent la grande guerre, le programme du sionisme pouvait aisément apparaître comme essentiellement chimérique ; mais la guerre est venue, la face du monde a changé, des États ont disparu, des Empires ont croulé, des

1. Tout particulièrement l'ouvrage de M. Marcel Bernfeld intitulé : *le Sionisme, Étude de Droit international public*, Paris, 1920.

Voir aussi le volume de M. Baruch Hagani : *le Sionisme politique et son fondateur*, Paris, 1917. L'ouvrage de M. Bernfeld contient une bonne bibliographie.

nations sont ressuscitées, des États nouveaux sont nés. Des possibilités nouvelles ont surgi.

Après diverses alternatives, il advint finalement que la Conférence de San-Remo, le 24 avril 1920, décida d'insérer dans le traité de paix avec la Turquie une clause relative à l'établissement d'un *foyer national juif* en Palestine. Le sionisme abandonnait le domaine du rêve et de l'hypothèse, pour entrer dans le domaine des réalités, bien que la solution de moyen terme que l'on avait adoptée soit encore très imparfaite et qu'elle prête à de graves critiques, sur lesquelles j'aurai à revenir.

Pour le moment, je veux me placer dans l'hypothèse d'une réalisation radicale et parfaite du programme sioniste : celle de la constitution d'un État juif autonome en Palestine, pour examiner quelles en devraient être les conséquences.

Le sionisme intégral ne vise aucunement, et ceci est un point capital, à la création d'un centre politique et religieux pour les Juifs dispersés à travers le monde, mais à la reconstitution d'une patrie et d'un pays.

« Certains seraient tentés de croire qu'il s'agit simplement de la formation en Terre Sainte d'un centre spirituel ou même politique pour les Juifs dispersés de tous les pays. Il importe d'éviter dès le début le malentendu que pourrait produire l'emploi de cette expression (de foyer national), laquelle dans l'esprit des sionistes signifierait une chose et dans celui des non-Juifs une chose autre. Le sionisme ne vise pas à l'établissement d'un centre spirituel ou politique, mais à celui d'une *patrie* pour tous les Juifs qui ne veulent ou ne peuvent résider dans les pays où ils

vivent actuellement. Il ne poursuit pas la création d'une métropole pour les Juifs, lesquels continueraient à demeurer dispersés, mais la concentration effective en Palestine de la grande majorité du peuple juif, de façon à mettre une fin définitive à la dispersion, cause de tous ses maux. Ainsi seulement le sionisme pourra donner satisfaction au sentiment national juif et en même temps constituer la solution définitive et totale de la question juive [1]. »

Tandis que les « assimilateurs » soutiennent que le nom de *juif* n'a qu'un sens purement religieux, et qu'on doit dire *juif* comme on dit catholique, protestant, orthodoxe ou mahométan, les sionistes affirment qu'il existe des Juifs au même titre que des Français, des Anglais, des Italiens ou des Belges.

Dans le premier cas, c'est la notion de religion seule qui prime et qui efface toutes les autres ; dans le second cas, c'est celle de nationalité.

Tandis que certains « assimilateurs » conditionnels estiment que seule une révolution générale, suivie d'une subversion totale de tout l'ordre établi, peut permettre l'incorporation définitive des Juifs, sur un pied d'absolue égalité et de parfaite identification, dans une société *cosmopolite et internationale*, les sionistes ne trouvent le salut que sur la voie réactionnaire du nationalisme intégral.

L'évolution idéologique et politique du siècle est dominée par la lutte à mort de deux tendances qui s'opposent, l'internationalisme qui vise à l'abaissement, voire à l'anéantissement, de l'idée de patrie, laquelle devrait s'évanouir au sein de l'ordre nouveau, et le

1. Bernfeld, *op. cit.*, p. 22-23.

nationalisme qui se fonde sur le développement des puissances traditionnelles constitutives de l'idée de patrie.

Le sionisme est un mouvement franchement traditionaliste, conservateur et nationaliste.

« La question juive, écrivait Théodore Herzl, le père du sionisme, n'est ni une question économique, ni une question religieuse, quoiqu'elle prenne tour à tour les couleurs de l'une et de l'autre. *C'est une question nationale*, et pour la résoudre, il nous faut, avant tout, en faire une question mondiale, et la poser ainsi devant les grandes puissances [1].

Alors que le Juif « assimilateur » — je ne parle pas du Juif véritablement assimilé qui n'est plus un Juif — toujours plus ou moins suspect, et plus ou moins inadapté et mal à son aise au sein de la société où il vit — tend normalement à chercher le remède aux maux dont il souffre dans la révolution, le sioniste prend nettement parti contre l'assimilation qu'il déclare être, à la fois, peu réalisable et peu désirable.

Les efforts de Moïse Mendelssohn et de ses adeptes tendant à prouver que « sans abandonner leur religion, les Juifs pouvaient être de bons citoyens », et à transformer les Juifs « en une simple communauté religieuse » sont considérés par les sionistes comme une atteinte à l'idée de la patrie juive. De même l'émancipation des Juifs par la Révolution française et par les révolutions successives qui ont agité l'Europe au XIXe siècle est regardée comme une atteinte grave portée au nationalisme juif.

Les « assimilateurs » qui se piquent d'être des

1. Hagani, *op. cit.*, p. 64.

hommes de progrès répliquent : «... L'évolution historique du judaïsme nous a montré le passage graduel, très lent, très disputé, mais ininterrompu du fait *national* au fait *religieux*. L'avenir du judaïsme n'est pas dans *un retour en arrière*[1]. »

L'idée qu'il pourrait sortir quelque bien d'un mouvement réactionnaire est profondément antipathique aux Juifs avancés des pays de l'Occident.

Le judaïsme, comme on l'a montré bien souvent, est un amalgame de nationalisme et de religion ; or, tandis que les « assimilateurs » prétendent écraser le nationalisme sous la religion, les sionistes, au contraire, subordonnent la religion au nationalisme ; ils ont foi avant tout dans les vertus nationales et non point dans le sectarisme religieux.

« Le sionisme se présente comme un mouvement purement laïque et politique. Il se place sur le terrain de la neutralité religieuse et du respect des convictions de chacun, tout en ayant la plus grande déférence pour la religion juive qui a permis au peuple juif d'affronter tant de siècles de souffrances et qui constitue en même temps un des plus grands biens moraux de l'humanité tout entière. « Le sionisme, dit Théodore Herzl, comprend tous les fils de la nation juive ; une de ses bases essentielles est la liberté complète de conscience[2]. »

Le XIXe siècle tout entier et le début du XXe ont été marqués par le déploiement de deux idéologies antagonistes qui s'exprimaient, l'une par le réveil des nationalités, l'autre par le développement du mouve-

1. Th. Reinach, cité par Bernfeld, *op. cit.*, p. 59.
2. Bernfeld, *op. cit.*, p. 81.

ment internationaliste révolutionnaire. La guerre, avec la paix qui la termine, a marqué le triomphe des nationalismes et la faillite de l'internationalisme. Alors que la première des idéologies montrait sa toute-puissance, la seconde ne pouvait qu'enregistrer les preuves irrévocables de sa toute-impuissance. C'est que l'une, sans avoir besoin de se couvrir du masque de théories savantes, reposait sur des réalités humaines, tandis que l'autre, malgré ses prétentions pseudo-scientifiques, n'avait édifié ses constructions que sur le sable mouvant de l'utopie.

Le sionisme est issu du mouvement de réveil des nationalités.

« C'est par lui que s'effectua à la fin du XIXe siècle le réveil de la nation juive ; celle-ci fut emportée à son tour par le puissant courant d'émancipation nationale qui a fait renaître tant de peuples. Le sionisme est la dénomination d'une tendance analogue à celle qui a été suivie chez les Italiens, les Grecs, les Allemands, les Roumains, etc., et qui, comme nous l'avons déjà dit, vient de provoquer la naissance d'une foule de nouveaux États ; il est *l'expression juive du principe des nationalités*[1]. »

L'internationalisme révolutionnaire, dont l'idéal est un conglomérat d'individus égaux et semblables, soigneusement nivelés et déracinés, considère *a priori* toute espèce de nationalisme comme une doctrine arriérée et ridicule, sans vouloir comprendre ni même concevoir que les dissemblances et les traditions sont la seule fortune réelle de l'humanité civilisée.

L'écrivain juif Smolensky, l'un des grands précur-

1. Bernfeld, *op. cit.*, p. 128.

seurs du sionisme, a mis admirablement en lumière les caractères de fécondité du nationalisme.

« Il démontre avec conviction que le véritable nationalisme ne s'oppose pas à la réalisation définitive de l'idéal de fraternité universelle. Le dévouement national n'est qu'une phase supérieure du dévouement pour la famille. Dans la nature même, nous voyons que, plus les individualités sont distinctes, plus grande est leur supériorité et leur indépendance. La différenciation est la loi du progrès. Pourquoi ne pas appliquer cette règle aux groupes humains ou aux nations ? — La somme totale des qualités propres aux diverses nations ainsi que les façons d'après lesquelles elles ont réagi vis-à-vis des conceptions venues du dehors, constituent la vie et la culture de tout le genre humain[1]. »

Dans le cas des Juifs il est nécessaire que la nation reconstituée et rassemblée parvienne à s'organiser de telle façon qu'elle puisse sans obstacle réaliser sa destinée. Cette organisation, c'est l'État qui seul est capable de procurer l'ordre et la liberté dont la nation a besoin.

Quant à la forme que devait revêtir l'État juif, Théodore Herzl, le fondateur du sionisme politique, avait à ce sujet des idées qui ne peuvent point passer pour subversives, ni même pour très avancées.

« Je tiens, écrivait-il, la Monarchie démocratique ou la République aristocratique pour les meilleures formes de l'État. Il faudra éviter avec soin la démagogie, les excès du parlementarisme et l'intrusion de la vilaine catégorie des politiciens professionnels[2]. »

1. Nahum Slouscz, *la Renaissance de la Littérature hébraïque*, Paris, 1902, p. 182.

2. Hagani, *op. cit.*, p. 70.

Herzl n'est ni « anticlérical » ni « antimilitariste ». Chacun serait libre de ses croyances et de ses opinions, mais la religion aurait sa place dans l'État ; les prêtres resteraient au temple et les soldats à la caserne. Car il y aurait des soldats, c'est-à-dire une armée de métier indispensable pour maintenir l'ordre à l'intérieur et à l'extérieur.

Le système politique que préconisait le père du sionisme est, comme on le voit, essentiellement conservateur et modéré [1].

1. Dans une brochure intitulée *Du Sionisme* (Éditions des Amis de la Terre Sainte, Paris, s. d., texte français et anglais), un Juif américain, ennemi juré du sionisme, M. Morris R. Cohen, proteste contre le caractère *réactionnaire* du sionisme : « Mais le sionisme ne se contente pas d'être un mouvement philanthropique pour venir en aide aux Juifs sans foyer. Il prétend résoudre le problème juif ; et son insistance sur la Palestine *repose sur des théories nationalistes qui sont un défi jeté à ceux qui ont gardé leur foi au libéralisme* (p. 6.) ..., le Juif intellectuel incline vers un nationalisme romantique et mystique, né en Allemagne, par réaction contre le libéralisme de la Révolution française et contre le culte ancien de la raison universelle qui sapa l'esprit du moyen âge (p. 7) ... Cause mauvaise toutefois, croyances erronées, *qui sont à l'opposition d'une civilisation libérale et humanitaire* (p. 8.) ... Si l'histoire renferme une leçon, c'est bien que les hommes n'ont jamais rien fait de grand, à vouloir raviver le passé. Ce n'est pas l'imitation du passé qui fait faire de grandes choses, mais le sens des problèmes présents ; et pour ceux qui comprennent celui de l'adaptation du Juif à la vie américaine, le Sionisme n'est pas une réponse, mais une façon de le tourner (p. 10-11). »

Si les Juifs *libéraux et humanitaires* des États-Unis combattent le sionisme, les Juifs *libéraux et humanitaires* de la Grande-Bretagne, comme nous le verrons plus loin, l'encouragent et cherchent à l'exploiter et à le confisquer à leur bénéfice. Bien que demeurant sans doute *libérales et humanitaires*, les opinions et les raisons des *libéraux et humanitaires* se modifient selon que leurs intérêts l'exigent. En Angleterre il est plus avantageux d'être sioniste, en Amérique de ne l'être pas, et le Judaïsme *international* y trouve sans doute dans les deux cas son petit bénéfice.

*
* *

Les bienfaits qu'on peut espérer de cette doctrine du nationalisme intégral qu'est le sionisme sont considérables, tant à l'intérieur du judaïsme qu'à l'extérieur.

Tout d'abord une réforme profonde du judaïsme s'effectuera nécessairement si l'État juif naît viable et s'il veut durer ; le judaïsme se réformera ou bien l'État juif périra.

Comme l'histoire le démontre de manière indiscutable, le prophétisme et son prolongement le messianisme d'une part, l'exclusivisme religieux d'autre part qui postule la théocratie, sont radicalement incompatibles avec l'existence d'un État quelconque.

Les prophètes, dont l'action a toujours consisté à ruiner l'ordre établi dans l'Etat où ils vivaient, ont mis un sombre acharnement à détacher le patriotisme de tout lien terrestre et pratique pour le subordonner entièrement à la religion.

L'exclusivisme, avec son intolérance farouche, interdisait à l'État toute possibilité de conduire une politique extérieure raisonnable.

Le judaïsme exclusif des pharisiens, le judaïsme des talmudistes et des rabbins avec ses 613 obligations rituelles gardait sa raison d'être tant qu'il s'agissait de maintenir, contre vents et marées, l'intégrité du peuple juif dans sa dispersion ; il la perd dès l'instant où un État se trouvera en mesure d'assurer des conditions normales d'existence à la nation reconstituée.

Il faut qu'une discrimination s'opère entre le fait national et le fait religieux pour que, selon le vœu de

certains « assimilateurs », le judaïsme ne soit plus autre chose qu'une religion.

Au lieu que le judaïsme représente à la fois, inextricablement emmêlés, comme c'est encore le cas aujourd'hui, la nation et la religion juives, dès l'instant que la nation aura une existence autonome, la religion reprendra fatalement une existence autonome.

Sinon, si elle s'y refuse, animée de son indéfectible esprit de révolte, elle ne pourra que se dresser à nouveau contre l'État pour le ruiner et le détruire. La défaite de l'État par la religion a été une règle constante dans l'histoire passée du judaïsme, mais si la lutte doit, une fois encore, se renouveler, il n'est aucunement fatal que l'issue en soit semblable, surtout à une époque comme la nôtre où, en tous pays, le patriotisme tend de plus en plus à devenir une sorte de religion de la Cité.

Sous la pression du nationalisme, qui désormais se distinguerait d'elle, la religion juive se verrait contrainte d'évoluer vers des formes moins exclusives et surtout moins pénétrées par l'esprit de révolte. La constitution d'un État juif viable aurait aussi pour conséquence directe un affaiblissement notable de l'internationalisme révolutionnaire. Non seulement au point de vue théorique, parce qu'il marquerait une victoire nouvelle du nationalisme, mais directement et pratiquement. En effet, la plupart des meneurs de l'Internationale se recrutent parmi les mécontents et les inadaptés de tous genres ; or, les Juifs, au milieu des sociétés où ils se trouvent contraints de vivre, sont pour ainsi dire des mécontents et des inadaptés par définition, et c'est ce qui explique, pour une large part, leur présence en grand nombre dans les partis

révolutionnaires. Pour beaucoup d'entre eux, la satisfaction des aspirations nationales, la formation d'un milieu adapté à leurs sentiments et à leurs désirs, viendra mettre fin au mécontentement séculaire qui les incite instinctivement aux idées et aux gestes de révolte. Pour se maintenir dans leur intégrité au sein d'un monde différent ou hostile, les Juifs doivent fatalement travailler à dissoudre des organisations politiques et sociales qui les entravent ou les oppriment. Quand ils auront leurs propres organisations, leur effort défensif et négatif tendra à se transformer en un effort constructif et positif.

Au point de vue économique, les Juifs de l'Or, les grands capitalistes juifs, commerçants et banquiers, forment l'une des plus fermes armatures de la Finance internationale ; par la force des circonstances, par suite de la dispersion et de la solidarité traditionnelle, l'économie juive est au premier chef et essentiellement internationale. La constitution d'un État juif provoquera nécessairement la création d'une économie nationale qui se trouvera en contradiction avec les intérêts de la finance juive internationale. La totalité de la *diaspora* ne pourra plus être un instrument entre les mains des grands ploutocrates israélites qui en sont aujourd'hui les « bienfaiteurs », c'est-à-dire les maîtres. Le peuple juif et son gouvernement, ayant des intérêts nationaux à défendre, ne pourront pas toujours se plier sans inconvénient aux exigences égoïstes de la haute finance juive internationale. Car les intérêts des peuples, comme chacun sait, ne coïncident guère avec ceux de leurs financiers. Les « affaires » sont à elles seules une patrie, qui s'efforce de dominer et de se soumettre les patries.

Je n'imagine pas un instant que le nationalisme juif suffise à abattre les puissances formidables de la Finance et du Commerce international conjugués, mais c'est une petite force qui s'ajoute à d'autres forces qui se font jour et se lèvent pour combattre la conception économique de la civilisation.

Enfin un autre, et non le moindre, des bienfaits possibles du sionisme réalisant pleinement son rêve, c'est la solution éventuelle qu'il apporte au problème de l'assimilation. Il permettrait en effet de briser ces liens de solidarité internationale qui unissent malgré tout si étroitement les Juifs de tous les pays. Aucun « assimilateur » n'a nié que ces liens n'existassent, tous au contraire se sont efforcés de les justifier par des considérations de charité et de philanthropie.

Qu'y peut-on trouver à redire, s'écrient-ils ? Que penserait-on d'un homme qui laisserait périr de faim ses *frères* pauvres et malheureux ?

Engagé sur cette pente, on en arrive rapidement à la situation que décrivait Lord Palmerston dans une boutade : « Si un Juif anglais rencontre à Lisbonne deux compétiteurs, un Anglais chrétien et un Juif portugais, il est certain qu'il aidera le Portugais. » Et de fait, une tradition séculaire, issue du souvenir des haines subies et des persécutions supportées en commun, cette fraternité de la souffrance qui est le ciment des patries, vient justifier sentimentalement cette solidarité. Mais sous quelque nom qu'on la dissimule, elle est l'essence même de l'idéal patriotique, l'expression la plus spontanée et la plus haute du patriotisme.

Le Juif véritablement assimilé, et il en existe, se reconnaît à cela qu'il a pris en charge sur ses épaules

le bloc des traditions du pays dont il est citoyen et qu'en dehors des devoirs généraux qui incombent à tout être humain à l'égard de ses semblables, il ne se reconnaît de devoirs particuliers de fraternité et de solidarité qu'envers ceux qui sont du pays, d'un seul pays.

Chez les Juifs le renoncement aux liens d'une *double solidarité* peut sembler revêtir parfois l'aspect d'une lâcheté, d'un abandon coupable à l'égard d'anciens frères mal défendus. Mais de cette double solidarité naît une suspicion légitime, et la situation reste inextricable.

Tout changera le jour où il existera un État juif réel ; c'est à lui, et à lui seul, qu'incombera la charge de défendre ses nationaux à l'extérieur, par l'organe d'ambassadeurs et de consuls dûment accrédités. Aucun motif d'humanité ni de bienfaisance ne viendra plus justifier ces liens si hasardeux d'une double solidarité désormais sans objet, qui apparaîtraient comme un véritable complot et seraient aussitôt frappés de suspicion légitime.

Les Juifs susceptibles de s'assimiler seraient délivrés de cette chaîne ancestrale qui, malgré tout, les sépare et les singularise ; l'ayant choisi, ils auraient le droit de se fondre librement dans la masse des Gentils. Quant aux autres, aux citoyens de l'État juif, vivant à l'étranger, ils auraient partout les droits et les devoirs des étrangers. Les Juifs auraient à choisir d'être juifs ou de ne l'être pas, ils ne pourraient plus l'être à demi.

Tel paraît bien être le point de vue du sionisme honnête :

« Le sionisme, proclamait Herzl dès les premiers

jours du mouvement sioniste, tend à la création d'une patrie en Palestine pour les Juifs qui ne *veulent* ou ne *peuvent* pas s'assimiler. En s'adressant particulièrement aux Juifs français, Herzl leur tenait à peu près ce langage : Puisque vous êtes Français, le sionisme ne vous regarde donc pas, il est une question intérieure juive. Tournez le dos au sionisme et on vous tiendra encore pour de plus grands patriotes. Mais « nier l'existence dans le monde du peuple juif, parce qu'on ne veut pas en faire partie, cela dépasse la mesure de ce que l'on aurait pu prévoir ». Il leur conseillait de déclarer publiquement qu'ils n'avaient aucune attache avec la nation juive, de s'abstenir de toute action et de demeurer indifférents au sionisme ; mais ce qu'il ne tolérait pas, c'était de voir des Juifs assimilés et en particulier des Juifs français, combattre le mouvement sioniste avec la dernière énergie [1]. »

Ainsi donc, à beaucoup de points de vue, le sionisme *intégral* apparaît comme bienfaisant et semble susceptible d'apporter une solution satisfaisante au problème juif.

Mais nous sommes restés jusqu'ici dans un domaine plus ou moins théorique, des difficultés se révèlent à l'application et l'on se heurte à des objections d'ordre pratique.

*
* *

Faute de compétence et de renseignements, je ne parlerai même pas des discussions qui se sont élevées

1. Bernfeld, *op. cit.*, p. 101-102.

au sujet de la possibilité ou de l'impossibilité qu'il y a d'établir et de procurer la subsistance à plusieurs millions de Juifs sur le territoire de la Palestine.

Je considère en tout cas que la solution du problème juif est une question d'une telle importance pour le monde civilisé qu'il vaut la peine pour les Puissances qui ont des intérêts dans l'Asie-Mineure d'envisager des sacrifices, même importants, pour créer un État juif viable et susceptible de recueillir l'ensemble de la nation juive. Comme je chercherai à le montrer maintenant, une demi-solution serait, à tous points de vue, la pire des solutions.

Pourtant, conformément à cet esprit flottant et incertain qui pénètre tout le Traité de Paix, c'est à une demi-solution qu'on s'est arrêté qui ne tend à rien moins qu'à la confiscation du mouvement sioniste et de l'État juif par l'Empire Britannique. Résultat déplorable, jusque dans ses plus lointaines conséquences, tant pour les Juifs que pour le reste du monde, et tout particulièrement, malgré les apparences, pour la Grande-Bretagne.

Le 2 novembre 1917, le ministre anglais des affaires étrangères, M. Balfour, déclarait, dans une lettre adressée à lord Rothschild : « Le gouvernement de Sa Majesté envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif. »

Le 24 avril 1920 la Conférence de San-Remo décidait l'insertion dans le projet de Traité avec la Turquie d'une clause ainsi conçue : « La déclaration originairement faite le 2 novembre 1919 par le gouvernement britannique et adoptée par les autres gouvernement alliés, en faveur de la création d'un foyer national juif en Palestine, est confirmée. »

Finalement la Palestine est placée sous le mandat de la Grande-Bretagne.

Londres était, comme chacun sait, avant et pendant la guerre, le centre financier du monde et, par conséquent, le quartier général de la finance juive internationale. Comme cette finance juive internationale, dégagée de tout *préjugé* national, a tendance à suivre normalement la ligne de la puissance économique maximum, elle se rapprochait, au début du xxe siècle, de l'Allemagne en pleine expansion mondiale, comme elle tend aujourd'hui à se rapprocher des États-Unis d'Amérique. New-York commence en effet à arracher à Londres son hégémonie financière et économique, et l'Angleterre s'en préoccupe.

La Grande-Bretagne reste actuellement encore la puissance impériale universelle par excellence, mais c'est une puissance menacée, et selon le vieil adage : c'est quand les affaires ne vont pas qu'on a recours au Juif. A vrai dire, c'est la haute finance juive, parfois même sous couvert de patriotisme anglais, qui propose son concours à l'Empire Britannique, d'une manière, selon l'usage, *absolument désintéressée.*

La confiscation du mouvement nationaliste juif par les magnats de la finance juive internationale, au soi-disant bénéfice de l'Angleterre, nous offre une occasion unique, car ses voies sont plus généralement obscures et souterraines, de la voir agir en pleine lumière. Par son envergure, comme par l'audace calculée dont il témoigne, ce mouvement de l'impérialisme judéo-financier est un spectacle grandiose et passionnant.

Pendant la guerre, alors qu'on commençait à prêter l'oreille aux revendications sionistes, on voit se for-

mer — sous quelles influences, obéissant à quelle inspiration ? — dans la cité sainte du mercantilisme puritain, à Manchester, sous le nom de *The British Palestine Commitee*, une association non juive, dont le but est « de faire pression sur le gouvernement anglais pour qu'il se persuade de la nécessité absolue d'englober la Palestine dans l'Empire Britannique, à la conclusion de la paix, et d'encourager par tous les moyens le développement en Palestine d'une vie nationale juive ». Le Comité publie un organe hebdomadaire intitulé *Palestine*, pour exposer les avantages politiques et stratégiques qu'une Palestine juive présenterait pour la Grande-Bretagne [1].

D'autre part, une personnalité anglaise fort connue, le commandant Wedgewood, exposait à un rédacteur du *Jewish Chronicle* ce qui suit :

« En ma qualité d'Anglais, je ne puis pas considérer la Palestine uniquement au point de vue juif, c'est-à-dire du point de vue seulement idéaliste, mais vu les caractéristiques de ma race qui invariablement fait coïncider son propre intérêt avec un idéal, je pense que l'Angleterre conclurait un bon marché si elle permettait aux Juifs de recréer un État juif en Palestine. » Suivent diverses considérations d'ordre stratégique, et le commandant conclut : « Vous voyez qu'il est vital et indispensable que la Palestine soit érigée en Etat–tampon, non seulement pour la protection des Israélites, mais aussi pour notre propre sauvegarde [2]. »

Il s'agit, pour les Anglais, non seulement de couvrir

1. Hagani, *op. cit.*, p. 229-230.
2. *Ibid.*, note, p. 231-232.

l'Égypte du côté du Nord, mais d'assurer plus étroitement le contrôle du canal de Suez et surtout d'ouvrir des voies d'accès vers la Mésopotamie et de dominer les régions pétrolifères aux environs de Mossoul.

Il est bon d'ajouter immédiatement que les pétroles de l'Asie-Mineure sont entre les mains du fameux trust connu sous le nom de Royal Dutch, dont l'un des chefs les plus agissants n'est autre que le propre frère de sir Herbert Samuel, « vice-roi de Judée ». Cela n'ouvre-t-il pas certains horizons ?

M. Marcel Bernfeld, dont j'ai largement utilisé le beau livre sur le Sionisme, qui m'apparaît comme le monument du sionisme honnête, s'élève contre le « grand danger qui est celui de faire, de cette vaste entreprise qu'est le sionisme, le monopole de quelques Juifs riches ou des Juifs d'un seul pays. Ce ne serait plus le peuple tout entier qui dicterait sa volonté, mais seulement une fraction du peuple et peut-être même une poignée de quelques gros financiers [1] ».

Dans la situation telle qu'elle existe aujourd'hui les sionistes sincères sont joués et bafoués et le mouvement nationaliste juif n'est plus qu'un instrument entre les mains expertes des magnats londoniens de la Finance juive qui s'en servent et s'en serviront tour à tour comme d'une monnaie d'échange ou comme d'un moyen de pression. On s'explique le bel enthousiasme sioniste qui dévore les Rothschild de Londres et la bande des féodaux juifs de l'Or, en songeant qu'en ce qui concerne la Palestine, qui commande pour les Anglais toute l'Asie-Mineure et l'Asie antérieure, le gouvernement de la Grande-Bre-

1. Bernfeld, *op. cit.*, p. 302.

tagne a littéralement remis la clef de ses destinées entre les mains des hauts barons d'Israël.

Cette mainmise de la finance juive sur le sionisme n'a été rendue possible que grâce à la complicité, consciente ou inconsciente, des principaux chefs du mouvement sioniste, qui ont incontestablement trahi les intérêts qu'ils avaient charge de défendre ; ils ont subordonné les destinées du nationalisme juif aux convenances de la finance juive internationale.

Un des principaux agents de liaison entre le sionisme et le gouvernement anglais, entre le nationalisme juif et les banquiers juifs internationaux paraît être l'un des chefs sionistes les plus connus, M. le Dr Weizmann.

Dans un article paru en 1919 le publiciste américain Herbert Adams Gibbons écrivait :

« Les Juifs, partisans enthousiastes du sionisme, ont-ils compris de quelle nature est le pacte conclu par Weizmann, avec le consentement de Sokolof ? Je suis assuré que non. Je causais l'autre jour avec un rabbin américain, l'un des plus jeunes chefs, et des plus virils et des plus ardents, du mouvement sioniste, un idéaliste s'il en fut. Il en était encore, dans l'histoire de l'Orient, à la Diaspora. Il ignorait qu'un petit groupe d'impérialistes britanniques, après avoir résolu qu'une juridiction britannique remplacerait sur le canal de Suez la juridiction internationale, avait encore projeté, se servant du sionisme pour éloigner la collaboration de la France ou des autres nations, d'installer une voie ferrée entièrement britannique allant d'Haïfa à Bassorah [1]. »

1. Herbert Adams Gibbons, *le Sionisme et la paix mondiale*, brochure reproduisant la traduction d'un article paru dans le *Century* du mois de

Conformément au désir des milieux financiers juifs de Londres, le Dr Weizmann a mis toute son influence dans les organisations sionistes au service de la thèse qui voulait que l'État juif de Palestine fût exclusivement un protectorat anglais plutôt qu'une sorte de protectorat international sous l'égide duquel se serait faite la restauration de la nationalité juive.

En un discours mémorable il affirmait que « les sionistes ne croient pas à l'internationalisation de la Palestine ; pas plus qu'au contrôle de deux ou plusieurs puissances sur les affaires de la Palestine dont l'intégralité devra être assurée par un tuteur unique, responsable et équitable[1] ».

Weizmann s'efforce à considérer la constitution d'un État indépendant et autonome comme un beau rêve très lointain, tandis que l'idéal positif auquel il aspire, c'est de faire de la Palestine juive un *Dominion* anglais, qui pourrait bien dans des délais assez courts, à condition qu'on manœuvre habilement, prendre place et faire entendre sa voix dans les Conseils de l'Empire.

M. Weizmann est un adroit politicien, il sait promettre et flatter les aspirations de ses administrés, tout en démontrant que, *pour le moment*, son plan à lui est le meilleur ; or son plan, on ne saurait trop le répéter, c'est celui de la haute finance judéo-anglaise.

Dans son discours d'ouverture à une assemblée de la Fédération sioniste anglaise, Weizmann s'exprimait en ces termes :

« On lit constamment dans la presse, on entend dire à nos amis juifs et non juifs, que le but pour-

janvier 1919, publiée par « Les Amis de la Terre sainte », Paris, 1919, p. 10.

1. H. A. Gibbons, *op. cit.*, p. 11.

suivi par le mouvement sioniste est de créer immédiatement un État juif en Palestine. Nos amis d'Amérique renchérissent là-dessus et ont même déterminé la forme de cet État, en demandant une République juive. Tout en saluant du fond du cœur toutes ces démonstrations comme une manifestation sincère de la volonté nationale juive, nous ne pouvons toutefois les considérer comme émanant d'une saine politique. Quelle que soit la puissance qui anime présentement les sionistes, il doit être évident, pour tous ceux qui prennent part à l'œuvre de l'organisation sioniste, — on doit loyalement en convenir, — que les conditions ne sont pas encore mûres pour l'établissement d'un État juif. Les États doivent être édifiés lentement, graduellement, systématiquement et patiemment. Nous déclarons conséquemment que, tout en assignant comme but final la création d'un État juif en Palestine, — un idéal pour lequel toute l'organisation sioniste travaille, — nous devons passer par une de ces phases intermédiaires qui, je l'espère, sera l'une des résultantes de cette guerre, est que la plus belle contrée de Palestine sera sous le protectorat d'une puissance aussi juste et puissante que la Grande-Bretagne. Sous l'égide de cette puissance, les Juifs pourront se développer et obtiendront le degré d'autonomie qu'ils méritent [1]. »

Lorsqu'on dépouille ce discours de son enveloppe de phrases nuancées si savamment, que reste-t-il ? Ceci : l'État juif s'est mué en protectorat britannique. Cela c'est le réel, le solide, la pratique ; le reste... rêve, idéal, chimère...

1. Cité par Hagani, *op. cit.*, p. 234-235, note.

Si du moins on était certain que la Grande-Bretagne fasse ici une bonne affaire, on pourrait, avec plus ou moins de rancœur, admirer un tour diplomatique bien joué, mais il est fort à craindre que dans ce marché avec les Juifs de Finance elle ne soit finalement une malheureuse dupe.

On voit aisément la pensée inspiratrice de la politique anglaise dans cette affaire ; — je laisse volontairement de côté les petits profits matériels immédiats, — il s'agit en créant un petit foyer national en Palestine d'organiser et d'ordonner, en fonction d'un centre qu'on dominerait, la *diaspora* juive tout entière, répandue sur l'ensemble du monde, et de la mettre à son service.

Cette politique devait tenter l'esprit aventureux et chimérique de M. Lloyd George, tout en donnant satisfaction à ses aspirations judéo-puritaines ; d'autre part, les relations étroites du Premier anglais avec les milieux financiers juifs sont trop connues pour qu'on y insiste. Le démagogue lyrique s'imagine réaliser une œuvre de grand homme d'État alors que probablement il se laisse manœuvrer par des amis qui s'intéressent trop à leurs propres affaires pour s'intéresser véritablement à celles de l'Empire Britannique.

Ce n'est pas la Grande-Bretagne qui prend l'internationale juive à son service, comme se l'imagine le chef du gouvernement de Londres, mais ce sont bien plutôt les financiers juifs internationaux qui tentent de prendre l'Empire Britannique à leur service, pour assurer leur domination sur le monde.

Si la Grande-Bretagne réussit à faire de la juiverie mondiale l'instrument *indispensable* de sa politique

générale, elle devient du même coup l'esclave de son *indispensable* instrument.

On se trouve actuellement en présence, dans l'état troublé et difficile de la situation économique et politique universelle, consécutive à la guerre et à la mauvaise paix, d'un effort gigantesque de l'impérialisme international des Juifs pour gagner sa partie, d'une entreprise conquérante du panjudaïsme.

Loin qu'elle soit favorisée, comme elle le pense secrètement, l'Angleterre est au contraire l'une des premières menacées.

En laissant les ploutocrates judéo-anglais confisquer le sionisme à leur bénéfice, puis en se confiant à eux pour profiter de cet accaparement, la Grande-Bretagne commet une faute qui pourrait devenir ruineuse.

Qu'on jette un regard sur la politique asiatique de l'Angleterre, qu'y voit-on ? Aux Indes, dont la situation est si menaçante, un vice-roi Juif ; en Palestine, un autre « vice-roi » Juif ; aux deux points vitaux qui commandent la position de l'Empire en Asie, deux Juifs de la haute Finance. Pour le reste, comme garantie de stabilité, un accord avec les tyrans judéo-bolchevistes de Moscou.

Le destin de l'Empire Britannique en Asie repose dès aujourd'hui entièrement entre les mains de la juiverie internationale, et le honteux accord économique anglo-soviétique, qui vise à la fois à satisfaire les « mercantilistes » puritains de Manchester et à assurer la paix asiatique, apporte une preuve nouvelle des liens étroits qui existent entre l'Internationale révolutionnaire et l'Internationale judéo-financière. Verra-t-on se vérifier une fois de plus cette vérité,

historiquement démontrée, que toutes les révolutions profitent en dernier ressort aux Juifs [1] ?

A l'effort croissant des internationalismes s'oppose la résistance accrue des nationalismes, et dans cette lutte énorme de tendances contradictoires, on est en droit d'espérer beaucoup du nationalisme juif qui tend à se ressaisir en n'acceptant pas qu'on le confisque ni qu'on le trahisse. De nombreuses protestations se font jour dans le sens de celle, si ferme et modérée, de M. Marcel Bernfeld dans les dernières pages de son ouvrage sur *le Sionisme* :

« Selon le nouveau régime établi en Palestine, les hauts fonctionnaires seront anglais ; les bas fonctionnaires seront recrutés parmi la population locale. Il y aura en outre un Conseil juif ne disposant d'aucun contrôle politique, qui aidera l'administration dans toutes les questions intéressant spécialement les Juifs. Tel semble être le système que l'Angleterre se propose d'appliquer à la Palestine, *d'accord avec les dirigeants actuels du sionisme.*

« *Il en résulte que les principaux intéressés ne jouiront d'aucun pouvoir dans ce pays* ; *ils seront entièrement à la merci de la puissance mandataire.* Nous ne doutons pas de la bonne volonté du gouvernement anglais. Néanmoins nous pensons qu'une administration non juive se mettra bien difficilement dans l'esprit l'idée de la possibilité et de la nécessité d'une concentration en Palestine de millions de Juifs. Ce ne sont pas de simples fonctionnaires qu'il faut à la Palestine, mais des hommes de cœur, dévoués corps et âme au sionisme, et *fermement convaincus de la possibilité de*

1. Cf. chap. III, p. 103 et suiv.

sa réalisation intégrale. Ceux-là, ce n'est que le peuple juif qui peut les donner [1]. »

Ajoutons que les États-Unis d'Amérique, en partie sans doute pour faire pièce aux Anglais, mais surtout sous la pression des organisations sionistes, manifestent l'intention très nette de s'opposer à l'attribution du mandat sur la Palestine à la Grande-Bretagne.

Ainsi qu'on a pu le voir, pour des raisons multiples et diverses le problème juif occupe une place de première importance parmi les préoccupations actuelles de la politique mondiale.

Le sionisme honnête, qui est l'expression du nationalisme juif intégral, mérite d'être pris en sérieuse considération par les hommes d'État et les chefs de gouvernement qui ont la charge de rétablir l'ordre et l'équilibre international; il peut constituer un élément de pacification important, à condition qu'on lui facilite la réalisation de ses aspirations nationales, au lieu d'essayer d'en faire un instrument utile à la poursuite de desseins égoïstes et troubles.

Fidèle à un programme résolument national, le sionisme est susceptible d'enrayer ce vaste mouvement de défense qu'on appelle l'antisémitisme et qui, d'un point de vue élevé, est avant tout l'indication d'un grand effort de réaction contre les tentatives de l'impérialisme judaïque international sous sa double forme économico-financière et économico-révolutionnaire.

Pour triompher des méfiances et des suspicions, pour conquérir cette confiance générale qui est la condition même de sa réussite, le sionisme doit avoir le

1. Bernfeld, *op. cit.*, p. 456.

courage de désavouer et de mettre à l'écart certains des adhérents et même certains des chefs du mouvement dont le but secret ou avoué est de faire de la Palestine le Grand Quartier Général du *panjudaïsme* international. Il ne s'agirait plus de fonder un État, mais un petit foyer national qui serait effectivement le centre d'où seraient dirigés les mouvements et les évolutions de l'impérialisme juif, économique et messianique.

Cette combinaison, qui aboutirait en fait à la création d'une capitale où siégerait une sorte de gouvernement de la juiverie dispersée à travers le monde, prendrait facilement des allures de complot qui ne tarderaient pas à soulever une vague d'antisémitisme formidable.

Cette forme de sionisme qui consiste à fonder une espèce de société des petites nations juives répandues parmi les autres nations, une véritable fédération d'États juifs au sein des autres États, dont l'organe directeur serait en Palestine, est essentiellement redoutable, pour les non-Juifs qui justement se sentiraient menacés, et par contre-coup pour les Juifs qui verraient les persécutions redoubler.

Grâce à certaines influences et à certaines pressions qui se sont exercées sur la Conférence de la Paix, cette organisation nationale des Juifs de la dispersion a reçu un commencement d'exécution. Les Traités de Versailles et de Saint-Germain ont fait garantir aux Juifs des pays de l'Europe orientale le droit de se constituer en minorités nationales et leur ont fait reconnaître *le droit* de former des États dans les États.

Avec cette bonne foi et cette loyauté que nous avons eu l'occasion de louer tant de fois, M. Marcel

Bernfeld considère que « la tendance actuelle des Juifs des pays de l'Europe orientale et centrale à se constituer et à vivre comme minorité nationale reconnue » aura pour résultat de faire grossir la haine anti-juive [1].

Il écrit encore un peu plus loin :

« Il y aurait donc une nation dans les villes et dans les bourgs, employant sa langue propre, la développant par ses écoles, par ses journaux et par sa vie littéraire et politique, ayant sa religion propre, ses mœurs et ses traditions particulières, nation foncièrement distincte de la grande masse paysanne du pays. Plus que jamais, les Juifs apparaîtraient aux yeux des Polonais, des Roumains, etc., comme une nation dans la nation, et même comme un État dans l'État ; plus que jamais ils seraient considérés comme une nation étrangère envers laquelle on n'éprouve que de l'aversion et du mépris et qu'on est obligé de supporter malgré soi [2]. »

Cette organisation des Juifs en minorités nationales officielles apparaît comme une faute lourde aux yeux du sionisme honnête, mais il constitue un succès très important pour le panjudaïsme militant qui, comme nous l'avons vu, vise à la fois à organiser la *diaspora* et à lui constituer un gouvernement central dont il tiendra les fils.

L'opposition que j'ai marquée entre ce que j'appelle le sionisme honnête et l'exploitation du sionisme au bénéfice des Juifs internationaux est ce qui se nomme en langage sioniste l'opposition entre le sionisme politique et le sionisme *pratique*. Le programme du

1. *Op. cit.*, p. 252.
2. *Ibid.*, p. 263-264.

sionisme *pratique* est admirablement exposé dans les pages suivantes que j'emprunte à M. Marcel Bernfeld :

« Si la différence entre politiques et pratiques consistait originairement dans les moyens et non dans le but, on est malheureusement obligé de constater que finalement beaucoup de ces derniers s'éloignèrent de la grandiose conception herzlienne pour arriver *à la formule critiquable d'un centre national juif en Palestine*... Cette idée prit de plus en plus consistance, peut-être par suite des nombreux obstacles qui s'opposaient à la réalisation intégrale du sionisme, et devint en quelque sorte la doctrine officielle de l'organisation sioniste. Voici notamment comment se trouve exposée cette conception du sionisme dans une brochure parue en 1911 sous le titre ; *Das Programm des Zionismus* (Le programme du sionisme) et dont l'auteur, M. Richard Lichtheim, a été, les dernières années avant la guerre, l'un des secrétaires de l'Organisation sioniste et le rédacteur en chef de l'ancien organe officiel du sionisme : *Die Welt*. Ajoutons encore que la brochure a été publiée par la Fédération sioniste d'Allemagne. Voici ce que disait M. Lichtheim au sujet de l'immigration juive en Palestine [1] :

« Qu'il demeure bien établi, avant tout, qu'il ne peut pas être question d'une émigration en masse des Juifs en vue de la création d'un État, comme le prétendent nos ennemis. La plus grande partie des Juifs

1. Il est bon de rapprocher du texte ci-dessus cité de Lichtheim, l'un des *leaders* allemands du sionisme *pratique*, le discours de Weizmann, le *leader* anglais du sionisme *pratique*, cité précédemment (p. 237-238). Ce sont exactement les mêmes idées exprimées presque dans les mêmes termes.

ne serait même pas en situation d'émigrer brusquement vers la Palestine... Le nombre de ceux qui sont économiquement indépendants étant naturellement limité et le nombre des entreprises qui, en Palestine, ont besoin d'ouvriers ou autres salariés se trouvant être pour le moment minime, la pensée d'une émigration en masse et de la création d'un État doit être entièrement exclue. C'est une tâche longue et difficile que la colonisation d'un pays ; elle exige une progression lente et ne peut se réaliser du jour au lendemain ! Après avoir relégué dans les siècles à venir la création de l'État comme point limite des aspirations sionistes, il ajoutait : « Pour des raisons politiques, il est à peine possible d'admettre que jamais il puisse exister un État en Palestine... Le but politique du sionisme, pour les prochaines décades, nous semble consister dans la création d'un établissement juif de quelques centaines de mille habitants : cela n'est pas du domaine de la fantaisie, mais bien un projet pratique et réalisable ». Pourquoi semblable centre devait-il être créé ? En voici la raison : « Une colonisation rapide de millions d'âmes, voilà une utopie. Non seulement il n'existe pas pour nous un semblable territoire, mais les masses elles-mêmes n'iront pas là-bas. Notre but palestinien est d'une autre nature. Le sionisme n'est pas une entreprise de transport pour l'envoi de masses de Juifs, mais l'essai *de faire revivre le corps national du judaïsme... La vraie signification du centre juif en Palestine réside plutôt dans l'influence que ce centre va exercer sur l'esprit du Judaïsme* ».

« Mais voici l'opinion du Comité d'Action telle qu'elle se trouve exprimée dans le rapport qu'il présenta au XI[e] Congrès de Vienne en 1913 : « Il est clair pour

nous, disait-il, que la colonisation de la Palestine ne peut être qu'un processus graduel et progressif et qu'elle ne saurait du jour au lendemain résoudre la question juive dans toute son ampleur. *Ce que nous désirons faire en Palestine, c'est y concentrer l'énergie de notre peuple, y créer un foyer juif*, lequel, vu les conditions de l'émigration juive et les conditions économiques de la Palestine, ne sera pas en état, dans un avenir prochain, de recevoir la totalité ou la majorité des Juifs. *La création d'un semblable foyer doit pouvoir contribuer à maintenir le Judaïsme dans le désir de rénover la solidarité nationale. Il conduira à cela que le Judaïsme du monde entier se haussera à un niveau plus élevé au point de vue économique et culturel; que son existence nationale sera assurée et qu'une condition nationale égale lui sera reconnue à côté des autres peuples* ».

« Comment était-on en droit d'appeler ce sionisme autrement que Chowewe-sionisme ou Achad-Haamisme [1] ou encore d'un nom qui fût une combinaison des deux! C'est avec juste raison que les sionistes politiques le dénonçaient de toute leur force. Des paroles, telles que celles que nous venons de citer, signifiaient *l'abandon de la grande idée de libération du peuple juif* qu'avait préconisée Herzl, pour lui substituer un sionisme rétréci, anémié, réduit à l'idée de création d'un centre juif en Palestine formé

1. (Note de M. Bernfeld sur le Achad-Haamisme). « Nous devons mentionner aussi les théories sionistes de l'écrivain hébreu universellement réputé, Achad Haam, partisan de la concentration en Palestine de quelques centaines de mille de Juifs afin de faire renaître la culture juive et de constituer un centre spirituel pour les Juifs dispersés. Cette idée d'un centre de culture spirituelle en Palestine est connue sous le nom de *Achad-Haamisme.* »

par quelques centaines de mille de Juifs et *destiné à insuffler une vie nouvelle au Judaïsme dispersé.*

« Contre cette *déviation* du sionisme détourné de son véritable but, Max Nordau et Alexandre Marmorek s'élevaient ardemment... Car ils étaient restés fidèles *au seul sionisme digne d'encouragement et d'estime : celui qui se propose de résoudre radicalement la question juive en dotant effectivement d'une patrie tous les Juifs qui ne veulent ou ne peuvent demeurer dans leurs pays respectifs.* »

L'opposition entre le sionisme honnête et l'internationalisme juif à masque sioniste ne saurait être mieux marquée qu'elle l'est dans ces pages. Ces deux tendances en se mêlant tendent à fausser et à discréditer le sionisme ; en fait elles sont absolument inconciliables et en complète opposition. Il ne s'agit pas entre elles d'une simple divergence de méthode et de tactique, mais d'une différence radicale et fondamentale dans le but poursuivi. On a, d'un côté le nationalisme, de l'autre l'internationalisme, avec leur idéal, leurs principes, leurs procédés, leurs desseins, leurs sentiments qui s'opposent. Les confusions qu'on établit pour concilier des thèses inconciliables profitent toujours aux plus « avisés », jamais aux plus honnêtes, et c'est ainsi qu'on voit le nationalisme juif servir d'instrument à l'internationalisme juif.

Ce n'est pas sans surprise qu'on trouve en appendice à un ouvrage d'un sioniste notoire, consacré à la gloire de Théodore Herzl, une note sur Mosès Hess, le socialiste ami de Karl Marx, qui nous est présenté comme un « précurseur » du sionisme... de quel sionisme ? Mosès Hess écrivit en 1860 un livre intitulé *Rome et Jérusalem* qui, nous dit M. Baruch Hagani,

« contient en germe les idées principales du sionisme, et traduit *d'une façon plus exacte, à certain point de vue*, que *l'État Juif* de Herzl, les aspirations de ceux qui, trente-cinq ans plus tard, devaient se rallier au programme de Bâle ». *Rome et Jérusalem* contient « *une curieuse doctrine où une sorte de messianisme social se combine de la façon la plus heureuse avec un ardent nationalisme juif et aboutit au sionisme le plus pur, le plus réalisable* ».

Cette combinaison si « heureuse » de messianisme social et d'ardent nationalisme juif, qu'est-ce, sinon la doctrine même du *panjudaïsme*? Voici comment nous sont exposées les idées maîtresses de Mosès Hess :

« Le Judaïsme a été l'un des facteurs les plus heureux de la civilisation et le peuple juif est l'un de ces peuples dont la survivance importe au plus haut point à l'avenir, au salut de l'humanité. *Le socialisme humanitaire* de Mosès Hess *se rencontre ici avec la fameuse théorie d'une mission éthico-religieuse, professée par les réformateurs juifs* [1]. Mais, tandis que ceux-ci proclamaient que pour accomplir cette mission les Juifs avaient été providentiellement dispersés, pour finalement disparaître en tant que peuple, Hess croit au contraire qu'il est indispensable pour eux, *dans l'intérêt même de cette mission*, de maintenir leur individualité nationale.

« Si grand que fût le Judaïsme dans le passé, il n'a point encore donné tous ses fruits. Mais le Judaïsme, en tant que doctrine, suppose le Judaïsme en tant que peuple. « La source des créations passées, présentes et futures du Judaïsme, n'est point dans le

1. Hagani, *op. cit.* Note D, p. 243 et suiv.

ciel, elle est dans l'esprit et le cœur du peuple juif. » Pour que le Judaïsme, donc, retrouve sa fécondité, pour qu'il puisse se départir enfin de son attitude toute conservatrice, il faut qu'il se trouve placé dans des conditions normales, il faut que le peuple juif reconquière un territoire autonome.

« Ce territoire, selon Hess, ne peut être que la Palestine. Le retour ne s'effectuerait pas brusquement; mais par une infiltration lente et progressive. *La nouvelle Judée, d'ailleurs, n'engloberait pas la totalité des Juifs ; la majorité de ceux-ci continuerait à séjourner dans leur patrie d'adoption, mais ils recevraient du foyer commun l'impulsion nécessaire ; la création d'un centre juif leur redonnerait vie et unité.* »

Et M. Baruch Hagani ajoute :

« *C'est, on le voit, dans toute son intégrité, le rêve des sionistes contemporains...* »

Si tel était le rêve intégral du sionisme, si tel était réellement le sionisme il apparaîtrait comme un véritable complot contre les gentils, contre les nations, et il justifierait, comme réaction de défense contre lui, les menées et les contre-attaques de l'antisémitisme. Que constitueraient en effet ces Juifs qui « continueraient à séjourner dans leurs patries d'adoption, mais qui recevraient du foyer commun l'impulsion nécessaire », sinon un complot permanent contre la sûreté des États ?

Le sionisme doit choisir nettement entre les voies honnêtes d'un nationalisme légitime et les voies ténébreuses d'un internationalisme panjudaïque.

Le sionisme honnête, le nationalisme juif intégral, est susceptible, et probablement seul susceptible, d'apporter une solution équitable et juste du problème

juif; il mérite d'être soutenu et encouragé, car il pourrait être une des forces qui tendraient à s'opposer aux entreprises menaçantes de cette Internationale au double visage dont l'alliance que viennent de sceller le Kremlin rouge et la Bourse de Londres est la dernière manifestation.

Sous ses deux aspects, considéré comme but ou considéré comme moyen, le sionisme apporte la preuve que l'assimilation ne peut être considérée comme une solution générale du problème juif. Si le peuple juif reconstitué veut se ranger comme une nation parmi les nations, il est du devoir et de l'intérêt de chacun de l'y aider; s'il médite au contraire de s'organiser internationalement pour ruiner et dominer les nations, il est du devoir de ces dernières de se lever pour le lui interdire.

CONCLUSION

Depuis le jour où, après y avoir mûrement réfléchi, j'ai entrepris d'écrire ce livre « dangereux », jusqu'à ce jour où j'en trace les lignes finales, six mois environ se sont écoulés.

Durant cette période, les signes de recrudescence de l'antisémitisme que je signalais en débutant n'ont fait que se préciser et s'accentuer ; plus que jamais l'étude du problème juif est d'une pressante actualité. Mais, pour des raisons qu'il ne m'appartient pas de déterminer, la question juive est aussi, plus que jamais, *tabou ;* on ne doit pas en parler, encore moins l'étudier, tout juste vous reconnaîtrait on le droit de nier qu'elle existe. Ceux-là mêmes qui devaient être les plus intéressés à trouver une solution, prétendent résoudre le problème par l'abstention et le silence qui sont envisagés à la fois comme une saine méthode et comme un idéal humanitaire élevé.

J'ai donc violé l'interdiction et passé outre à l'impératif du silence ; puissé-je être entendu ?

*
* *

Je pense avoir mis en lumière avec une scrupuleuse exactitude historique les traits essentiels du problème

juif, mais je ne me fais aucune illusion sur ce que mon exposé a d'incomplet et de fragmentaire. J'ai dû laisser de côté, sans même y toucher, un grand nombre de points d'une réelle importance, il en est d'autres essentiels que je n'ai fait qu'effleurer.

Je n'ai consacré qu'un chapitre à l'influence indirecte des Juifs, à l'influence de l'esprit et de l'idéal judaïque sur les non-Juifs, je me suis borné à développer un peu la question des rapports du judaïsme et du puritanisme, à titre d'exemple et comme indication d'une méthode. Encore ai-je délibérément laissé de côté tout ce qui concernait, au temps même de la Réforme, les formes sociales du mouvement, ce qui touche à la guerre des paysans et surtout à l'anabaptisme qui, sur une échelle plus restreinte, présente tant d'analogies avec l'actuel *bolchévisme*.

J'aurais pu également, à la suite de Sombart, insister plus longuement sur les aspects économiques du problème juif, en suivre les transformations au cours de l'histoire et montrer la part capitale qu'ont prise les Juifs au développement de la civilisation capitaliste, sous toutes ses formes et dans toutes ses parties.

Il est inutile que j'allonge davantage la liste des omissions que j'ai commises et des points que j'ai laissés dans l'ombre ; je sais qu'ils existent et j'y pourrai revenir quelque jour s'il est utile. Cependant je tiens à ajouter que rien de ce que j'ai dû négliger ne me paraît être de nature à devoir modifier les vues principales et les conclusions générales de mon travail.

*
* *

J'ai fortement insisté sur le phénomène central et

l'aspect le plus original du judaïsme : l'exclusivisme, conception étroite et puissante à la fois religieuse et nationale, qui seule put assurer l'intégrité du peuple errant à travers les millénaires mais qui en fit aussi une nation en éternelle révolte contre tout régime présent.

C'est l'exclusivisme, le monothéisme farouche, l'intolérance jalouse et la loi tracassière qui ont façonné les Juifs et leur ont assuré une amère pérennité ; c'est l'intransigeante tradition qui a maintenu la nationalité et en quelque sorte créé la race inassimilable qui paraît défier l'histoire et narguer le temps.

L'opposition instinctive des Juifs à tout ordre établi est la conséquence directe de leur effort séculaire pour maintenir l'immutabilité de leur idéal et la constance de leurs traditions originelles. L'esprit de révolte inhérent au judaïsme est d'une qualité toute négative, il travaille au sein des Nations à dissoudre toutes les formes religieuses, politiques et sociales, et vise perpétuellement à détruire par un instinct égoïste de conservation.

C'est ainsi que normalement le peuple le plus étroitement conservateur du monde peut toujours prétendre marcher à la tête du « Progrès », en apportant son concours aux partis prétendus *avancés*, aux mécontents de toutes sortes qui, pour des motifs divers, aspirent à renverser l'ordre existant en vue d'y substituer un autre ordre préférable, par définition.

Les luttes sociales qui, en dernière analyse, se ramènent à la lutte des riches et des pauvres sont un phénomène historique banal, qu'on a pu constater dans tous les lieux et dans tous les temps, avec des

intensités diverses ; lorsqu'elles se prolongent, s'exaspèrent et atteignent au paroxysme elles provoquent fatalement la ruine des États et la disparition des nations.

Le judaïsme, avec le peuple dans lequel il s'incarne, doit se complaire, pour maintenir son intégrité spirituelle et matérielle, à favoriser et à entretenir parmi les Nations cette lutte meurtrière des classes qui finalement vient toujours le servir. Dans l'esprit et surtout dans l'instinct du Juif, tels que les ont constitués l'histoire, cette lutte, qui est un moyen de dissolution puissant, travaille à assurer le triomphe final du peuple élu et l'avènement des temps messianiques. On peut tirer du judaïsme une véritable métaphysique de la Révolution éternelle.

*
* *

Le régime le plus propice au plein développement de la lutte des classes, c'est le régime démagogique qui est également favorable aux doubles menées de la Finance et de la Révolution. Lorsque cette lutte se déchaîne sous des formes violentes, les meneurs des masses sont rois, mais l'argent est dieu ; les démagogues sont les maîtres des passions de la foule, mais les financiers sont les maîtres des démagogues et c'est en dernier ressort la richesse diffuse du pays, les biens ruraux, les biens immobiliers qui, tant qu'ils durent, font les frais du mouvement.

Quand les démagogues prospèrent au milieu des ruines de l'ordre politique et social, parmi les traditions détruites, l'or est la seule puissance qui compte, il est la mesure de toutes choses, il peut tout et règne

sans contrepoids, à l'encontre de toute patrie, au détriment de la Cité, de la Nation ou de l'Empire qui finalement sont ruinés.

Ce faisant, dira-t-on, les financiers ne travaillent-ils pas contre eux-mêmes ; en détruisant l'ordre ne détruisent-ils pas la source de toute richesse ? Ce peut être vrai, en dernier ressort ; mais tandis que les États, dont les années se comptent par générations humaines, sont contraints pour assurer leur existence à concevoir et à conduire une politique à longue échéance, en vue d'un avenir lointain, la Finance, qui se nourrit de l'immédiat et du tangible, mène toujours une politique à courte vue, en vue de résultats et de succès rapides, sans se préoccuper des lendemains de l'histoire.

Une analyse patiente, qui ne trouve point sa place ici, nous amènerait à constater l'affinité idéale et secrète de la Finance et de la Révolution ; dans l'un et l'autre cas, il s'agit de réalisation immédiate et de jouissance terrestre des biens matériels ; dans l'un et l'autre cas, on se trouve en présence d'une conception purement économique du monde.

L'ennemi commun, pour la Finance comme pour la Révolution, c'est le nationalisme et c'est la tradition, c'est tout ordre politique, économique ou social qui, par ses cadres rigides et ses vertus propres, maîtrise et discipline les appétits, c'est tout ce qui fait naître le sens de la solidarité des générations entre elles, reliant le passé au présent et le présent à l'avenir, assignant aux hommes des buts lointains, suscitant des puissances qui brident les passions purement égoïstes, qui limitent et contrecarrent le pouvoir sans frein de l'or.

Ces vues schématiques, rapides et trop absolues sous cette forme brève, sont essentielles à toute compréhension des rapports qui relient l'une à l'autre la Finance et la Révolution ; elles importent à notre sujet, car les principaux champs d'action où se rencontrent nombreux et influents les Juifs dispersés parmi les Nations, sont précisément ceux de la Finance et de la Révolution. Si, comme le souhaitent les internationalistes de toutes nuances, le sentiment de la nationalité et l'idée de patrie, puis nécessairement après eux la notion même de famille, venaient à disparaître, entraînant dans leur chute ce qui demeure en tous lieux des traditions séculaires, l'humanité désorbitée serait livrée pieds et poings liés aux ploutocrates et aux démagogues et, de luttes en luttes, de despotismes en despotismes, retomberait rapidement dans la barbarie.

Le sentiment de la famille, avec les liens d'étroite solidarité qu'il comporte, n'empêche pas l'établissement des relations d'amitié entre les hommes ; de même le sentiment national n'exclut nullement les relations amicales entre les nations qui chacune poursuivent leur développement dans des voies conformes à leur génie original. Selon la profonde parole du vieil Héraclite, l'harmonie naît des contraires.

Entre les individus comme entre les peuples, l'émulation est une force féconde et le sentiment même du péril est une source de cohésion et d'ordre qui crée de la puissance et par là favorise l'éclosion des civilisations. Le sentiment collectif du péril qui donne au patriotisme la même vibration émue que donne l'inquiétude à l'amour, possède cette vertu d'individualiser l'âme des peuples et de l'élever au-dessus d'elle-même ;

sa puissance exigeante travaille constamment à limiter la liberté d'action du démagogue humanitaire et du financier internationaliste, en restreignant le champ de leurs activités égoïstes, en subordonnant leurs tentatives éphémères à un idéal de durée qui les bride ou les contrarie.

*
* *

Le judaïsme avec les tendances messianiques qui l'animent est un impérialisme idéologique qui tend à l'asservissement du monde aux *valeurs* juives ; par suite des circonstances historiques issues de la dispersion, il constitue une organisation internationale. Ses traditions exclusives, ses aspirations impérialistes et messianiques ont créé la race juive et maintenu l'intégrité de la nation, elles ont véritablement modelé le Juif avec ses qualités et ses défauts, avec sa forme d'esprit si particulière qu'on la distingue aisément de toute autre. De même qu'il y a un esprit français, un esprit anglais, un esprit allemand qui sont aisément discernables, de même il y a un esprit juif. Ceci ne suppose point, comme on l'objecte parfois, que tous les Juifs dussent toujours être en parfait accord entre eux. Parmi les Français, parmi les Anglais ou les Allemands, en un mot au sein de toute nationalité quelle qu'elle soit, il y a des divergences et des divisions, parfois profondes, et l'on est néanmoins fondé à parler de l'âme d'un peuple et de son caractère qui s'expriment par des façons analogues d'agir et de réagir, par des manières communes de penser, de concevoir et de sentir.

L'unité ethnique, nationale et spirituelle n'empêche

ni les oppositions ni les contradictions internes, elle n'exclut nullement la formation de partis antagonistes dans son sein. Il en est ainsi de la nation juive et, en dépit de son état de dispersion, le peuple juif pris dans son ensemble se présente avec une physionomie bien particulière et nettement originale, il garde son individualité.

Tandis que les nations ont en général un habitat défini, qu'elles sont enfermées dans certaines limites géographiques, et que, d'autre part, elles constituent des États et sont ainsi des personnes politiques et juridiques, les Juifs ne sont un peuple qu'en esprit, une nation internationale, sans habitat particulier, répandue par toute la surface de la terre, et n'ayant aucune personnalité politique ou juridique.

Cette nation paradoxale est composée d'un amas d'îlots, distincts mais solidaires, perdus au milieu de l'océan des races étrangères ; pour se maintenir, elle a tendance à agir comme un dissolvant au sein des organismes nationaux auxquels elle est incorporée.

Pour les Juifs « internationaux » qui se sont adaptés et ont su tirer profit de la dispersion, cet état de fait présente des avantages et constitue un idéal ; en face d'eux se dressent aujourd'hui les Sionistes qui sont de purs nationalistes et revendiquent pour le peuple juif la possession d'un habitat défini, d'une patrie géographique et le droit d'ériger un État, une patrie selon le droit public.

Le nationalisme, l'esprit de Cité, ont des vertus et exigences qui contredisent à l'impérialisme spirituel inhérent au judaïsme. Si jadis le judaïsme a triomphé du peuple hébreu en l'asservissant aux impératifs d'une religion tyrannique et minutieuse qui avait

résorbé en elle la nation tout entière, n'est-il pas souhaitable qu'on voie triompher aujourd'hui le Sionisme qui se propose de résoudre le problème juif en restituant un foyer, une patrie au peuple si longtemps errant et partout étranger qui serait ainsi rendu à des destinées normales.

En dehors des difficultés pratiques, qui pour lourdes qu'elles soient, peuvent toujours être surmontées, il est une objection interne qui couvre un péril redoutable à la fois pour le peuple d'Israël et pour les Nations : c'est l'effort que tente certaine *internationale juive* pour se faire du sionisme un instrument de combat.

Sous cette réserve que les nationalistes authentiques parviennent à se débarrasser complètement de la tutelle perfide des grands Juifs d'affaires internationaux, on pourrait souscrire sans arrière-pensée à ces phrases d'un écrivain juif : «... c'est par la création d'une résidence nationale que pourra être résolu le problème juif dans le monde entier. Avec l'exode des éléments inassimilables, disparaîtra le principal argument de l'antisémitisme. Ainsi la réalisation du sionisme aura d'heureux résultats pour les antisémites ; et pour les Israëlites assimilés qui pourront enfin accomplir leur idéal et disparaître en paix, mêlés aux autres peuples [1]. »

Le monde s'enrichirait d'une nation et les Nations verraient s'atténuer puis disparaître un mal qui les mine, une cause de troubles, un ferment de haines et de discordes.

(Novembre 1920 — fin avril 1921.)

1. Albert Cohen, *Revue de Genève*, avril 1921, p. 606.

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE VINGT MAI MIL NEUF CENT VINGT ET UN

PAR

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE

A POITIERS

POUR

LA LIBRAIRIE PLON

8, RUE GARANCIÈRE, 8

PARIS

